

Décembre 1953
MONTRÉAL

Relations

Les humanités au carrefour ?

Pierre RANGER

Le Témiscamingue et ses problèmes

Alexandre DUGRÉ

Les Juifs rentrent dans la Terre promise

Stéphane VALIQUETTE

Dangers de l'immigration au Canada

Pierre KLOK

M. le chanoine Groulx, prêtre-historien

Georges-Émile GIGUÈRE

L'Enfant et sa Mère	■	■	■	■	■	■	Luigi d'APOLLONIA
Musique à programme	■	■	■	■	■	■	Jean-Paul LABELLE
Problèmes franco-ontariens	■	■	■	■	■	■	Jean-Jacques TREMBLAY

S O M M A I R E

DÉCEMBRE 1953

Éditoriaux 313
L'ANNÉE MARIALE. — LA CONSPIRATION DU SILENCE. —
« LE PARADOXE DE NOTRE RÉGIME SOCIAL LAÏCISÉ ».

Articles
DANGERS DE L'IMMIGRATION
AU CANADA. Pierre KLOK 316
LES HUMANITÉS AU CARRE-
FOUR? Pierre RANGER 318
LES JUIFS RENTRENT DANS
LA TERRE PROMISE. . . Stéphane VALIQUETTE 321
LE TÉMISCAMINGUE ET
SES PROBLÈMES. Alexandre DUGRÉ 324
L'ENFANT ET SA MÈRE. . . Luigi D'APOLLONIA 326

Commentaires 328
Pour mieux aider la famille. — Crise de la liberté. —
L'égalité des races.

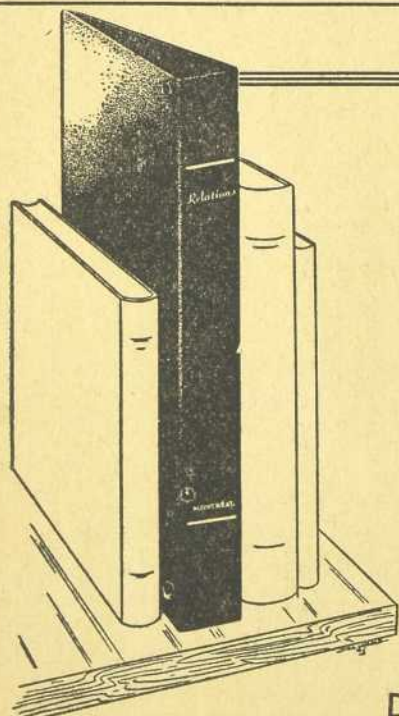
Au fil du mois 330
*Politique sans Dieu. — Le congrès de l'A. J. C. — « Cana-
dian » ou Canadien. — Pour un syndicalisme national.
— Un Service de nouvelles. — Réclamons le timbre de
Marguerite Bourgeoys.*

Articles
PROBLÈMES FRANCO-ONTA-
RIENS. Jean-Jacques TREMBLAY 332
M. LE CHANOINE GROULX,
PRÊTRE-HISTORIEN . Georges-Émile GIGUÈRE 334

MUSIQUE À PROGRAMME. . Jean-Paul LABELLE 335
HORIZON INTERNATIONAL . . Joseph-H. LEDIT 336

Correspondance 337
Problèmes agricoles.

Les livres 338
La Belle Histoire de Tobie. R. A.
La Paix intérieure Paul-Émile FILION
Présence de Jeanne d'Arc Jean-Marie AUBRY
La Nouvelle Querelle des images . . . Placide GABOURY
Recueil de cantiques Roger WATIER
*Le coupable est-il un malade ou un
pécheur?* Marie-Joseph D'ANJOU
Occidente in pericolo
History of Vartan and the
Armenian War } Joseph-H. LEDIT
Seven Pillars of Freedom }
Mort des colonies? Jacques BÉSINEAU
*Troisième Congrès de la Langue française
au Canada* Albert PLANTE
Les Secrétaires de Riel Paul-Émile RACICOT
Canada. A Story of Challenge
Canada, Nation on the March } Richard ARÈS
Les Contes d'un matin. Jacques BÉSINEAU
Autour des trois Amériques Marcel BEAUCHEMIN
Vingt-quatre Images à la seconde . . . Paul BÉLANGER
Le Mouvement ouvrier 54. Albert PLANTE
Almanach 1954 Marie-Joseph D'ANJOU
TABLES DE L'ANNÉE 1953. 341



CONSERVEZ *Relations*

Cartable en similicuir rouge avec titres or. Jeu de douze cordes. Très pratique pour conserver en bon état et consulter rapidement vos numéros de *Relations* \$1.90; par la poste \$2.00
Reliure de votre collection 1952. \$2.25; par la poste \$2.50

Table de Dix ans, reliée. \$1.35; par la poste \$1.40

DONNEZ *Relations* en cadeau à vos amis.

Une carte sera envoyée au nouvel abonné pour lui annoncer votre amabilité et lui présenter vos souhaits.

Relations

XIII^e année, N^o 156

Montréal

Décembre 1953

É D I T O R I A U X

L'Année mariale

PAR L'ENCYCLIQUE *Fulgens corona* (8 septembre), le Souverain Pontife, comme on l'espérait, a décrété que 1954 sera une Année mariale. Cela veut dire que, du 8 décembre 1953 jusqu'à la même date l'an prochain, les catholiques du monde entier, se rappelant que la Vierge Marie, Mère du Fils de Dieu, fut « dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singuliers du Dieu tout-puissant et en prévision des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel », ainsi que l'a défini le pape Pie IX, il y a cent ans (8 décembre 1854), profiteront de cet anniversaire pour approfondir leur foi en l'efficacité de la rédemption, si merveilleusement accomplie dans la Vierge Marie, pour raviver leur espérance en la miséricorde infinie du Christ, fondement de notre salut, et augmenter leur charité afin de devenir de dignes enfants de la Reine de pureté, Mère du Bel Amour.

Congrès d'étude, prédication doctrinale, prières, pèlerinages, œuvres de pénitence et de charité, toutes les ressources de la dévotion catholique, mobilisées durant un an, tendront à exalter, promouvoir ou restaurer l'intégrité de l'esprit et du cœur, dont la Vierge immaculée est l'incomparable modèle.

Effort nécessaire. Car « la racine de tous les maux qui font si cruellement souffrir les hommes et mettent dans l'angoisse peuples et nations est... à chercher... dans le fait qu'un grand nombre ont abandonné Celui qui est la source d'eau vive ». Ils ont cédé à ceux qui « s'efforcent d'arracher des âmes la foi chrétienne, tantôt par des menées cachées et insidieuses, tantôt même par une diffusion et une propagande ouverte et obstinée de leurs erreurs, qu'ils vantent impudemment comme l'honneur de ce siècle de progrès et de lumière ». De là, continue le Saint Père, « le désordre dans la vie

publique et privée; de là, l'ébranlement progressif des fondements mêmes de la société, qu'un recours à l'autorité des lois ou des magistrats a peine à contenir et à affermir; de là enfin, de tous côtés, la décadence des mœurs entretenue par les mauvais spectacles, les mauvais livres, les mauvais journaux et par tant de crimes ».

L'actualité canadienne, surtout dans certaines grandes villes, ne contribue-t-elle pas à justifier les sombres traits de ce tableau? N'y a-t-il pas jusqu'à « l'autorité des lois ou des magistrats » qu'on accuse de se faire complice du désordre? Raison de plus pour que prêtres et fidèles entrent avec le plus courageux élan dans l'esprit de l'Année mariale et tâchent à réaliser les vœux du Père commun. Ces vœux n'oublient aucun besoin d'aucune âme de l'univers: conformité de chaque homme aux préceptes divins, discipline de chasteté pour la jeunesse, fidélité conjugale et honnêteté professionnelle chez les adultes, confiance sereine des vieillards aux approches de la mort, soulagement de la misère parmi les affamés, libération des détenus qui gémissent dans les camps de concentration, rapatriement des exilés, liberté reconnue à l'Église et à ses ministres dans l'exercice de leur apostolat de lumière et de bonté: toutes conditions d'une paix « solide, sincère et tranquille » entre les peuples que déchirent rivalités criminelles et injustes discordes.

Ce n'est pas au Canada français, que protègent tant de sanctuaires dédiés à la Vierge, ce ne peut être non plus à Montréal, la Ville-Marie des origines, que l'Année mariale devrait susciter le moins de ferveur et porter le moins de fruits.

La conspiration du silence

SERIONS-NOUS vraiment en proie à une psychose anticommuniste? Bien loin de le penser, les missionnaires de retour de Chine nous mettent en garde

*A Son Excellence Monseigneur Aimé Decosse, évêque élu de Gravelbourg,
" Relations " présente ses hommages et ses vœux.*

contre notre apathie et nous disent leur étonnement devant le faible écho que rencontrent leurs témoignages.

Une persécution plus vaste et plus cruelle que toutes celles dont nous parle l'histoire sévit de la mer Adriatique à la mer de Chine. A part la presse catholique, quels quotidiens à grand tirage nous en entretiennent comme ils devraient ? A les lire, le communisme est avant tout un phénomène économique, social et politique; il est *aussi*, mais il n'est pas *d'abord* une nouvelle définition de l'homme, agressivement athée et négatrice de toute la tradition judéo-chrétienne. A l'occasion du procès d'un cardinal, ils publieront un éditorial comme on donne une poignée de main à une personne en deuil. Puis ils s'en vont. Ils aligneront colonnes sur colonnes de texte à propos du rapt d'un enfant, mais consacreront peu d'espace, tout compte fait, à l'enlèvement du chef spirituel de la nation polonaise qui compte 25 millions de catholiques. Interrogez donc l'homme de la rue. A-t-il entendu parler de l'emprisonnement et du procès inique de S. Exc. Mgr Kaczmarek ? Par contre, qui ne connaît les époux Rosenberg ? Une technique magistrale a orchestré une protestation mondiale en leur faveur. « Il ne sert à rien de le cacher, a-t-on pu écrire: un peu partout l'Amérique a été exécrée le matin du 20 juin. » Un comité chrétien se forme pour la révision du procès; et voici que les *Lettres de la maison de la mort* (*The Death House Letters of Ethel and Julius Rosenberg*) vont paraître en feuilleton dans les journaux de plus de vingt pays, tandis que les actes de martyrs authentiques, discours et pastorales, resteront ignorés non seulement du grand public, mais même du public chrétien. Pareil contraste est-il uniquement l'effet du hasard ?

On nous dira: peu de nouvelles filtrent à travers le rideau de fer; elles ne sont ni sûres ni précises; il faut user de circonspection, prendre garde de ne pas attirer de représailles sur des innocents... Il existe un cas où ces arguments tombent à vide et sur lequel cependant les grandes agences d'information gardent à peu près la même réserve. En Chine, nous racontent les témoins, des milliers et des milliers de personnes de tout âge et de toute condition sont emprisonnées, torturées, mises à mort. Qui sont ces témoins ? Les missionnaires. Combien sont-ils ? Légion. Quels sont leurs titres ? Dix ans, vingt ans, trente ans passés en cette terre de Chine qu'ils aiment comme leur propre patrie; ils ont vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles; ils ont subi des interrogatoires, comparu devant les « tribunaux du peuple », languis dans les prisons avant d'être finalement expulsés *tamquam purgamenta hujus mundi*, comme les ordures de l'impérialisme et du capitalisme. Témoins de tout premier ordre, ni leur véracité, ni leur culture, ni leur compétence ne sauraient être mises en doute.

Quel cas fait-on de leurs témoignages ? En réalité, très peu. Mais la presse, la radio, la télévision accueillent

largement des journalistes qui ont passé quelques semaines derrière le rideau de fer ou le rideau de bambou. Où donc est le souci des faits, du document, de l'information positive et abondante, de l'objectivité ? Et, encore une fois, n'est-on pas en droit de se demander si pareil contraste est uniquement l'effet du hasard ?

Soulignant le silence de la grande presse au cours des persécutions religieuses au Mexique, en Espagne, en U. R. S. S., Pie XI, dans son encyclique *Divini Redemptoris* sur le communisme athée, lâchait le mot de « conspiration ». Pie XII a employé le même mot, dans son dernier message de Noël: « Les informations qu'on répand ne disent pour une bonne part la vérité qu'à moitié, quand elles ne la déforment pas ou ne la faussent pas complètement. De la sorte, par la conspiration du silence et l'altération des faits, on soustrait à la connaissance du public la dure lutte que des évêques, des prêtres et des laïcs doivent soutenir pour la défense de la foi catholique. »

L'Église est de nouveau attachée au gibet. « Elle interdit de payer le tribut à César. » Ce vieux prétexte. La vérité, c'est qu'elle ose défendre l'homme et reconnaître les traits divins de son visage. Il ne s'agit pas d'exploiter la pourpre des martyrs, de « profiter » des actes du Saint-Siège, de couronner d'une auréole mystique des intérêts temporels, mais de prêter une voix à la vérité et à la solidarité, à cette Église du silence moquée, meurtrie et bâillonnée.

S'il est vrai que rien ne ressemble autant à un procès communiste qu'un autre procès communiste, quelle tragédie ce serait de nous laisser assoupir par cette affreuse monotonie des accusations et des aveux ! Ces parodies de justice auraient alors obtenu des résultats au delà même de toutes les espérances des persécuteurs: notre résignation fatiguée et notre propre silence.

« Le paradoxe de notre régime social laïcisé »

NOTRE GOUVERNEUR GÉNÉRAL a prononcé, devant le Conseil montréalais pour un ordre social chrétien, le 5 novembre dernier, un discours admirable. Ce qui nous frappe, ce n'est pas l'insistance avec laquelle l'hon. Vincent Massey prêche l'unité, car le fondateur du *Canadian Council of Education* n'a jamais caché la pente de son esprit vers la réalisation d'une unité canadienne, naguère conçue en termes inacceptables. Cette fois, M. Massey cherche dans l'unité de l'idéal chrétien la formule qui peut sauver notre monde divisé, émietté par la dépersonnalisation, totalitaire d'une part, démocratique d'autre part.

Parce que « la raison » humaine « s'est vaincue elle-même » en créant « sa propre frénésie... de destruction »; parce que même les démocraties, devenues barbares, « n'ont pas la moindre idée des droits de la personne »,

— qu'elles absorbent « doucement dans la masse », tandis qu'en régime totalitaire, « on l'écrase de force », — « les hommes de science reculent avec horreur devant cette machine qu'ils ont eux-mêmes créée et réclament à grands cris l'intervention des moralistes », en somme, le retour à une « philosophie cohérente capable d'orienter toute la vie » et de remédier à la « paralysie » spirituelle des hommes affolés par l'« insécurité interne » et la « confusion ».

La cause de cette « tragédie », qui est plus qu'« un désastre passager », c'est « l'emprise croissante de l'esprit séculier sur de larges secteurs de l'activité humaine : politique, économique, intellectuelle », qu'« on tend de plus en plus à regarder comme étant neutres par essence », la « vie morale » se résumant, « pour plusieurs... à une question d'adaptation sociale bien comprise », et « la religion », à « une affaire purement personnelle et privée ».

A pareil désordre, un seul remède : remplacer « le paradoxe de notre régime social laïcisé » par « le paradoxe chrétien qui fait appel à une puissance transcendante... et au caractère intégral de l'amour chrétien ». Et M. Massey de préciser, avec un sens aigu du message évangélique, « que ceux qui ne prennent plus aucun plaisir au travail éprouveraient un profond soulagement à concevoir le service comme l'expression de la liberté parfaite et que les auto-expressionnistes inquiets seraient heureux d'apprendre que ce sont les doux qui reçoivent l'héritage et les humbles qui sont exaltés ». De quelle douloureuse actualité, cette exhortation à l'humilité, avec l'allusion aux « auto-expressionnistes » férus de pseudo-liberté... jusqu'au suicide ! « La personne humble » n'est pas celle qui « ne cesse de s'abaisser », mais celle qui « a associé sa vie... à quelqu'un de beaucoup plus grand qu'elle-même. Une telle personne rehausse sa dignité par la reconnaissance de ses fautes ; elle n'a plus à sauver les apparences ».

C'est bien en sa qualité de « représentant de la Couronne au Canada » que le gouverneur général a développé ce thème religieux, persuadé qu'en le faisant il travaillait « à garder présentes à nos esprits l'unité de notre héritage national, les convictions communes qui servent de lien à notre vie nationale et l'obligation solennelle que nous avons d'assumer nos responsabilités nationales ».

Est-il besoin d'ajouter que nous n'avons jamais conçu la politique autrement et que nous réprouvons de toutes nos forces non seulement le sécularisme terréniste des enrégés de « progrès » matériel, mais encore le pharisaïsme des farceurs qui pérorent à contretemps sur les affinités du chrétien et du national pour mieux masquer le parti qu'ils ont pris d'un laïcisme pratique, aussi ruineux pour notre héritage chrétien et national que négateur des responsabilités politiques les plus essentielles ?

Quatre jours plus tard, le 9 novembre, au déjeuner du *Canadian Club* de Toronto, S. Ém. le cardinal Léger dénonçait avec non moins de vigueur une civilisation où « l'homme s'est substitué à Dieu », ordonnant « à la satisfaction de ses bas instincts » son travail qui a cessé d'être « une prière ». Or, prédit le cardinal, « un peuple qui ignore Dieu dans les manifestations fondamentales de sa vie comme l'éducation, la morale, le foyer, la profession s'est déjà engagé sur une route qui le conduira dans les déserts de la haine et dans les marécages de la luxure, où il disparaîtra ».

Il nous plaît de voir dans la correspondance de ces deux expressions de pensée, celle du plus haut personnage politique du Canada et celle du prince de l'Église canadienne-française, la certitude qu'une collaboration efficace peut s'établir chez nous entre une politique consciente de ses fins providentielles et le christianisme, seul « capable d'orienter toute la vie » des hommes conformément à leur dignité et à leur vrai bonheur.

SIGNES DES TEMPS

LE SENS DE L'ÉGLISE

Avoir le sens de l'Église, c'est... nécessairement l'aimer. Pour cette unique raison : elle est l'Épouse du Christ.

L'Épouse peut changer de vêtements, les mieux ajuster, en rectifier la coupe, adapter ses méthodes, préciser sa technique, améliorer sa tactique, perfectionner ses moyens d'action, c'est toujours l'Épouse du Christ.

Gardons-nous de nous arrêter aux taches qui peuvent, par endroits, maculer sa robe. Ne nous cabrons pas à cause de travers personnels et particuliers. Considérons plutôt l'Église dans ses ensembles et dans ce qu'il y a en elle de plus représentatif parce que tout à fait conforme à sa ligne essentielle.

Voyons-la avec les yeux de Jésus-Christ, son Époux, et alors admirons-la dans ses apôtres intrépides, dans ses martyrs inconfusibles, dans ses docteurs sublimes, dans ses évêques inébranlables, dans ses prêtres zélés, dans ses religieuses dévouées, dans

ses ascètes et ses contemplatifs, dans ses mères de famille toutes d'abnégation, dans ses militants d'Action catholique tout de générosité et d'ingéniosité, dans ses malades courageux sous la douleur qui torture et devant l'infirmité qui se prolonge, dans ses mourants très simplement abandonnés entre les mains du Seigneur, dans sa doctrine forte et harmonieuse, dans ses œuvres si nombreuses et si fécondes, dans le profond courant spirituel qu'elle fait passer dans le monde, dans son imperturbable bon sens qui soutient et contrôle celui de l'humanité, dans les hardiesses de ses missionnaires, enfin dans la jalousie à garder le dépôt confié : car elle est épouse fidèle et maîtresse de maison prudente. Oui, l'Église tient à ses traditions, elle est une tradition, mais combien elle redoute la routine, la sclérose, l'immobilisme !

(S. Exc. Mgr Richaud, archevêque de Nantes.)

Dangers de l'immigration au Canada

Pierre KLOK, S. J.

A PREMIÈRE VUE, ce titre peut sembler exagéré. Quels peuvent être les dangers provenant de l'immigration, conduite avec une sélection assez sévère et tenant compte des besoins du pays? Laissons de côté le danger d'augmenter certains contingents, qui pourraient changer la composition ethnique du pays et déplacer le centre de gravité par le gonflement excessif de telle ou telle race. Il y a d'autres dangers qui, de l'avis de certains, sont plus graves et pourraient facilement échapper aux autorités, soit parce que l'attention de celles-ci est occupée ailleurs, peut-être aussi parce qu'on les considère comme ayant une importance secondaire.

Un immigrant est quelqu'un qui quitte son pays pour trouver une vie meilleure, du travail, une ferme dans un autre pays. Il laisse derrière lui une société qu'il connaissait, dont il était membre, dont il subissait les influences bonnes ou mauvaises. Il vient se fixer dans un autre pays, dont très souvent il ne connaît ni la langue ni les coutumes. Il est et restera un étranger pendant un certain temps. Il subit des influences, nouvelles pour lui, et il essaie de s'adapter à sa seconde patrie.

Son premier souci est de trouver du travail, une bonne situation. Le point de vue matériel va primer tout d'abord, même si les autres points de vue ne sont pas mis de côté entièrement. Parmi ces derniers, il y a surtout le point de vue religieux. Un changement de pays fait courir nécessairement un grave danger à la pratique religieuse, pour les catholiques aussi bien que pour ceux qui professent d'autres croyances. L'immigrant faisait partie d'une Église dans son pays; il était membre d'associations, de confréries qui l'aidaient et l'encadraient. Si sa religion n'était pas tout à fait personnelle, elle était du moins efficace, et la pensée ne lui serait jamais venue de l'abandonner. Tout d'un coup, il arrive dans un autre milieu dont la langue lui est étrangère. A cause de l'urgence des préoccupations matérielles, les liens avec la religion risquent de se relâcher; peut-être n'ont-ils même pas été renoués. D'ailleurs, il arrive que le nouveau milieu soit hostile à la religion de l'immigrant. Comment s'adapter? Il faut avoir vu, dans plusieurs pays du monde, des étrangers qui ont quitté leur pays et sont partis aux colonies pour savoir avec quelle fréquence la pratique religieuse est abandonnée, même dans des milieux où il serait facile de la garder.

On ne réfléchira jamais trop, de nos jours, au problème important et difficile de l'immigration. Le P. Pierre Klok, professeur au Collège Sainte-Marie de Montréal, nous y invite en faisant part de ses observations sur ce sujet.

S'il était possible de s'attacher ces immigrants dès leur arrivée, ou du moins dès leur établissement au Canada, le danger serait déjà diminué de beaucoup. Mais souvent, très souvent, cette possibilité n'existe pas. L'immigrant se fixe dans une région où il y a des églises de sa croyance; mais, malheureusement, les prêtres de la paroisse, déjà débordés de travail, ont à peine le temps de s'occuper de leurs ouailles. Ou bien ils ne connaissent pas la langue de ces Néo-Canadiens. Ou bien encore, l'immigrant s'établit à une telle distance de l'église qu'il ne peut y aller. Il en prend son parti et, petit à petit, se sépare de son église. Un beau jour, il se rendra compte que sa pratique religieuse est tombée à zéro. Dans beaucoup de régions du Canada, il y a de ces immigrants, qui sont venus il y a vingt-cinq ans, qui ont fait de l'argent, mais ont perdu tout contact avec la religion. Et il est souvent impossible de rétablir ce contact. Ils se sont passés de religion depuis si longtemps. Comment les y ramener contre des habitudes maintenant invétérées? Certaines enquêtes ont été faites parmi les immigrants d'autres pays, et l'on a constaté que parfois la moitié des immigrants lâchaient toute religion.

C'est pourquoi il est d'une importance capitale que l'immigrant soit mis en contact dès son arrivée avec un prêtre, qu'il soit visité régulièrement pendant au moins deux ou trois ans, jusqu'à ce qu'il soit bien établi tant au point de vue religieux qu'au point de vue matériel. Cela requiert une organisation, une administration, qu'il serait très facile de mettre sur pied avec tous les prêtres étrangers qui sont déjà au Canada. Seulement, on a l'impression que leurs efforts personnels se font encore un peu à l'aveugle et comme un à-côté de leur travail paroissial. Peut-être faudrait-il libérer ces prêtres de leur travail de paroisse, pour qu'ils puissent se donner complètement à l'apostolat auprès des immigrants. Autrement, après quelques années, le Canada trouvera inévitablement parmi sa population une très forte proportion de gens sans aucune foi. Nous ne croyons pas que ce danger puisse être exagéré. Il est énorme et pourrait affecter l'avenir du Canada d'une façon irréparable.

Un second danger, intimement lié au premier, provient de l'immigration d'individus sans aucun lien familial. Jeunes filles et jeunes gens viennent au Canada pour se faire une vie. Ils sont seuls. Ils trouvent plus facilement du travail et un logement qu'une famille. Ils se déplacent plus facilement et prennent plus difficilement racine. Leurs divertissements, ils doivent les trouver au dehors, n'ayant pas de famille ici. Sans avoir fait une enquête poussée, on peut dire que la perte de la pratique religieuse doit être plus forte parmi eux

que parmi ceux qui ont émigré avec toute leur famille. La famille se défend mieux que l'individu. Elle garde ses habitudes religieuses plus facilement que les individus qui ont perdu leur milieu et en cherchent un autre au hasard. Il faut tenir compte aussi du fait que tout immigrant subit une sorte de dépression après son arrivée. Obstacle de la langue, difficulté de nouer des relations. Il se trouve seul. Il quête appui et consolation. Combien de jeunes filles ont trouvé alors des « consolateurs » qu'elles n'auraient jamais dû rencontrer!

Ce danger reste individuel. Mais il y a plus. Les immigrants sans attaches familiales vont se marier, très souvent avec des Canadiens. Que valent ces mariages entre Canadiens et Européens? Nous en savons quelque chose par les mariages de guerre. En général, on considère que beaucoup de ces mariages sont malheureux, parce que les circonstances qui les ont préparés étaient anormales. Ce sont des mariages qu'on a contractés sans réfléchir assez, sans bien se connaître. Peut-être y a-t-il une raison plus profonde et une meilleure explication à leur échec. On les trouverait dans la différence d'idées, de mentalité. La vie européenne et la vie canadienne sont différentes. Les idées sur la famille, sur l'argent, sur les dépenses à faire ou à ne pas faire ne sont pas les mêmes. Pas facile alors d'équilibrer un ménage et de lui bâtir un bonheur. Ces mariages, pour avoir une chance de réussir, semblent devoir se faire sur un plan de culture internationale où les deux se rencontrent, ou bien sur un plan très spirituel et très religieux. Dans ces deux cas, l'homme et la femme peuvent espérer de vivre heureux. En dehors de ces deux cas, les risques de faillite sont très grands. C'est pourquoi le fait d'admettre beaucoup d'immigrants célibataires occasionnera pour le Canada beaucoup de mariages branlants ou déséquilibrés, dont la valeur sociale et religieuse restera bien au-dessous de la moyenne. On serait tenté de croire que l'individu s'adapte mieux et plus vite que la famille. C'est probablement faux. La famille dont les enfants vont encore à l'école s'adapte mieux, tout en gardant ses habitudes, que l'individu. Ces enfants apprennent la langue, que peut-être leurs parents n'apprendront jamais; ils la parlent d'autant mieux qu'ils vont à l'école, qu'ils jouent avec d'autres enfants; en un an ou deux, ils sont à flot. Leur adaptation et leur intégration dans la vie canadienne se font lentement mais sûrement, sans efforts et sans qu'ils s'en aperçoivent. Pour les individus, l'adaptation est peut-être étudiée, voulue, un peu artificielle et forcée et, pour cette raison, insuffisante et fragile.

La valeur sociale d'immigrants mariés — une immigration de familles constituées — paraît donc beaucoup plus grande que celle d'immigrants individuels. Évidemment, il est plus difficile de trouver des logements pour des familles que pour des individus. La famille

considérera toujours la distance qui la sépare de l'école et de l'église. Pour l'individu, cette considération est moins importante et souvent n'entrera pas du tout en ligne de compte. Aussi le danger de renoncer à la pratique religieuse est plus imminent. Les officiers de l'immigration préféreront des individus, parce qu'il y a moins de complications pour les placer. Les familles, on les a plus longtemps sur les bras. Avant de s'établir dans une vieille maison, loin de tout, un père de famille résistera plus qu'un individu, qui n'a besoin que d'une chambre, qui n'a pas à penser à l'école et qui oubliera trop facilement le chemin de l'église. Dans le cas d'un individu, on réussit plus vite avec la menace: « On vous a trouvé du travail. Vous n'en voulez pas? Débrouillez-vous. » Avec un père de famille, il faut tenir compte de certaines objections qu'il peut faire.

Il reste cependant une autre difficulté. Le Canada a besoin de travailleurs spécialisés. Les grandes familles sont une charge pour lui. Il se passera plusieurs années avant que les enfants soient capables de travailler; pendant ce temps-là, il y a l'école et les allocations familiales, des dépenses qui ne donneront des résultats, du travail que longtemps après. A cette objection on pourrait répondre ceci: que l'immigration n'est pas une affaire « à la petite semaine ». C'est un problème de longue haleine, qu'il ne faut pas résoudre en fonction des seuls besoins d'aujourd'hui, mais pour l'avenir. Qu'ici ou là la considération de besoins immédiats doive l'emporter, cela se comprend. Mais ce doit être l'exception, non la règle générale. Autrement, l'immigration à courte vue mènera à des déceptions et à des succès éclatants. N'est-il pas important que le Canada ait une population de familles bien organisées, heureuses, qui ont une religion et qui la pratiquent? Ou préfère-t-on un grand nombre de ménages qui ne marchent qu'à moitié, qui se sont détachés de l'Église, qui ont perdu leur foi et qui, pour cela, pourront être victimes de toute sorte de courants subversifs?

Remarquez bien que les deux dangers signalés, perte de la religion et ménages plus ou moins réussis, se tiennent. Les deux seront évités par une politique qui fait une grande place à l'immigration des familles, qui encourage et facilite plutôt celle-ci que celle des individus. A ce sujet, il est regrettable que l'immigration, telle qu'elle se pratique actuellement, autorise l'entrée de deux enfants seulement pour chaque individu au-dessus de seize ans. Les familles nombreuses sont donc automatiquement éliminées. Dès qu'un ménage a plus de quatre enfants au-dessous de seize ans, l'immigration lui est impossible. Et ce sont exactement ces familles-là qui représenteraient la plus grande valeur sociale et promettraient le plus pour l'avenir du Canada. Il faut se rappeler que c'est parmi les familles qu'on trouvera les vrais immigrants, les immigrants naturels, qui viennent au Canada parce

qu'ils le doivent, parce que leurs enfants s'y procureront du travail, une ferme, qu'ils n'obtiendront jamais dans les vieux pays surpeuplés. Ils n'ont pas cédé à l'appel de la réclame. Ils devaient partir. Parmi les individus, au contraire, on aura beaucoup plus d'immigrants de luxe, qui n'étaient pas forcés d'émigrer, mais que

l'esprit d'aventure ou même simplement la curiosité ont poussés à voir un autre pays.

Donc, à tous les points de vue, la famille semble présenter la meilleure garantie pour faire une réussite de l'immigration au Canada. Une saine politique d'immigration doit reposer sur cette considération que la famille est la cellule fondamentale de la société.

Les humanités au carrefour?

Pierre RANGER

D'ABORD, qui voulons-nous instruire? Il ne s'agit pas d'êtres idéaux, mais de Canadiens français, qui ont leurs problèmes particuliers, je dirais même exceptionnels.

Héritier d'une grande culture, notre groupe ethnique forme en Amérique du Nord une minorité. Et ce qui nous distingue principalement, c'est notre langue, une langue que nous voulons conserver dans toute sa pureté, malgré tous les obstacles et — voilà bien le point exceptionnel — en observant des normes qui nous viennent d'ailleurs. Ce que nous voulons conserver, c'est le français de France et non une variété altérée ou archaïque qui s'appellerait du canadien. Nous n'y réussissons pas toujours à merveille; mais le désir est là, et c'est précisément un des objectifs primordiaux du cours classique de voir à ce qu'il se réalise au moins dans la classe instruite.

Les Américains, qui sont 160 millions, peuvent transformer l'anglais à leur guise sans s'occuper de l'usage suivi par 50 millions de Britanniques; ils peuvent même leur faire adopter leurs façons de parler. Tant que le Canada français n'aura pas atteint un chiffre de population correspondant à peu près à celui de la France, nous ne pourrons emprunter cette voie pourtant si commode, si naturelle. Ce serait nous isoler davantage. Les Boers de l'Afrique du Sud parlent résolument l'*afrikander*, au lieu du hollandais. Solution plus facile, qui leur convient sans doute, mais que notre passé nous interdit.

Au point de vue éducatif, cela accroît énormément la tâche d'enseigner la langue maternelle. Non seulement il faut mettre plus d'effort pour l'étudier, mais des choses comme des cours d'élocution, qui peuvent constituer des arts d'agrément ailleurs, deviennent ici une nécessité. Certains soutiennent même que le français devrait faire dans nos collèges l'objet d'un examen oral.

Il pourrait également y avoir un examen oral d'anglais, où l'on ne se montrerait pas d'une aussi grande sévérité, mais qui aurait son importance. En effet,

A l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, le Collège Jean-de-Brébeuf a tenu à organiser des symposiums ou échanges de vues sur le problème des humanités. Lors du dîner offert aux anciens élèves, M. Pierre Ranger, rédacteur en chef de Sélection du Reader's Digest, prononça une causerie intitulée « Les humanités au carrefour : le point de vue d'un ancien ». Les journaux n'ont signalé qu'un point de cette causerie, qui touche à plusieurs problèmes offrant matière à discussion. Nous invitons nos lecteurs à nous communiquer leurs impressions.

comme si la situation n'était pas déjà assez difficile, voilà qu'il nous faut apprendre une deuxième langue moderne, presque aussi bien, sinon aussi bien que notre langue maternelle.

Le bilingue parfait est très rare; et, ne nous leurrions pas, l'étude poussée de deux langues modernes risque fort de nuire à la qualité — je dirais la haute qualité — de l'une et de l'autre. Mais puisque les nécessités économiques exigent de nous que nous soyons bilingues, cherchons un juste milieu — ce juste milieu qui doit être notre grand critère en matière d'éducation. Il existe d'ailleurs des bilingues assez honnêtes. L'autre soir, j'écoutais parler un de nos hommes politiques à la télévision. Son français était correct, même élégant, son accent agréable, et les mots anglais qu'il prononçait à l'occasion ne choquaient pas l'oreille. Personne ne l'aurait pris pour un Français de France ou un Anglais; mais sa manière de s'exprimer représentait, je crois, le juste milieu recherché.

Puisque nous parlons de l'enseignement des langues, je me demande pourquoi la Compagnie de Jésus ne fait pas plus d'échanges de professeurs entre ses collèges des diverses parties du monde. Ce n'est pas nous diminuer que d'admettre que des professeurs de français venus de France, ou ayant reçu une formation là-bas, ont de bonnes chances d'être excellents. Et imaginez que des professeurs venus d'Angleterre donnent à nos collégiens, sinon une connaissance parfaite de l'anglais, disons une toute petite pointe d'accent britannique. Nos compatriotes anglais d'ici en seraient tout impressionnés.

Si j'insiste sur les langues, c'est qu'elles constituent, à mon avis, le cœur de la question. Si nous ne parlions pas français, si nous n'étions pas obligés en outre d'apprendre l'anglais, notre problème de l'enseignement ne serait certes pas résolu, mais il n'aurait rien d'exceptionnel.

La nécessité de maîtriser deux langues modernes nous force à nous demander jusqu'à quel point nous pouvons approfondir deux langues anciennes. Le latin est l'ancêtre du français et de l'anglais; le grec l'est aussi, mais le lien de parenté est plus indirect. Sans éliminer le grec entièrement de nos programmes, je me demande si, pour un grand nombre d'étudiants, il n'y aurait pas lieu de le comprimer un peu. On pourrait, par exemple, en étudier les grands auteurs dans des traductions et apprendre systématiquement — disons par cœur — les mots clefs qui sont à la source de notre vocabulaire.

Un autre facteur qui nous est particulier, c'est notre situation économique. Une majeure partie de l'humanité peut nous l'envier, mais nous voulons l'améliorer en rapport avec notre milieu nord-américain. La fameuse parole de sir Wilfrid Laurier: « Le xx^e siècle sera le siècle du Canada », a de bonnes chances de se réaliser dans la deuxième moitié de ce siècle. Pour que nous fassions notre part dans ce développement et que nous en retirions aussi notre part, il faudra que nous produisions un plus grand nombre de sujets dotés d'une instruction supérieure; et cet accroissement devra se manifester particulièrement dans les carrières économiques et techniques. Je pense ici non seulement à des carrières dans l'industrie privée, mais dans les administrations de l'État. L'étatisme sur notre continent est moins poussé qu'ailleurs, et si nous considérons le rendement, nous n'avons qu'à nous en réjouir; mais il n'en reste pas moins que l'influence des gouvernements va grandissante dans le domaine économique. Notre retard actuel dans cette sphère est probablement attribuable pour une bonne part à ce que nous n'occupons pas assez de postes clefs dans l'administration fédérale.

*

Telle est notre situation spéciale. Faut-il la considérer comme un handicap, ou plutôt en chercher les atouts? Lorsqu'une situation fondamentale existe, que nous ne voulons ou ne pouvons pas changer, je crois qu'il n'y a pas de choix: l'optimisme est de rigueur.

Fait remarquable à noter: le peuple canadien-français est le seul à entrer aussi intimement en contact, par les traditions et les rapports contemporains, avec la culture des trois pays qu'on appelle aujourd'hui les « Trois Grands ». Dans son héritage français, il possède les éléments d'une des civilisations les plus intellectuellement évoluées qui soient. D'Angleterre lui viennent des traditions de gouvernement et l'exemple d'un sens civique très poussé. Des États-Unis, le sens du pratique, l'esprit de travail et un concept économique bien simple, mais extrêmement fécond: avant de songer à diviser au mieux le gâteau de la production, assurons-nous d'abord que ce gâteau soit gros.

Enfin, il y a notre héritage proprement canadien, sur lequel on pourrait, comme sur les autres, écrire un volume. Mais je dirais, par exemple, que le Canadien

français a la rare faculté d'avoir su conserver, sous un climat froid, la joie de vivre méditerranéenne. D'autre part, au contact l'un de l'autre, les deux groupes ethniques canadiens ont acquis plus de largeur de vue et de tolérance qu'ils ne s'en rendent compte.

Pourquoi alors ne pas essayer de faire la synthèse de tous ces atouts? Quelquefois, c'est le contraire qui arrive. Un Français me demandait pourquoi tant de Canadiens, amis de la France et férus de culture européenne, se croyaient obligés, pour lui plaire, de faire le procès des Américains. On voit aussi l'extrême opposé: celui du Nord-Américain satisfait qui montre un mépris total pour les valeurs européennes qu'il ne comprend pas. Heureusement, je crois que ces deux groupes sont l'exception.

Bien entendu, nous sommes aussi exposés à prendre les défauts de ces diverses civilisations. Mais ce sont précisément des éducateurs décidés à profiter de notre situation exceptionnelle, au lieu de la déplorer, qui formeront une élite capable d'entraîner le peuple canadien-français tout entier dans la voie de l'enrichissement culturel et matériel.

*

On parle de réforme du cours classique. Est-ce bien le cours classique qu'il faut réformer, ou n'est-ce pas plutôt le système (ou le manque de système) de l'enseignement français dans la province de Québec? On s'est attaqué au problème en créant un Comité de coordination de l'enseignement, dont le rapport doit être présenté sous peu. Pour étudier l'aspect fiscal du problème, le gouvernement provincial a nommé une commission royale, la Commission Tremblay...

Doit-on se féliciter sans réserve du fait qu'en moins d'un demi-siècle le Québec bucolique du « bon vieux temps » soit devenu la province la plus urbanisée du Canada? Quoi qu'il en soit, c'est ce qui est arrivé, et c'est ce qui est au fond de notre problème de l'enseignement, comme de bien d'autres problèmes canadiens-français. Dépassé par cette urbanisation rapide et tirailé par les influences contraires qui rendent urgente, à mon avis, la synthèse dont il a été question plus haut, notre système d'éducation contient quand même des éléments individuels et des valeurs profondes qu'il faut sauvegarder à tout prix. Mais, sur le plan pratique, si on le compare à ce qui existe ailleurs et particulièrement au système en vigueur chez nos voisins anglophones d'Amérique du Nord, il présente, de l'avis d'un grand nombre, plusieurs défauts sérieux.

Pour ne toucher qu'à ce qui a trait aux études secondaires, notre système n'est pas assez *flexible*. Un élève doit décider, — ou plutôt ses parents doivent décider pour lui, — vers l'âge de douze ans, s'il veut ou non faire des études classiques et même, plus tard, des études universitaires. Passé ce carrefour de la fin des études primaires, il devient de plus en plus en-

nuyeux de changer d'idée, dans un sens ou dans l'autre. On se trouve souvent dans un cul-de-sac.

D'autre part, notre système n'est pas assez *démocratique*, en ce sens que la gratuité y est mal partagée. L'école primaire est gratuite, et les rétributions sont assez modiques à l'école primaire supérieure; mais cette dernière ne conduit qu'à un petit nombre de facultés universitaires. Pour atteindre à la plupart des professions, il faut passer par le cours classique. Celui-ci, offert exclusivement par des institutions privées qui doivent faire leurs frais, coûte relativement cher. Ses élèves se recrutent donc, dans l'ensemble, parmi les classes les plus à l'aise de la population, laissant souvent dans l'ombre des talents et des aptitudes susceptibles d'enrichir le groupe ethnique tout entier. La situation serait plus grave encore sans le dévouement des éducateurs religieux, qui travaillent sans salaire ou presque et qui font des conditions extrêmement généreuses à nombre de sujets bien doués, mais pauvres.

Nos collèges classiques sont probablement les « écoles privées » les moins chères du monde, mais ils restent tout de même trop coûteux pour nombre de gens. Le résultat? Non seulement les chances sont moins bien partagées, mais le nombre est plus faible des nôtres qui font des études secondaires et supérieures.

C'est ici que le problème de l'organisation vient rejoindre celui de la fiscalité. Si nous voulons offrir des études plus poussées à un plus grand nombre, cela va évidemment coûter plus cher. Certains souhaitent de voir adopter un impôt provincial unifié, qui répartirait mieux les revenus et les charges. De toute façon, il faudra consacrer plus d'argent à l'éducation, ce qui est toujours un bon placement. Pour le moment, nous essayons de nous en tirer à bon marché. A Montréal, par exemple, les protestants payent un impôt scolaire de 50% plus élevé que le nôtre.

Le système d'enseignement en usage chez nos compatriotes anglais, catholiques comme protestants, — ce serait une erreur de croire qu'il est particulier à l'Amérique du Nord: il existe des systèmes analogues dans bon nombre d'autres pays, — ce système affiche lui aussi, de l'aveu même de ceux qui le dirigent, de graves lacunes. Mais il présente, dans sa structure, une belle pyramide, — primaire, *high school*, *college*, université, — où il est possible de circuler verticalement et horizontalement à presque tous les stades. La *high school* en est le nœud: pour plusieurs, c'est un terminus; pour les autres, une plaque tournante. N'importe quel garçon peut faire ses études jusqu'en treizième année, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix-huit ans, gratuitement ou presque. Alors, même s'il n'est pas riche, il peut fort bien, s'il est doué, décrocher une des nombreuses bourses qui sont accordées (ou encore travailler l'été) et accéder ainsi à toutes les facultés universitaires. Et s'il décide de terminer ses études à la *high school*, à

ce point intermédiaire, il possède un diplôme reconnu partout.

Certains sont d'avis qu'il y aurait moyen, en opérant une certaine liaison entre le cours primaire supérieur et les premières années du cours classique, non pas d'*adopter*, mais d'*adapter* cette structure à nos besoins et à nos institutions. D'autres sont d'avis que les concessions réclamées du cours classique, pour donner plus de flexibilité et de cohésion au système tout entier, briseraient l'unité des études humanistes au point de les saper à la base.

Il y a aussi le procédé des matières obligatoires et facultatives — autre élément fondamental de nombreux systèmes d'instruction publique. Il présente le danger de pouvoir conduire à une spécialisation à outrance; mais utilisé avec modération, en restreignant le nombre des matières facultatives et en s'assurant que l'élève acquiert un bon fonds de culture générale, il peut donner d'excellents résultats. Le Collège Sainte-Marie en fait déjà l'expérience en seconde année de philosophie.

Un danger qu'on signale est qu'en voulant maintenir le cours classique comme voie unique vers l'instruction supérieure, on arrive à y ajouter tant de choses, pour plaire à tout le monde, qu'il devienne petit à petit méconnaissable. Car, en somme, tel qu'il est, il représente un excellent instrument — probablement le meilleur qui soit, si l'on sait en tirer parti — pour acquérir une culture générale et se préparer au sacerdoce et aux professions libérales.

Et c'est effectivement ce qu'il produit: des prêtres, des avocats, des notaires, des médecins, des dentistes en grande majorité. Bien qu'il tende à s'accroître, le nombre des finissants du cours classique qui deviennent ingénieurs, chimistes et techniciens ou embrassent des carrières industrielles et commerciales est très inférieur à ce que l'on voit dans les institutions de langue anglaise correspondantes.

Même dans notre siècle de technique, ce sont encore les professions d'homme de loi et de médecin qui « payent » le mieux. Mais ce qu'il faut au Canada français, comme groupe, ce sont des techniciens en plus grand nombre: des techniciens de la science, de l'industrie, du commerce. Comment y orienter nos jeunes qui ont du talent? En ajoutant des sciences et des matières commerciales au cours classique? En créant des cours facultatifs, — conduisant, par exemple, aux baccalauréats en science et en commerce, — sous un même toit, de concert avec le cours classique? (Serait-ce là la meilleure façon de s'assurer que ces jeunes plus spécialisés seront en même temps pourvus d'une solide culture générale?) Ou encore faudrait-il créer séparément des collèges classiques, des collèges d'humanités modernes et des collèges scientifiques en plus grand nombre?

Enfin, pour faciliter l'accès des collèges classiques et autres institutions privées aux jeunes moins favorisés, faudrait-il augmenter les subventions, pour permettre à ces maisons de réduire leurs frais de scolarité? Ou encore créer un système de bourses?

Le problème de la coordination et de l'organisation de l'enseignement n'est pas le seul. Il y en a bien d'autres: méthodes d'enseignement, discipline, aménagements collégiaux, culture physique, étude du milieu et orientation professionnelle pour mieux préparer l'élève à la vie, etc. A quel âge l'enfant doit-il commencer des études sérieuses? Qu'importe-t-il de former surtout: son intelligence ou son caractère? A quel âge doit-on le considérer comme un grand garçon? Comme un homme? A quel âge doit-il finir son cours? Les programmes sont-ils trop chargés ou ne le sont-ils pas assez?...

*

Ceux qui ont la lourde responsabilité de diriger notre enseignement se posent à l'heure actuelle une foule de questions. Avant de me renseigner pour préparer cette causerie, j'aurais pu vous fournir nombre

Les Juifs rentrent dans la Terre promise

Stéphane VALIQUETTE, S. J.

LE 14 MAI 1948, naissait un État nouveau, l'État d'Israël. Devant deux cents personnes réunies au Musée de Tel-Aviv, après le chant de l'hymne national, l'*Hatikva*, David Ben Gourion, au nom de la population juive de Palestine et de tous les sionistes du monde entier, « en vertu du droit naturel et historique du peuple juif et en vertu de la résolution de l'Assemblée générale des Nations Unies », proclamait dorénavant établi l'État d'Israël. Il y eut un moment de silence. Puis la voix émue d'un rabbin entonna la séculaire bénédiction: « Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, Roi de l'Univers, qui nous a créés, protégés et conservés jusqu'à ce jour! »

Le jour même, les États-Unis accordaient la reconnaissance de droit à Israël, tandis que l'U. R. S. S. lui concédait la reconnaissance de fait. Un an plus tard, l'État d'Israël était admis à siéger aux Nations Unies.

Nouveau venu parmi les Grands et les moins grands. Minuscule État dont la superficie égale à peine celle du New-Jersey (8,050 milles carrés) et dont la population équivaut à peu près à celle du Grand Montréal (un million et demi). Jeune pays, né dans de tragiques circonstances, objet de conflits et nœud de contradictions qui l'imposent à l'attention universelle, comme s'impose aussi la tragique destinée du peuple qui l'a constitué.

de réponses. Maintenant, j'en sais assez — ou assez peu — pour être moins sûr de moi. Mais une chose me semble claire: ce ne sont pas les humanités qui sont au carrefour. Les humanités gréco-latines existent depuis des siècles et elles existeront encore, tout probablement, pour des siècles à venir. Le problème est celui de notre système d'enseignement, et il se présente avec urgence. Si nous ne cherchons pas à le résoudre au plus tôt, nous risquons de manquer l'omnibus.

Il est trop facile de dire: « Voyez! Tel ou tel éducateur américain ou canadien-anglais déclare qu'il faut revenir à nos vieilles disciplines. » C'est vrai, et cela doit nous rendre fiers et prudents à la fois. Mais notre situation n'est pas celle de nos voisins; la nôtre est, pour ainsi dire, à l'opposé. Puisque l'on reconnaît que le fond de notre système est excellent, nous sommes d'autant mieux armés pour étudier ce qui se fait ailleurs, y prendre ce qu'il y a de bon, l'adapter à nos exigences, et même inventer au besoin des solutions nouvelles.

Il y a toute raison de croire que ce travail pourrait nous permettre, au bout de quelques années, d'offrir à notre jeunesse un des meilleurs systèmes d'enseignement qui soient au monde.

Le P. Valiquette, bien connu pour son travail de compréhension et de rapprochement entre gens de nationalité et de religion différentes, a fait, le printemps dernier, un voyage au Proche-Orient, passant trois mois à visiter l'État d'Israël.

Il nous a été donné de vivre trois mois dans ce pays, du 2 mars au 2 juin de cette année. Trois mois dans un pays qui peut avoir 250 milles dans sa plus grande longueur et 75 dans sa plus grande largeur: c'est plus qu'il n'en faut pour le parcourir en touriste distrait, mais moins qu'il n'en faudrait pour franchir la barrière qui donne au visiteur la décevante impression d'être précisément « de la visite ». Obstacle que nous avons essayé de surmonter dans un sincère effort de rapprochement et de compréhension. Plusieurs années de contact avec les Juifs avaient excité notre intérêt et préparé notre entendement aux choses israéliennes. Nous ne sommes pas venu en Israël comme un invité d'honneur à qui l'on prodigue les attentions et qu'on dirige adroitement vers les réalisations spectaculaires. Non, nous n'étions qu'un simple visiteur qui, une fois exécutées les civilités que suggère le savoir-vivre, s'est promené à sa guise, au fil de son inspiration et de sa curiosité. Vivre et manger dans les hôtels eussent été une façon élégante d'échapper au strict rationnement et aux dures réalités du climat israélien. Pour éviter cette tentation, il nous a suffi d'observer les règles et coutumes d'un religieux voyageur. Inoubliable expérience qui nous a permis de mieux partager la vie des gens du pays. Dans nos déplacements, nous avons emprunté les moyens de locomotion usuels, nous mêlant à la foule, faisant la queue aux arrêts d'autobus, jouant des coudes dans des voitures bondées, respirant des

odeurs particulièrement orientales. Nous avons visité les institutions publiques de l'État d'Israël; elles sont nombreuses déjà et caractéristiques. Mais nous sommes également entré dans de modestes foyers où des familles très simples nous ont accueilli avec cordialité, nous confiant même leurs joies et leurs soucis. Nous avons marchandé dans les traditionnelles boutiques, et aussi fréquenté les entreprises agricoles.

Ce que les circonstances ou la brièveté du temps nous ont empêché de voir par nous-même, nous avons essayé de le connaître par de sérieuses conversations avec des hommes de sûr jugement et de longue expérience. Avons-nous réussi à communier à l'âme du peuple israélien? Nous sommes-nous approché assez pour sentir battre le pouls de cette jeune nation? Nous n'osons le prétendre. Mais nous pouvons au moins attester la sincérité de nos efforts et la droiture d'intention qui motive le présent témoignage.

Nous tenons à noter ici que nous avons également visité les États arabes qui entourent l'État d'Israël et se trouvent en conflit avec lui. Nous n'avons eu malheureusement ni les facilités ni le temps requis pour étudier les positions arabes; nous n'avions d'ailleurs pas compétence pour le faire. Cela suffit pour qu'on nous pardonne de n'en point écrire: on ne traite point à la légère des questions aussi complexes et aussi brûlantes d'actualité. Cela ne nous dispense pas d'examiner le point de vue arabe, quand il intervient dans l'existence de l'État d'Israël, et d'apporter dans cet examen non seulement objectivité, mais même sympathie. Liberté de pensée qui, semble-t-il, reste le privilège du seul visiteur chrétien dans l'atmosphère orageuse du Proche-Orient. Visiteur, il n'est pas engagé dans les réalités quotidiennes où se monnaient les grands enjeux politiques. Chrétien, la foi monothéiste qu'il partage avec Arabes et Juifs l'établit envers les uns et les autres dans un profond courant d'amitié.

LA TERRE DEUX FOIS PROMISE

Pour mieux comprendre nos considérations sur l'État d'Israël, s'impose d'abord un bref rappel historique concernant cette Terre deux fois promise au peuple juif, une fois par Dieu et une fois par les hommes.

Ce jour-là, le Seigneur fit alliance avec Abram: « Je donne, dit-il, à tes descendants ce pays, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate. (Genèse, xv, 18.)

Divine promesse, renouvelée à Isaac et à Jacob, exécutée à travers les énormes difficultés que nous savons, familières que nous sommes avec l'Histoire sainte.

Le Seigneur dit à Moïse: « Va, pars d'ici avec le peuple que tu as fait sortir d'Égypte, allez vers le pays que j'ai promis à Abram, à Isaac et à Jacob avec le serment de le donner à leur postérité. » (Exode, xxxiii, 1.)

Moïse conduisit le peuple juif jusqu'au seuil de la Terre promise, mais il n'y entra point lui-même: punition pour avoir douté un instant de la puissance divine.

Après la mort de Moïse, serviteur du Seigneur, le Seigneur dit à Josué, fils de Nun, assistant de Moïse: « Moïse, mon serviteur, est mort; allons maintenant! passe ce Jourdain, toi et ton peuple, pour entrer dans le pays que je donne aux Israélites. Tout bien que foulera la plante de vos pieds, je vous le donnerai, comme je l'ai promis à Moïse. Votre territoire s'étendra depuis ce désert et depuis ce Liban jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate, sur tout le pays des Hittites et jusqu'à la grande mer qui est au couchant. » (Josué, i, 1-2.)

On rappelle souvent ces textes pour étayer la thèse des droits divins et historiques du peuple juif sur la terre de Canaan: en les lisant, notre pensée, enjambant les millénaires, se reporte instinctivement à la carte géographique où s'inscrit aujourd'hui l'État d'Israël, « depuis ce désert et depuis ce Liban... jusqu'à la grande mer »... Il est difficile au chrétien de rester insensible à cette argumentation, surtout quand saint Paul nous avertit que « Dieu ne regrette ni ses dons ni son appel » et « n'a pas rejeté son peuple que d'avance il a choisi ». Mais l'argumentation, plus théologique que juridique, n'échappe pas au jeu d'interprétations pouvant facilement la rendre futile. Ce qui rappelle une autre parole de saint Paul: « Que les jugements de Dieu sont impénétrables, que ses voies sont inexplorables! »

Notre intention, en rappelant la promesse divine, était plutôt de souligner le profond lien spirituel qui, de tout temps, a relié l'âme juive à la Palestine. Lien fondé d'abord sur l'Élection elle-même, qui appelle chaque fois, comme un élément complémentaire, la promesse d'une terre. Et c'est là, dans cette Terre promise, qu'Israël scella, dans le sang et dans la gloire, l'Alliance conclue avec le Très-Haut. Encore aujourd'hui, après des siècles de domination turque, les appellations topographiques et les fouilles archéologiques témoignent de la longue histoire sainte qui s'est déroulée dans ce coin de l'univers.

La destruction du Temple et la dispersion des Juifs vont-elles rompre la mystique union qui relie Israël à la Terre promise? Non. D'abord parce que les Juifs ne furent jamais totalement absents de la Palestine. Le petit reste d'Israël y connut même des moments heureux. La spiritualité hébraïque y refleurit, comme l'indiquent la composition du Talmud de Jérusalem, achevée au VI^e siècle, et le développement d'une école cabaliste autour de Safed en Haute-Galilée. Mais l'union entre Israël et la Terre sainte demeura bien vivante surtout parce que, même dans les plus lointaines communautés de la diaspora, la Terre promise demeurait plantée au cœur même de la pensée juive. Plusieurs fois le jour, la récitation des psaumes et la lecture des Écritures ranimaient le souvenir de Jérusalem, la Ville sainte, sur laquelle brille la gloire du Très-Haut. « C'est là que montent les tribus, les tribus du Seigneur, suivant la loi donnée à Israël, pour y célébrer le nom du Seigneur. » (Ps. 121.) Deux fois l'an, durant le service religieux du Yom Kippour (jour de jeûne) et de Pesach (pâque), les générations d'Israélites ont répété inlassablement le même vœu: « L'an

prochain, à Jérusalem!» Et voici qu'en nos jours cette prière va être exaucée. L'amour finit toujours par réunir ceux qu'il attire.

LA PROMESSE HUMAINE

On attribue en grande partie la réalisation de l'espérance juive à Theodor Herzl, surnommé le père du sionisme politique. C'est exact; mais il faut ajouter qu'avant lui déjà le mouvement de retour était amorcé.

Vers 1880, d'affreux pogroms éclatèrent dans la Russie tsariste, bientôt suivis de lois antisémitiques. Il n'en fallait pas davantage pour avertir les Juifs que, malgré l'émancipation que le siècle venait de leur accorder, leur sort en Europe restait indéfiniment précaire. On en vint à conclure que le salut d'Israël était dans l'établissement d'un Foyer national; instinctivement, la pensée se tournait vers la Palestine. Des groupements dits « Amants de Sion » se fondèrent, et les premiers colons russes s'acheminèrent vers la terre ancestrale.

Ces pionniers, des intellectuels pour la plupart, étaient mus par un grand idéal, dont l'influence, croyons-nous, se fait encore sentir sur l'actuel État d'Israël. Ils voulaient construire une patrie pour la nation juive et ils voulaient la construire de leurs propres mains. Ils ne venaient pas organiser des entreprises agricoles où l'on exploiterait la main-d'œuvre indigène. Les durs travaux de labour et de récolte, ils les exécutèrent eux-mêmes, sous un soleil de plomb ou au souffle accablant du *hamsin* (vent chaud du désert). Leur unique soutien fut la mâle satisfaction de créer quelque chose. Ils espéraient que les méthodes et techniques agricoles qu'ils avaient apportées d'Europe et qu'ils appliquaient systématiquement serviraient d'exemple et d'inspiration aux paysans arabes et entraîneraient tout le pays dans un mouvement ascendant. Idéal de colonisation auquel il faut rendre hommage: les faits ont prouvé que, dans son audace et son élévation, cet idéal n'était pas utopique.

Le grand mérite de Theodor Herzl fut de prêter une voix convaincante au profond désir d'un Foyer national qui habitait au cœur des masses juives. Pour lui aussi, l'antisémitisme fut l'étincelle qui alluma son zèle. Comme journaliste, il avait commenté « l'affaire Dreyfus »; elle le laissa profondément dégoûté, mais d'autant plus décidé à pousser le mouvement sioniste. Ses congrès donnèrent à la voix du peuple juif l'ampleur qu'il fallait pour être entendue des grands de ce monde. Ses fondations, surtout le Fonds national juif, assurèrent dans l'avenir le financement de l'entreprise sioniste, non par les riches financiers, comme on l'imagine trop souvent, mais par les modestes offrandes du peuple. Dans tout l'univers, les petites boîtes bleues, marquées de l'étoile de David, ont recueilli les sous qui se sont transformés en terre arable, en patrie pour le peuple juif. Aujourd'hui, Herzl repose dans un parc qui porte son nom, tout près de Jérusalem, et l'édifice

du Fonds national juif conserve intacte, apportée d'Allemagne, la chambre de travail où il conçut le rêve d'un État juif, rêve qui devait bientôt se muer en réalité.

L'appel aux puissances terrestres lancé par Herzl devait trouver une réponse historique dans la *Déclaration Balfour* de 1917, par laquelle l'Angleterre promettait de favoriser « l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif ». Trois ans plus tard, la Société des Nations, en confiant à la Grande-Bretagne le mandat sur la Palestine, lui donnait mission de l'administrer selon les termes de la *Déclaration Balfour*. Pour le peuple juif, c'était la deuxième promesse d'une terre à lui destinée; la promesse humaine, cette fois. Elle en avait, en effet, la motivation et les imperfections et ne devait pas tarder à les manifester.

Les Arabes qui habitaient la Palestine se refusèrent à y devenir minorité avec la perspective de passer un jour sous un gouvernement israélien. Ils firent pression sur les Anglais qui, pour calmer leur ire, décidèrent de réduire, puis d'arrêter l'immigration juive. Cette décision, au moment où le nazisme gagnait l'Europe et préparait l'effroyable hécatombe de cinq à six millions de Juifs, ne fit qu'exaspérer ceux qui considéraient la *Déclaration Balfour*, confirmée par la Société des Nations, comme la dernière planche de salut du peuple juif.

Pris entre deux feux, les Anglais annoncèrent leur intention de se désister de leur mandat sur la Palestine et demandèrent aux Nations Unies d'en préparer le nouveau statut. Le 29 novembre 1947, les Nations Unies proposèrent la partition de la Palestine en deux États, un État arabe et un État juif, la ville de Jérusalem devenant ville internationale. L'agence juive fit savoir qu'elle acceptait les principes de base du plan proposé. Les porte-parole des Arabes les rejetèrent. Les Nations Unies n'étaient pas en mesure d'imposer une décision: l'Angleterre se retira le 17 mai 1948, abandonnant le pays à son triste sort, la guerre entre Arabes et Juifs.

Comment une poignée de Juifs a-t-elle pu résister aux armées réunies des pays arabes? L'histoire des Macchabées peut nous en fournir une explication. De toute façon, ce ne serait qu'un miracle de plus dans la tragique destinée d'Israël. L'entrée dans la Terre promise, sous la conduite de Josué, se fit l'épée au poing. La rentrée, de nos jours, n'aura pas été plus pacifique.

Au moment où nous écrivons, l'agitation reprend au Proche-Orient, indiquant que les problèmes qui opposent Arabes et Juifs n'ont pas encore été réglés. Souhaitons que les grandes nations, oubliant un instant leurs divisions et leurs intérêts propres, utilisent le poids de leur influence pour mettre fin à cette guerre fratricide entre Sémites. Il faut qu'au plus tôt cesse l'effroyable misère des camps de réfugiés arabes que nous avons vus au long des routes. Il faut aussi qu'après les affres de Dachau et d'Auschwitz, le peuple juif retrouve sur sa terre la sécurité et la paix.

LE TÉMISCAMINGUE ET SES PROBLÈMES

Alexandre DUGRÉ, S. J.

PLUSIEURS INDUSTRIES ne fonctionnent que trois jours par semaine, ou pas du tout. Montréal compte 35% de chômeurs de plus que l'an dernier, et Sherbrooke, Trois-Rivières, Granby, etc., en proportion. Les chantiers baissent de moitié, les mines font la grève, et les jeunes ruraux viennent encore chercher des salaires, faute de terres. Les Latins départriés d'Europe, qui devraient et voudraient faire bloc avec nous, filent en Ontario et plus loin, faute d'un accueil organisé vers ce qu'ils désirent, la terre à prendre. Les Américains nous font dire de rester ici: leurs États-Unis sont développés à fond, et le tour du Canada est venu d'enrichir son monde autrement que par des contrats de guerre.

Il faut tout de suite prêcher le *Retour à la terre* et d'abord la transplantation au sol de la jeunesse qui n'a pas encore battu les trottoirs. La ville sans âme, où le travail parle trop souvent de grève, la ville sans logis, capable de digérer tout un peuple, ne va-t-elle pas laisser notre dernier quart rural regagner un peu de terrain ?

Les recruteurs pour l'inutile armée de \$2,000,000,000 se démènent et avec plus de subsides et de succès que les impassibles colonisateurs chargés de gagner la paix, de faire survivre les familles et de procurer des héritages de bonheur. Crions encore dans le désert, rédigeons les notes d'un autre beau mois vécu au Témiscamingue-Abitibi; faisons les commissions des compatriotes éloignés, soyons le porte-voix des laborieux muets dont se moque toujours la « très sérieuse considération » des jolis bureaux.

On prédit. — Le Parisien qui chargeait un Canadien de saluer son cousin de Mexico se trompait dans les grandes longueurs; le Canadien qui charge un visiteur du Témiscamingue de saluer un cousin d'Abitibi se trompe aussi d'une bonne centaine de milles. Ville-Marie, Normétal ou Bartouille sont distants comme Québec et Montréal. La sécheresse ou la gelée peuvent affliger des jardiniers du Nord et ne rien brûler à Guigues.

Si un groupe tient mordicus à distinguer le Témiscamingue de l'Abitibi, la jeune école veut plutôt rapprocher, souder en bloc ce riche Nord-Ouest québécois, ces frères amis, moins séparés qu'unis par la région minière de Noranda-Cadillac-Val-d'Or. A bas les particularismes cassants, et plus d'union pour plus de force! Ce grand corps de pays n'est pas encore adulte, et il a besoin de toniques sous forme de publicité, d'encouragements et de confiance en soi.

Le voyant Père Paradis, qui eut le tort de voir plus clair, plus vite et plus loin que ses contemporains de 1880, lança le Témiscamingue-Abitibi malgré les

lenteurs encore à la mode de Québec, et avec des moyens de réclame qui faisaient pitié, comparés à ceux du couronnement ou de l'enrôlement. Quand nos jeunes Canadiens s'exilaient à mille par semaine, le courageux Père les adjurait de s'emparer d'un sol extraordinaire: le climat s'améliorerait par les défrichements. Il plaida l'argument des mines, d'après le professeur Bell en 1867.

Résumons-le: sur la côte de la baie James et de la baie d'Hudson et sur la rivière Matagami, se trouvent des gisements de fer et de charbon considérables, ... une seconde Pennsylvanie... Puis l'or, l'argent et le cuivre aux environs de la rivière à la Baleine, et, sur la côte est, quantité de lignite.

Les poissons abondent dans les rivières Eastmain, Rupert, Broadback. L'agriculture se pratique au Fort-Albany, qui est à la latitude de Prince-Albert. Mais la Compagnie de la Baie-d'Hudson, la fameuse *H. B. C.*, fait tout pour garder le royaume des bêtes à fourrure, comme les marchands de bois refusent la forêt aux colons. Le code de la *H. B. C.* pour ses fiefs se résume à trois points: *Ne laisser entrer aucun blanc; Ne laisser sortir aucun Indien, conservé pauvre; Monopoliser toutes les pelleteries.*

En 1884, il était question d'un chemin de fer allant de Callender à la baie James. Vite un gérant supplia le Père « d'écrire contre ce damné projet — *that confounded railroad* — qui détruirait sa mission ». Pieuse inquiétude, et vive le progrès!

Des millions d'acres de bonne terre pouvaient, grâce au *confounded railroad*, recevoir des milliers de familles qui expédieraient leurs produits en Europe, sur les navires traversant la baie d'Hudson. Des myriades d'oiseaux, canards, outardes, sarcelles, s'engraissent de folle avoine et de pois sauvages. « Chaque fort de la Compagnie s'approvisionne de 36,000 outardes par année en moyenne, et ça n'y paraît pas plus que de puiser une goutte d'eau dans la mer. » On exporte des masses de plumes et de duvet. On élève des centaines de bœufs et d'autres animaux domestiques à Moose-Factory, capitale de ce Nord. Les prairies naturelles, d'une végétation luxuriante, s'étendent à trois cents lieues quand on peuplera cette « immense plaine de glaise », très favorable à la colonisation: « J'ai vu des épinettes de trente pouces de diamètre... »

Au sud, le lac des Quinze, élargissement de la rivière Ottawa, à 906 pieds au-dessus du niveau de la mer, va rejoindre le lac Témiscamingue, à 294 pieds plus bas, après quinze rapides — ou une trentaine — dans l'espace de quinze milles, sans montagnes, sans même que la route accuse cette inclinaison. Les turbines d'Angliers — 85,000 chevaux-vapeur — et de Winneway pour la mine Belleterre ne prennent pas tout. La région

totale occupe 18,000 milles carrés: c'est toute une province de glaise et de mines jusqu'à la baie James, la Mégiscane et le lac Nipigon: « Ceux qui me traitaient d'*imaginaire* sont aujourd'hui à crier plus fort que moi que mes éloges sont au-dessous de la vérité. Je me réjouis de leur conversion... Mon rêve a toujours été de peupler ce charmant pays de Canadiens et d'y voir fleurir le système paroissial de nos belles campagnes.

« Mais qui réalisera ce rêve? A coup sûr, pas ceux qui ne visent qu'au monopole de leur bourse! » N'agissaient pas de la sorte les « vaillants pionniers qui ont peuplé le Canada de nos pères. La fondation d'un peuple est basée sur le dévouement et le sacrifice, qui n'ont leur source que dans l'Église de Jésus-Christ. Sans la religion pratique, il n'y a qu'un patriotisme hypocrite et menteur. L'Église donc avant tout à la tête de la colonisation »!

On conquiert. — Après soixante-dix ans, plusieurs bonnes paroisses et trois diocèses ont jailli, dans le Québec et l'Ontario. C'est quelque chose. Mais ce qu'on a perdu, ce qu'on aurait pu et dû conquérir de sol et massé de population rappelle le pêcheur rapportant du menu fretin: « Vous devriez voir ceux que j'ai manqués! »

Ville-Marie, Guigues, Lorrainville sont de vieilles paroisses riches; voyons du plus neuf. Presque tout le Témiscamingue est occupé; restent l'Abitibi et l'Ontario-Nord; restent ici Delbreuil et quelques franges où roc et cailloux se tassent à côté de belles pièces. Des demi-lots, des lots de secours seront des lots de jardiniers près de Rouyn, si le député Dallaire peut réaliser son projet. Pays brûlé dont les moignons d'arbres encore debout crient misère au ciel. Pays dont les buttes rocheuses font horreur ou pitié, selon l'humeur. L'unique production possible est disparue, incendiée pour cent ans. Désolation qui continue dans des feux voulus, paraît-il, allumés par des vendeurs de boisson, *bootleggers* assoiffés d'argent. Pays savaneux de terre noire sur argile, sous la brousse. Pays graveleux à ballast favorable aux chemins, favorable aux fruitages, bleuets et framboises, dans les brûlés.

Une longue visite aux dernières colonies, Moffet et Laforce, a permis d'admirer, de regretter, d'espérer: toute vieille campagne peut en enfanter une nouvelle. En pleine crise (1932), une poignée de Beaucerons des buttes pierreuses de Saint-Zacharie (« On y ramasse assez de roches qu'on en a les doigts croches! »), des Allen, Arsenault, Breton, Roy, Labbé, Larrabée, Grondin, renseignés par des bûcherons et par Mgr Moreau, de Guigues, viennent voir en camion, jusqu'au bout des chemins, Latulipe, puis ils marchent, ils voient, ils restent. On les avertit: « C'est dans la limite de la C. I. P. (*International Paper Company*), ça ne s'ouvrira pas! — Ça ne fait rien, on reste, malgré l'agent. »

M. Vautrin et M. Laforce ont tout arrangé, ouvert les lots, routes, écoles et tout. Si bien que Moffet

compte aujourd'hui 150 familles et le voisin Laforce. Et Saint-Zacharie existe encore, et l'on réclame, pour les fils à marier, des lots dans Bauneville et Delbreuil, où l'on fait déjà chantier, sur le lac des Quinze et le lac Simard. On veut percer vers Rouyn et Cadillac, par les cantons Darlens, Basserode et Clérion.

En 1938, des familles Poitras, Gélinas, Breton, Larouche arrivent de Shawinigan et de Guigues, en chaloûpe ou à pied, défricher Laforce. Avec un nom pareil et l'ami Ernest, béni fut leur berceau. Montés sur le plan de \$1,000, — aujourd'hui les octrois atteignent \$3,550, — ils ont vendu leur bois à la C. I. P.; bon marché, mais enfin... Ce canton Devlin a servi d'heureuse expérience: la première récolte, celle du bois, fut laissée aux colons, qui montrèrent de la bonne foi, la plupart. Aujourd'hui, 150 familles vivent là, dotées de bons chemins, de bonnes voitures, d'électricité, ne réclamant plus qu'une réserve cantonale pour du bois de construction. Pas un seul bœuf attelé, mais tracteurs, camions et autos, branlants ou non, pas plus payés que par ici; des charges de coca-cola, des biscuits de Toronto, du pain anglais de Kirkland-Lake; des fillettes aux lèvres et ongles peints, aux montres-bracelets et aux frisettes comme en ville, pourquoi pas? Le titre méprisant de *colon* n'a-t-il pas fait son temps? et les ornières, guenilles, bœufs domptés, misère et meurt-de-faim, quand les battages en plein champ trouvent les gerbes aussi drues qu'en Alberta?...

Au début, vous dira-t-on, avant les premières récoltes, il faut travailler au dehors, chantiers ou mines, ou vendre le bois de défrichement, s'il en reste. On coupe sur son lot, ou l'on gagne un chantier pas loin; ou l'on prend de petits contrats, le père avec cinq ou six fils, et la maman qui va faire la cuisine et tenir les comptes. On revient avec \$4,000 ou \$5,000, et parfois le dégoût de la terre, plus lente à payer.

On accuse. — Cela fait exploser l'accusation: « Les colons sont bons à rien! Ils veulent tout avoir tout cuit, et encore... »

Alors, monsieur, recrutez mieux; importez du sang neuf, de vrais cultivateurs, sérieux, ambitieux, qui ont le goût et la mystique du sol et du foyer. Annoncez, cherchez bien, dans tous les comtés comme pour l'insatiable armée; canalisez, comme à Saint-Zacharie, les surplus des terres ingrates ou trop rares, en Beauce, dans Dorchester, Bellechasse et tout le sud, de Nicolet à Matane. Frappez le sol du pied, il en sortira des légions. Sinon, plantez-y les réfugiés, invitez les Italiens, ça fera plaisir au Pape...

C'est sûr que les salaires de mines et les lumières de rues hypnotisent la jeunesse ici comme en bas. Pourtant, si l'on recrutait plus activement... La classe agricole n'est pas une et indivisible comme la Sainte Trinité. Si une moitié refuse le sol, essayez l'autre, celle qui en cherche à deux mille milles. Commençons par la renseigner à temps, la recruter, l'amener voir les

héritages possibles, comme la riche famille beauceronne des Sylvain, de Rochebaucour; écrivez là au chanoine Girard; organisez des excursions; vendez l'idée, le désir, le besoin; inondez les cercles d'U. C. C. de dépliant, de questionnaires et de réponses. On verra de la consolidation pour vrai.

Partout l'on rencontre des rescapés de mauvaises terres: ils sont venus, ils ont vu, ils ont vendu là-bas pour payer \$500 ou \$1,000 des lots commencés, avancés, bâtis à la diable, mais, mais, mais... Comme c'est le fond qui manque le moins, ils ont tout relevé, *renipé*, continué, réussi, avec le seul regret d'avoir tant *barlandé*, d'avoir cultivé pour rien leurs plaies de cailloux — « Pas moyen de mettre une piastre à terre sans frapper une roche! » — quand un royaume de terre forte les invitait ici. L'annonce a manqué, elle manque toujours; seules la conscription et la ville savent crier leur camelote.

Napoléon affirmait: « Il n'y a pas de mauvais régiments, il n'y a que de mauvais colonels. » Avec des chefs plus ardents, plus poussants, plus convaincus et plus convaincants, peut-être que d'anciennes vertus pas tout à fait mortes rebondiraient... MM. les frelons et les blasés, qui traînent la conquête et qui trouvent

cent raisons de ne rien faire, qui présentent mal leur marchandise et qui jettent leur faute sur le dos des autres, devraient être pensionnés chez eux, non sur le champ de bataille. Exalter les compagnies forestières et la richesse des bois quand cette première récolte d'arbres est payante, mais que la seconde arrivera dans quarante ou cinquante ans, c'est un calcul à fleur de peau, indigne d'un peuple qui grandit. Les récoltes civilisées, annuelles, nourricières d'hommes sont plus réelles. Soutenir qu'il ne reste que 52,000 lots à prendre dans tout le Québec, — ce qui donne tout de même 300 paroisses, — c'est minimiser un peu fort le chiffre plus exact de cent mille fermes possibles, nécessaires à l'équilibre national et social.

Le gouvernement fait beaucoup, plus que jamais, mais peu de recrutement et de propagande, absolument pas d'excursions. Combien d'agronomes orientent vers du pays neuf les meilleurs cultivateurs, le sel de la terre, le levain qui fait lever la pâte? et les vrais troupeaux qui seraient une belle semence, animaux de race et laitières de 6,000 livres et plus, exigées par M. Chagnon?...

(A suivre.)

SPIRITUALITÉ

L'ENFANT ET SA MÈRE

Luigi d'APOLLONIA, S. J.

ELLE mit au monde son fils premier-né... Noël, c'est une mère et son enfant. Parlons d'abord de l'enfant. Car avant que la mère fût, Il est.

*

L'Écriture lui donne des noms adorables. Il est le Très-Haut, l'Éternel, le Roi des siècles, le Tout-Puissant, le Saint. Mais avant tout, Il est. Il est, simplement. Il est, sans qualification. Cette rigueur de langage dérouté autant qu'elle oriente notre méditation.

Dans la Bible, l'interrogation revient souvent: « Quel est ton nom? » Pour les Sémites, nommer était non seulement désigner de l'extérieur, mais êtreindre la réalité. A Moïse, Dieu répond: « Je suis celui qui suis. » Il n'ajoute rien de plus. Car être est sa nature. Aussi les Juifs, à qui le respect interdit de prononcer le nom de Yahweh, le tétragramme sacré, l'appellent le Seigneur, le Vivant. Et les mystiques chrétiens qui l'approchent en reviennent éblouis ou muets.

« Elle mit au monde son fils premier-né... » Ce qui donne à la croyance chrétienne sa singularité et la différencie de toutes les autres religions, païennes ou monothéistes, c'est cette foi à l'avènement de Dieu dans l'histoire de l'homme: à ce fils premier-né. L'Éternel descend dans le temps, le Dieu vivant dans l'ombre de la mort.

Mais si Dieu entre dans le monde, ce n'est pas pour le répudier. La grâce n'est pas contre la nature, ni le ciel contre la terre. Et Dieu n'est contre personne. Il vient sauver.

Assis au milieu des docteurs, le fils premier-né écoute et interroge. Il complète les réponses, achève les anticipations,

redresse les déviations, corrige les erreurs, comble les espérances. Et tous sont ravis « de son intelligence et de ses réponses ». La théologie s'exprime dans le langage d'Aristote et de Platon; l'organisation de l'Église s'élève sur les structures romaines; sa liturgie emprunte aux autres religions l'encens, les ablutions, les processions, les vêtements sacerdotaux. Pâques est printemps et fête de la création, pâque juive et sortie de l'Égypte, Pâques chrétien et véritable libération, celle du péché et de la mort; la Pentecôte est feu de l'été, promulgation des dix commandements au milieu du tonnerre et des éclairs, descente du Saint Esprit au milieu d'un grand vent; Noël est solstice d'hiver, feu et réjouissances des mythologies païennes, naissance du vrai Soleil, de l'Orient d'en haut. Héritière de toutes les aspirations et de toutes les recherches humaines, la religion du vrai Dieu est plénitude.

Il faut ici prendre garde à l'histoire comparée des religions, ne pas s'égarer ou se troubler. La religion chrétienne ne se réduit pas à un vaste syncrétisme ou à une sorte de passage à l'infini par un effort de pensée et d'ascèse, constant de siècle en siècle. Elle est encore moins un moment de l'évolution de l'humanité, un rameau, lourd de fruits, du vieux tronc de la religion naturelle qui, marcottée dans d'autres circonstances historiques et d'autres institutions temporelles, donnerait une forme religieuse encore plus parfaite, parce que mieux adaptée. Elle est plénitude absolue, par suite d'un fait historique, d'un événement plus admirable que la création qui commence le temps, et plus grand, en un sens, que la parousie qui le terminera: la descente de Dieu parmi les siens, la révélation de son amour par l'Incar-

nation et la Rédemption, manifeste pour la première fois à la Nativité.

*

« Elle mit au monde son fils premier-né... » C'est lui la Révélation totale. Il est l'Unique du Père, « plein de grâce et de vérité », « le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance ». Il est sa Parole qui met fin à toutes les paroles, et son Verbe sans lequel tout le contexte de l'histoire ne se comprend plus. « Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils », écrit saint Paul aux Hébreux. Et saint Jean: « Personne n'a vu Dieu, mais le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui nous l'a fait connaître. »

Qu'elle est admirable la miséricorde qui a présidé à l'économie de notre salut! La Parole assume une nature humaine à jamais. Le Verbe se fait chair. Non chair glorieuse, toute rayonnante de son union hypostatique, mais chair infirme, chair qui a faim, soif, fatigue, sommeil, chair passible, douloureuse, transpercée. Tout est consommé.

Après cela, rien de ce qui arrivera dans le monde n'aura vraiment d'importance, et en dehors de cela, rien n'a véritablement de sens. Et cependant, cet événement qui domine l'histoire ressemble à un fait divers. Le Royaume de Dieu est grain de sénévé, levain dans la pâte, dira-t-il un jour. L'histoire connaît la date précise des grandes batailles et des grands règnes; elle ignore l'année et le mois exacts de la naissance de Dieu fait homme. Mais l'événement définitif est là. N'en doutons pas. Lié à l'Incarnation qu'il manifeste, à la Rédemption et à la Résurrection qu'il prépare, il apporte ce que nulle philosophie, nulle esthétique, nulle invention, nulle révolution ne saurait apporter: la participation à la nature de Dieu qu'est la vie de la grâce.

Parler de salut de l'homme par l'homme, de l'homme nouveau qui surgirait, triomphant sur le mal et la mort, au terme du mouvement marxiste de l'histoire, dans un âge nouveau qui aura évacué toute forme religieuse et toute forme politique, c'est moins nier la transcendance du christianisme que blasphémer le Christ, Dieu fait homme afin que l'homme devienne Dieu. C'est, hélas! le blasphème du monde moderne: ivre de ses découvertes et de son pouvoir sur la nature, il tente, dans un effort suprême et désespéré, d'être le créateur de l'homme et son rédempteur.

C'est Noël qui ouvre l'âge nouveau. Sonnez, cloches et carillons! Sonnez pour l'Enfant qui naît cette nuit! Voici l'homme nouveau. Saint Paul dit admirablement: *homo novissimus*, l'homme le plus nouveau, *novus Adam*, le nouvel Adam d'une race nouvelle qui, en lui et par lui, participe à la vie même de Dieu. « A tous ceux qui le reçurent, il donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui non du sang, ni du désir de la chair, ni du désir de l'homme, mais de Dieu sont nés. » Nés de Dieu, dit saint Jean. C'est le défi chrétien à toutes les espérances et à tous les saluts temporels. C'est le défi que répète l'Église, tous les matins, la messe terminée.

*

« Elle mit au monde son fils premier-né... » Comment l'oublions-nous, à la fête de Noël? C'est dans le sein virginal de Marie que Dieu s'est uni une nature humaine, que le froment de la nouvelle alliance a mûri et que le pain

de la vie éternelle a levé. L'homme nouveau est sa chair et son sang.

Celui qui naît d'elle est au Père, et celui qui naît du Père est à elle, si bien qu'il n'y a pas deux fils, mais un seul qui provient du Père dans l'éternité et de la Mère dans le temps, un fils à tous deux, au Père et à elle, engendré de Lui dans la lumière et d'elle dans l'ombre du Très-Haut.

« Elle mit au monde son fils premier-né... » Il est vrai de dire du Fils que non seulement Israël, mais tout le monde ancien et toutes les civilisations ont préparé sa venue. Après saint Paul, Dante et Pascal, Péguy chante ce thème:

Les pas des légions avaient marché pour lui.
Les voiles des bateaux pour lui s'étaient gonflées.
Pour lui les grands soleils d'automne avaient lui.
Les voiles des bateaux pour lui s'étaient pliées.

Il est également vrai de dire que les mérites des patriarches accompagnent la Mère, et la justice des juges, et la puissance des rois, et les annonces des prophètes. L'attente de l'ancien monde, du monde de péché, du monde d'avant la grâce l'a bercée longtemps dans sa douleur, — des siècles et des siècles, — cette petite fille de notre race, la femme promise, la fraîcheur désirée, la vierge féconde, l'épouse du Dieu qui naîtra d'elle, pleine de grâce avant cette alliance, mais en prévision de ce mystère.

Non, elle n'est pas la première entre toutes les créatures. Ce n'est pas de la sorte qu'il faut entendre: « bénie entre toutes les femmes ». Elle est à part. Elle est seule. L'Église ne lui rend pas un culte de *dulie*, comme aux autres saints. Elle est créature unique, Ève nouvelle, comme son fils premier-né est le nouvel Adam.

« Elle mit au monde son fils premier-né... » Et après lui, nous tous. O Mère merveilleuse de la race nouvelle...

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur : Albert PLANTE

Rédacteurs : Joseph-P. ARCHAMBAULT, Joseph-H. LEDIT, Alexandre DUGRÉ, Émile GERVAIS, Luigi D'APOLLONIA, Richard ARÈS, Léon LEBEL.

Secrétaire de la rédaction : Marie-Joseph d'ANJOU

Administrateur : Arthur RIENDEAU

Prix de l'abonnement:
\$3.00 par année

A l'étranger: \$3.50
Pour les étudiants : \$2.50

8100, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL-14, CANADA
Tél.: VEndôme 2541

POUR MIEUX AIDER LA FAMILLE

L'Union internationale des organismes familiaux a tenu à Lisbonne, du 23 au 30 septembre, des Journées familiales internationales sur le thème : « Famille et techniques sociales ». On vient d'envoyer à Relations la conclusion des travaux. En voici un extrait substantiel.

Services d'assistantes sociales. — Pour que le service social puisse remplir sa mission de « service » des familles :

1° Les familles souhaitent que toutes dispositions soient prises, en ce qui concerne le recrutement et la formation des assistantes sociales, afin qu'elles soient mieux préparées à des fonctions qui exigent de leur part une connaissance profonde et une compréhension aussi complète que possible des réalités de la vie familiale et de la psychologie individuelle et collective propres aux divers milieux dans lesquels elles sont appelées à intervenir.

2° Il paraît indispensable que les tâches qui peuvent être confiées aux assistantes des services familiaux et aux assistantes spécialisées soient mieux précisées, de telle façon que toute confusion entre les unes et les autres soit évitée, et qu'une étude soit faite dans les différents pays pour délimiter les tâches qui ne relèvent pas du service social et devraient progressivement en être écartées.

3° Il semble non moins nécessaire que le statut des assistantes sociales et les règles appliquées par les services qui emploient ces assistantes soient tels que les familles aient toutes garanties en ce qui concerne le respect de l'intimité et de l'autonomie de leur vie familiale.

4° Enfin, pour éviter les interventions multiples de services sociaux divers dans une même famille et en même temps mettre autant que possible à la disposition de chaque famille tous les services qui lui sont nécessaires, il semble indispensable que chaque pays étudie une coordination des services sociaux tenant compte de ses besoins et de son équipement social et respectant le principe de la liberté des familles vis-à-vis du choix des moyens mis à leur disposition pour résoudre leurs difficultés.

Services d'aide à la mère. — Dans un grand nombre de pays, trop de mères de famille sont soumises à des conditions de vie qui entravent leur épanouissement personnel, leur imposent des fatigues, et menacent, avec leur santé, la stabilité de leur foyer.

Sans méconnaître que la condition de vie des mères pourrait être améliorée par le logement, des ressources familiales, un meilleur équipement ménager et une formation ménagère appropriée, il apparaît indispensable de susciter, d'étendre et d'organiser l'aide directe à la mère de famille.

Les organisations familiales sont particulièrement qualifiées pour promouvoir l'extension des services d'aide aux familles.

Le rôle de l'aide familiale est essentiel dans tous les cas où il s'agit de suppléer ou de remplacer la mère de famille malade, absente ou surchargée.

Pour remplir cette tâche, qui ne peut être confondue avec une aide domestique, l'aide familiale doit justifier d'aptitudes particulières et recevoir une solide formation technique et morale.

Dans certaines nations, cette formation est sanctionnée par un examen, et l'aide familiale bénéficie d'un statut. Il est souhaitable qu'au caractère sélectif de la formation s'ajoute un encadrement qui garantit la valeur morale et professionnelle.

La participation des familles à la création, à la gestion et au fonctionnement des services d'aide, dont elles sont les principales bénéficiaires, permet d'assurer la meilleure adaptation à leurs besoins.

A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

CRISE DE LA LIBERTÉ

ACTUEL, le goût de la liberté n'a jamais cessé de l'être. La psychologie constate que tout le dynamisme vital de la croissance humaine tend à l'expansion et à la prise de possession de soi, en vue de l'expression personnelle la plus autonome, celle qui fleurit dans le don gratuit de l'amour. Grandir, physiquement et spirituellement, c'est conquérir la parfaite liberté, qui s'identifie avec le parfait amour. Dieu est Liberté souveraine, infinie. Et saint Paul a raison d'écrire : « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (II Cor., III, 17.)

Le malheur est que les hommes cherchent la liberté hors de son archétype, croyant qu'elle sera plus absolue s'ils la brandissent contre Dieu même. « Vous serez comme des dieux. » Éternelle tentation, piège éternel où l'on ne finit plus de s'enfermer. Dans un discours que nous commentons plus haut (p. 314), notre gouverneur général a bien montré que de cette idolâtrie résulte le pire esclavage. Esclavage économique autant que spirituel. Sur ce thème, il faut lire encore le terrible réquisitoire brossé par Daniel-Rops contre la fausse liberté, devant le Centre catholique des Intellectuels français, le 10 mars 1952 (*Christianisme et Liberté*, Paris, A. Fayard, 1952, pp. 145-164).

LE LIBÉRALISME, CARICATURE DE LA LIBERTÉ

« On a coutume... de présenter la Révolution française comme le moment où l'humanité moderne a accédé à la liberté. » Or, « la liberté qui a été affirmée en 1789 » n'était pas la vraie liberté (celle qui fleurit dans le don gratuit de l'amour), mais « essentiellement une liberté de révolte, de refus... d'anarchie, d'indiscipline ». En effet, « du sursaut révolutionnaire est sortie une conception individualiste de la liberté, celle des droits de l'homme, qui sépare la personne de ses communautés naturelles, comme elle l'écarte de ses devoirs et laisse l'individu abstrait seul en face d'un État abstrait et anonyme auquel rien ne le relie plus... Le résultat a été ce qu'on a coutume de nommer... le libéralisme », dont c'est le propre « de réclamer et d'utiliser la liberté, toutes les libertés, en refusant toutes les contraintes, notamment celles que doivent légitimement imposer à l'homme le sens social et le souci du bien commun ».

Au libéralisme, Daniel-Rops reproche d'avoir « éliminé de la conduite de la vie les principes mêmes de la morale », d'avoir « rompu le lien... entre la liberté et le devoir ». De la sorte, « le libéral... aboutit à ne reconnaître aucune loi autre que celle du profit et de la réussite, c'est-à-dire de l'égoïsme pur et simple ». On a vu, au cours du XIX^e siècle, « où cela a mené les hommes. Bien sûr, le citoyen avait en main un bulletin de vote; mais totalement désarmé en face de puissances de plus en plus gigantesques, à quoi cela lui servait-il? Un bulletin de vote, c'est très bien, à condition de ne pas mourir de faim ». Un « régime qui aboutissait à la journée de seize heures, à l'emploi des femmes enceintes trois jours après l'accouchement, à l'utilisation d'enfants de huit ans dans les filatures pouvait être un régime de liberté pour les patrons, mais non point pour le reste des hommes ».

LÀ OÙ IL N'Y A PAS DE DIEU, IL N'Y A PAS D'HOMME NON PLUS

Et la corruption de la liberté fut « déplorable non seulement pour les petits, écrasés économiquement »; elle l'a été « aussi pour les plus grands qui ont vu le monde transformé en une sorte de jungle où chacun risquait de périr, et pour l'État aussi qui s'est trouvé menacé par des forces qu'il ne pouvait plus contrôler. Tout le monde étant perdant, on a accusé la liberté d'être responsable, alors qu'en vérité il ne s'agissait que de sa caricature. La conséquence inéluctable a été le recours au contraire de la liberté, c'est-à-dire à la tyrannie. Entre une liberté mal conçue et une dictature, il y a une relation automatique de cause à effet... Les régimes totalitaires n'hésitent d'ailleurs nullement à affirmer que l'ère de la liberté est close... « La liberté? pourquoi faire? » demandait Lénine... Le mystère de la liberté est si profondément lié au mystère de l'homme qu'en la vidant de sa substance, c'est l'homme qu'on vide aussi de sa vie ». Berdiaeff avait raison : « Là où il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'homme non plus. »

L'HOMME LIBRE, C'EST LE SAINT

Soustraire à SA fin (donc à SON bien qui est Dieu) la liberté humaine (liberté créée et, de ce fait, essentiellement relative à son Créateur), c'est détruire l'homme. Le comprendra-t-on enfin? Qu'on lise, dans le même cahier qui rapporte le texte de Daniel-Rops, les pages subtiles et profondes où Gustave Thibon explique comment « la grande erreur est de poser le problème de la liberté en termes d'indépendance. L'homme, être relatif (ce qui signifie relié), ne peut pas être indépendant ». Car « à la base de toute liberté » créée, « il y a... une attraction... un lien. Est libre celui qui peut choisir, parmi tous les liens qui le sollicitent, ceux qui répondent à ses aspirations les plus profondes... Nous n'avons pas le choix entre la dépendance et l'indépendance, mais entre la dépendance vivante qui épanouit et la dépendance morte qui opprime; autrement dit, nous sommes libres dans l'exacte mesure où nous pouvons aimer les êtres et les choses dont nous dépendons... Dans le même milieu, le même métier, tel homme se sentira libre et tel autre, esclave; le mariage, par exemple, sera pour nous une délivrance ou une servitude suivant l'accueil que nous ferons au lien conjugal... Le saint, qui peut tout aimer, se sent libre dans tous les milieux et toutes les circonstances; l'inaffectif, le réfractaire, incapables d'attachement, trouvent partout l'esclavage ».

Il y a longtemps que la Bible, en formulant le premier commandement, que le Christ, en l'illustrant de son divin exemple, que saint Paul et saint Jean et toute la tradition chrétienne ont proposé une solution à la crise de la liberté. Mais, en dehors de l'Église catholique, qui écoute le Christ, saint Jean, saint Paul et la tradition? C'est pourquoi il n'est de liberté vraie que dans l'Église et dans la dépendance à l'égard de sa pensée, de ses conseils, pensée et conseils de l'Homme-Dieu.

L'ÉGALITÉ DES RACES

Voici la fin de l'important mémoire présenté à la Commission Tremblay, le 17 novembre, par le Conseil de la Vie française.

LA CONFÉRENCE FÉDÉRALE-PROVINCIALE qui s'est réunie à Ottawa, du neuf au treize décembre mil neuf cent trente-cinq, a envisagé le problème de la réforme de la constitution au point de vue des États en présence. Elle n'a pas posé la question en termes de races, de culture et de religions. Cependant l'Acte de l'Amérique du Nord britannique est à la fois une entente entre deux races et une convention entre des provinces. Le premier point de vue devrait préoccuper autant que le second les hommes d'État appelés à modifier la constitution.

Le Canada est resté dans l'ensemble ce que l'avait fait l'Acte fédératif: un pays chrétien au point de vue religieux, un pays anglo-français au point de vue culturel. Cependant, peu d'articles de la constitution ont été aussi mesquinement interprétés ou même violés que ceux qui ont trait à l'emploi de la langue française et à la protection des minorités catholiques et françaises.

Gouvernants et gouvernés reconnaissent de plus en plus chez nous la primauté des valeurs spirituelles en général, plus spécialement l'importance des deux cultures — l'anglaise et la française — dans l'ensemble de la vie canadienne. Toute conférence sur la réforme de la constitution devrait mettre celle-ci en harmonie avec ces réalités fondamentales de notre existence nationale.

Sur ce point, le gouvernement de la province de Québec a un rôle particulier à jouer. Dans les conférences qui ont donné naissance au pacte fédératif, les députés du Bas-Canada ont agi non seulement comme chefs provinciaux, mais encore comme représentants d'une des deux races officielles au Canada. Nous estimons que les chefs actuels de l'État français du Québec devraient tenir le même rôle, en harmonie avec la représentation française aux Communes. En s'appuyant sur la constitution et sur la politique suivie par la province de Québec en matière de libertés religieuses et scolaires, ils devraient réclamer avec une sage fermeté des droits égaux pour les deux races officielles, au point de vue religieux et au point de vue culturel, non seulement dans le Québec, mais dans tout le Canada. Il leur appartiendrait d'inviter l'État fédéral et les autres États provinciaux à promouvoir chez eux des lois qui fassent des Canadiens français, où qu'ils soient au Canada, non pas des îlots, mais des partenaires libres et égaux, selon les déclarations des Pères de la Confédération.

CONCLUSION

En terminant ce long exposé, nous tenons à vous remercier, messieurs les commissaires, de nous avoir entendus. Nous avons voulu nous placer à un point de vue largement humain. Les lois sont faites pour les hommes, non les hommes pour les lois. C'est l'esprit qui animait les Pères de la Confédération et qui vous guide dans l'important travail que vous accomplissez. Nous avons confiance que vous saurez voir, au-dessus des textes juridiques et des problèmes purement matériels, la finalité très haute qui doit commander l'effort de tout citoyen canadien: celle d'un pays puissant à édifier sur les solides fondements du christianisme, du dualisme culturel, du respect des libertés individuelles et de l'autonomie régionale. Nous souhaitons que votre enquête produise les fruits de justice et d'harmonie que le peuple de cette province et la population du Canada tout entier en attendent.

Au fil du mois

Politique sans Dieu Dans une interview accordée à un hebdomadaire français, M. Édouard Kardelj, vice-président du Conseil yougoslave et ministre des Affaires étrangères, a établi les raisons et les conditions d'une « détente internationale ».

Depuis la mort de Staline, une évolution se dessine de plus en plus forte, a-t-il dit, des « forces du progrès dans le sens de la démocratie socialiste ». « Cette transformation intérieure de l'U. R. S. S. se fera progressivement, et il ne faut pas en attendre des signes spectaculaires. Cependant, il faut la faciliter de l'extérieur, et c'est pourquoi une politique de détente internationale est nécessaire. » Le chef de la diplomatie yougoslave trouve, pour remplacer le terme « démocratie populaire », un terme nouveau qui n'est pas pour déplaire à plusieurs : « démocratie socialiste ».

En ce qui concerne la Chine communiste, le vice-président croit que l'U. R. S. S. est trop faible pour pousser rapidement l'industrialisation de son partenaire asiatique. Jouer atout, c'est profiter de cette situation pour établir des relations commerciales normales et actives avec la Chine, et, par conséquent, reconnaître le gouvernement de Mao Tse Tong.

En ce qui concerne l'Indochine, jouer atout, c'est « négocier directement » avec Ho Chi Minh. « La plus grave erreur serait de reconnaître d'avance à l'U. R. S. S. et à la Chine le rôle de protecteurs à l'égard du Viet-Minh, alors qu'une très grande partie des masses qui suivent le mouvement de Ho Chi Minh refusent cette dépendance. »

Sans parler des communistes de tous les pays, remarquons en passant que les nennistes italiens, l'aile gauche des socialistes allemands, des travaillistes anglais, des partisans de la C. C. F. canadienne, certains neutralistes français et beaucoup de tenants de la politique de « coexistence » tiennent exactement ce langage.

Le porte-parole de Tito a tout dit et n'a rien dit. Il a tout dit, en un sens, lorsqu'il a affirmé la primauté de la politique et du commerce; il n'a rien dit, en fait, parce qu'il a évité le fond du problème, taisant la pire des guerres, celle qu'on livre aux consciences. La liberté de prier et d'aimer Dieu et d'adorer son souverain empire sur l'histoire n'a même pas été effleurée, tant il est vrai, n'est-ce pas? que « Dieu est mort ».

A temps et à contretemps, il faut le répéter: ce qui divise le monde, ce ne sont pas d'abord deux blocs politiques ou économiques, mais deux conceptions de la vie et deux définitions de l'homme. C'est pourquoi, qu'elle soit élaborée de ce côté-ci ou de ce côté-là des rideaux de fer, toute politique qui nie Dieu et rejette, à toutes fins pratiques, les droits imprescriptibles de la morale, bien loin de préparer une « détente internationale », ne fait que prolonger l'agonie de notre monde. Car le premier impératif est, avec la liberté religieuse, la reconnaissance des droits de Dieu. Ceux qui, en Occident, misent sur le titoïsme parce qu'ils ont foi en la « démocratie socialiste » devraient réfléchir à l'ordre signifié aux prêtres slovènes et croates de ne pas prier dans les églises pour la Pologne persécutée.

L. D'A.

Le congrès de l'A. J. C. « D'une main robuste et joyeuse, empoignez donc, jeunes gens, vos outils. Une œuvre, une mission dépassent souvent celle des bâtisseurs

et c'est celle des rebâtisseurs. » Cette dernière phrase de l'allocution prononcée par M. le chanoine Groulx, au banquet de clôture du récent congrès général de l'Association de la Jeunesse canadienne-française, ne tomba pas dans le vide. Même les plus sympathiques et les plus optimistes parmi les amis de l'A. J. C. n'avaient probablement pas

escompté un nombre aussi imposant de délégués. A lui seul, ce nombre constituait un fait réconfortant. On avait nettement l'impression qu'un événement se passait en ce jour du 1^{er} novembre, qu'il ne s'agissait pas d'une commémoration platonique du cinquantième anniversaire du mouvement. D'ailleurs, s'ils avaient été tentés de se payer de mots, l'allocution de M. le chanoine Groulx aurait suffi à mettre les délégués en garde contre un enthousiasme académique et à leur faire comprendre la tâche qui les attend.

Bien des événements ont marqué la vie de l'A. C. J. C., depuis ce soir du 13 février 1904 qui vit quelques jeunes gens en adopter, pleins de joie, les statuts définitifs; adoption consacrée, le 10 mars, par une lettre paternelle de Sa Grandeur Mgr Bruchési. Ces statuts visaient la formation de tout l'homme. Ceux qui liront *Pour préparer l'avenir*, volume écrit, en 1914, par un ancien directeur général, n'auront pas de peine à constater quelle place occupait la vie catholique dans la primitive A. C. J. C. Cette vie catholique, les jeunes de l'actuelle A. J. C. doivent évidemment l'avoir à cœur; il leur faut éviter à tout prix de mettre une cloison étanche entre elle et leur vie nationale. L'évolution qu'a subie leur association leur demande toutefois de mettre l'accent sur leur formation nationale et son rôle dans la vie de leur groupe ethnique. Plusieurs disciplines peuvent contribuer à cette formation. A son congrès de juin 1952, l'Association canadienne des éducateurs de langue française adoptait le vœu suivant: « Que l'éducation patriotique, tout en continuant de faire appel aux disciplines qui lui ont traditionnellement servi d'appui, s'inspire davantage des sciences naturelles, sociales, économiques et politiques. » L'A. J. C., pour son compte, réalise déjà ce vœu; elle est fidèle, en cela, à l'ancien programme de l'A. C. J. C., qui comportait, après l'étude des questions religieuses et nationales, celle des questions sociales, dans lesquelles entraient l'éducation agricole, la colonisation, le commerce et l'industrie, la question ouvrière.

Nos meilleurs souhaits accompagnent l'A. J. C., qui a une belle maison à rebâtir. L'œuvre est difficile, mais non impossible. Le congrès du 1^{er} novembre permet de grands espoirs.

A. P.

« Canadian » ou Canadien Tel est le titre de la conférence que prononça, au congrès de l'A. J. C., M. Michel Brunet, professeur à la faculté d'histoire de l'Université de Montréal. Cette conférence n'a pas été sans susciter des réactions. *Le Devoir*, qui la reproduisit les 6 et 7 novembre, écrivait, pour sa part, dans la présentation: « M. Michel Brunet... a donné ses vues sur l'histoire du Canada français. On constatera qu'elles sont personnelles, vigoureuses et pessimistes. » Cette simple phrase résume très bien le jugement à porter sur « *Canadian* ou Canadien », ce dernier mot qualifiant les Canadiens français, le premier, les Canadiens anglais. Ce texte original, qui a l'avantage de stimuler la discussion d'un important problème historique, n'en reste pas moins pessimiste. Or, le pessimisme est rarement, sinon jamais, salutaire.

Pessimiste, M. Brunet l'est en laissant entendre que nos ancêtres s'illusionnèrent à chaque étape de l'histoire qui suit la conquête. A celle de 1867 comme aux autres. Parlant des Canadiens français qui alors « s'imaginèrent participer à la réalisation des projets de La Vérendrye en voyant naître un Canada *a mari usque ad mare* », il écrit: « Une autre illusion s'ajoutait au folklore canadien-français. Les peuples qui ont perdu la maîtrise de leurs destinées, mais qui survivent encore, semblent condamnés à se nourrir de belles chimères. Celles-ci rendent la réalité moins amère. Malheureusement, elles paralysent leur action. Ce nouveau Canada n'était pas

l'œuvre des Canadiens. C'était un royaume anglais créé par les *British Americans*. Le nouvel État constituait une victoire du nationalisme britannique sur le particularisme provincial des anciennes colonies anglaises de l'Amérique du Nord. » Il ne faut pas avoir peur de la vérité. Mais faut-il vraiment aller jusqu'à traiter de simple illusion l'action splendide, et parfois héroïque, de nos ancêtres qui, ayant à tirer providentiellement le meilleur parti possible de la conquête anglaise, et qui, étant trop réalistes pour ne pas prendre de plus en plus conscience qu'ils étaient appelés à vivre avec les « *Canadiens* », ont pensé bien faire — et ont effectivement bien fait — en affirmant, par des victoires successives, le droit pour leur groupe ethnique d'être chez lui partout au Canada? Sans doute, il est très vrai de dire que la province de Québec a un rôle spécial à jouer pour promouvoir et défendre le bien commun de la nationalité canadienne-française; il est vrai également que nos hommes politiques n'ont pas su exploiter à fond toutes les potentialités de l'Acte de 1867; il est enfin trop vrai — et ce fait découle, du moins en partie, du précédent — que, *a mari usque ad mare*, les « *Canadiens* », si on les considère comme groupe, n'ont jamais respecté la totalité des droits des « *Canadiens* ». Mais ces faits indéniables ne permettent pas d'affirmer que « le gouvernement d'Ottawa est devenu et demeurera le gouvernement national du Canada anglais ». Il y a là — je m'excuse d'employer un mot que des Anglo-Canadiens et même des Canadiens français emploient parfois sans aucun discernement — une teinte de séparatisme. D'irréalisme aussi. Pour être réaliste, il faut œuvrer, croyons-nous, dans le sens des suggestions faites par le Conseil de la Vie française à la fin de son mémoire à la Commission Tremblay (voir p. 329 de la présente livraison). C'est la meilleure façon de travailler à la vitalité de la nation canadienne-française, dans le Québec et en dehors du Québec.

A. P.

Pour un syndicalisme national

Le président de la C. T. C. C. (Confédération catholique des travailleurs du Canada), M. Gérard Picard, mérite d'être félicité pour les remarques qu'il a faites sur l'affiliation des syndicats canadiens aux fédérations ouvrières des États-Unis. Son geste allait déplaire à plusieurs et donner lieu à des repréailles. Bien qu'il eût prévu ces conséquences, M. Picard n'hésita pas. Sa conscience lui disait de parler. Il s'exécuta. Et loin de reculer quand les protestations s'élevèrent, il confirma ses positions. C'est d'ailleurs une vieille question que d'aucuns, semble-t-il, croyaient enterrée. Et ils s'en réjouissaient. Mais liée à la fondation même du syndicalisme catholique national au Canada, elle ne pourra disparaître qu'avec lui.

Ceux qui ont été mêlés aux débuts de ce mouvement savent que, parmi les raisons invoquées pour l'établir, la mainmise du syndicalisme américain sur les ouvriers canadiens fut une des principales. Un des pionniers, M. Alfred Charpentier, le déclare formellement dans sa brochure *De l'internationalisme au nationalisme*: « J'étais solidement convaincu que le travail syndiqué canadien ne deviendrait une vraie force nationale que s'il était orienté vers la conquête de son autonomie financière et vers la maîtrise de sa haute direction. »

Même thèse sous la plume de M. Bourassa, dont les articles: « Syndicats nationaux et syndicats internationaux », publiés en 1919 dans *le Devoir*, apportèrent une aide si efficace au mouvement naissant. Il conclut ainsi un de ses articles: « Que nos ouvriers se le disent bien: les lois de la nature sont plus fortes que tous les systèmes. En Amérique du Nord, une fédération internationale du travail veut dire une fédération américaine, *yankee*, dont les syndicats cana-

diens ne seront jamais que les annexes, les *adjuncts*, comme dirait M. Taft et comme pense M. Gompers, sans le dire. Et dans toute question professionnelle, sociale ou politique, les chefs américains du travail syndiqué et de chacune de ses branches imposeront toujours une solution conforme aux intérêts, aux convictions, aux préjugés, aux passions des travailleurs américains, ou des meneurs qui les dominent. »

M. Picard était donc fidèle à l'esprit qui donna naissance aux syndicats nationaux et n'a cessé de les animer lorsqu'il déclarait, dans son discours au congrès de la C. T. C. C.: « Ce qui est particulièrement humiliant et inconséquent, c'est que plusieurs centaines de mille travailleurs canadiens, par leur affiliation à des unions américaines, en plus d'être un obstacle sérieux à notre évolution plus rapide vers la souveraineté nationale, participent, souvent sans s'en rendre compte, en leur qualité de membres et par leurs deniers, à l'élaboration ou au maintien d'une politique commerciale contraire aux intérêts du Canada... »

Et loin de se rétracter, comme on le lui demanda, le président de la C. T. C. C. renchérit quelques jours plus tard: « Les travailleurs canadiens, membres de l'*American Federation of Labour* (A. F. L.) et du *Congress of Industrial Organization* (C. I. O.), devront, un jour ou l'autre, mettre fin à cette forme de *colonialisme* qui les tient sous la domination américaine. Le Canada n'est pas le quarante-neuvième état des États-Unis d'Amérique. Le Canada est un pays libre, en voie d'exercer tous les attributs de la souveraineté nationale. Tout citoyen canadien qui se respecte doit faire passer son pays, sa patrie, avant le reste du monde. Et cela, sans nationalisme étroit, ni égoïsme, ni haine, ni mépris pour qui que ce soit. Un citoyen canadien qui préfère les États-Unis, l'Angleterre ou la Russie à son propre pays n'a pas beaucoup de fierté nationale, et en cas de conflit entre l'un ou l'autre de ces pays et le Canada, la situation peut devenir délicate. »

Ce qu'il y a d'étonnant dans cette déclaration, c'est justement qu'elle ait étonné. Cet étonnement n'est-il pas une preuve de son opportunité? Ne révèle-t-il pas l'influence sourde, mais profonde, que l'organisation américaine exerce sur les idées et les sentiments de ses membres canadiens, la mentalité étrange qui peu à peu les inspire? Devant quelques actes récents posés par ses dirigeants, gestes d'amitié et d'union envers les syndicats nationaux, on pouvait être porté à minimiser cette influence, à l'oublier même. Cet incident la met en pleine lumière. Il nous fait voir ses dangers. Il devrait inciter les nôtres à soutenir de plus en plus la C. T. C. C. et ses syndicats. Elle est une de nos grandes forces nationales.

J.-P. A.

Un Service de nouvelles

Fondé en mai dernier, le Service d'information de la Conférence catholique canadienne — cette Conférence groupe, comme on le sait, tous les évêques du Canada — vient de faire un nouveau pas avec la nomination de M. Germain Brière, journaliste de carrière, au poste de rédacteur en chef. Cette nomination a suivi l'approbation définitive donnée au Service lors de la dernière réunion épiscopale. L'approbation définitive n'a pas surpris ceux qui ont dépouillé chacun des bulletins de nouvelles. Ceux-ci remplissent très bien leur rôle: fournir aux journaux français, quotidiens et hebdomadaires, ainsi qu'aux postes radiophoniques, un complément d'information catholique. On ne peut douter de l'opportunité de ce rôle quand on songe qu'il est impossible de compter sur les grandes agences de nouvelles pour bien connaître les heurs et malheurs de la vie catholique à travers le monde. Nos journaux — il faut les en féliciter — ont utilisé largement cette source de nouvelles. Ce fait prouve la valeur du Service. Celui-ci

entend bien être à la page. Comptant déjà des correspondants à la Cité Vaticane, à Rome, à Paris, à Jérusalem, à Fatima, il est en train d'élargir ce réseau. Il est abonné, de plus, à huit agences de nouvelles catholiques nationales. Au Canada, il est en contact avec les évêchés, les mouvements d'Action catholique et sociale, les maisons générales ou provinciales des communautés religieuses et plusieurs organisations catholiques importantes. On songe à offrir un service spécial aux hebdomadaires. Enfin, — et il faut se réjouir de cette initiative, — on a l'intention de publier un bulletin destiné à faire connaître à l'étranger la vie catholique canadienne.

M. l'abbé Jean-Denis Cadieux, secrétaire général de langue française de la Conférence catholique canadienne, a été l'âme du Service d'information. Il mérite des félicitations pour l'avoir organisé et maintenu. L'approbation définitive par l'épiscopat et l'augmentation de son personnel viennent confirmer son optimisme et récompenser son travail.

A. P.

Réclamons le timbre de Marguerite Bourgeoys Marguerite Bourgeoys est une héroïne de l'histoire du Canada tout entier (pas seulement de la province de Québec). Première éducatrice des enfants de Montréal, métropole du Canada (pas seulement de la province de Québec), elle illustre de son dévouement, de son courage, de son sens social et surtout de sa tenace et souple docilité aux voies de Dieu, Maître et Roi du Canada (pas seulement de la province de Québec), la seconde moitié du XVII^e siècle canadien. Si nos historiens les plus exigeants peuvent écrire qu'une civilisation originale s'épanouissait en Amérique du Nord dès le XVIII^e siècle, le mérite en revient, pour une très large part, à l'œuvre d'éducation, aux initiatives de bienfaisance créées et conduites pendant cinquante ans par Marguerite Bourgeoys. Avec Marie de l'Incarnation et ses filles à Québec, Marguerite Bourgeoys et ses compagnes à Montréal ont contribué à former les générations de femmes fortes et fines dont la grâce naturelle et chrétienne charmait et rendait meilleurs ceux qui les fréquentaient. Aujourd'hui encore, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, héritières de l'esprit de leur mère, continuent l'œuvre civilisatrice et apostolique de Marguerite Bourgeoys. Par tout le Canada (pas seulement auprès des jeunes Québécoises de langue française).

Or voici que, partout où il y a des maisons canadiennes de la Congrégation de Notre-Dame, c'est-à-dire de l'Atlantique au Pacifique, on célèbre cette année le troisième centenaire de l'arrivée de Marguerite Bourgeoys en notre pays. A cette occasion, quiconque a le sens de l'histoire et du patriotisme canadien (pas seulement québécois) souhaite que le gouvernement reconnaisse — oh! très simplement et sans frais, tout juste par un timbre commémoratif — cet événement que rien ni personne n'effacera jamais de nos annales canadiennes (pas seulement québécoises). Et le gouvernement canadien, représentant et interprète officiel des sentiments les meilleurs de notre peuple, refuse, malgré des sollicitations nombreuses et pressantes, de s'honorer en honorant une de nos plus pures gloires. Même attitude qu'il y a quatre ans, — incompréhensible et inacceptable, — lors du troisième centenaire de la mort de nos saints Martyrs canadiens.

Il ne faut pas, voyez-vous, indisposer (quelle délicatesse!) une poignée de sectaires, fraîchement importés parfois, qui voient rouge à la seule mention du « peuple sans histoire » que la constitution, la propagande officielle et les attitudes du premier ministre obligent à saluer (*shocking!*) comme le « partenaire égal » de leur « grande race » dans ce pays. A leurs yeux, lorsque sur nos timbres alterne une tête de bouc avec le portrait d'une reine d'outre-mer, rayonne aux quatre coins du monde une image plus ressemblante du Canada, ce pays souverain dont on déclame que ce siècle est le sien...

On a le front, ensuite, de nous parler de « sens civique », de *fair play*, de « tolérance » religieuse et de « respect démocratique », comme si c'était à nous que la leçon devait s'adresser. Déjà trop de patriotes de l'autre « grande race » canadienne jugent mesquin, puénil et rétrograde l'ostracisme dont nous souffrons pour que nos chefs politiques, surtout s'ils sont canadiens-français et catholiques, cèdent plus longtemps devant l'insulte faite à nos grandeurs sacrées. Dans un pays démocratique de 14 millions d'âmes, qui se pique non seulement de *fair play*, mais de respect et d'amitié envers tous ses membres, quand cinq millions de citoyens honnêtes et fiers réclament un timbre commémoratif d'un personnage qui demeure après trois siècles l'honneur de la nation entière, il n'y a qu'une décision à prendre, c'est de le lui accorder. Autrement, on se couvre de ridicule et l'on s'expose au mépris.

M.-J. D'A.

Problèmes franco-ontariens

Jean-Jacques TREMBLAY

LES 14 ET 15 OCTOBRE 1953, l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario tenait, au Château Laurier (Ottawa), son congrès général bisannuel, le treizième depuis sa fondation.

Les directeurs de l'Association avaient voulu que ce congrès fût dominé par l'idée de la *fidélité* franco-ontarienne; en fait, les délibérations, comme toutes les manifestations du congrès, ont été un vibrant hommage à cette *fidélité* non équivoque du groupe franco-ontarien depuis près d'un demi-siècle. Plus de 400 délégués, venus de toutes les parties de la province, — dans plusieurs cas, au prix de grands sacrifices personnels, — ont pris connaissance des réalisations de leur Association au cours des deux dernières années, ont participé

M. Tremblay, secrétaire général de l'Union Saint-Joseph du Canada, société fraternelle qui fait partie de l'Union des Mutuelles-Vie françaises d'Amérique, nous parle du dernier congrès général de l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario.

à l'étude des questions qui leur étaient soumises et ont devisé des moyens à prendre pour l'avancement du groupe franco-ontarien.

Il faut dire aussi que le congrès a revêtu un éclat sans précédent dans les annales de l'Association par la présence de nombreux dignitaires ecclésiastiques et civils. Le banquet traditionnel fut une véritable apothéose: dans la somptueuse salle de bal du Château Laurier, plus de 800 convives réunis autour du président général, M. Ernest-C. Désormeaux, firent une ovation inoubliable aux vingt-sept archevêques et évêques qui les honoraient de leur présence. M. le juge en chef de la Cour suprême du Canada, M. l'ambassadeur de France au Canada, plusieurs ministres des gouvernements fédéral et provincial, le recteur de l'Université d'Ottawa et celui du Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, plusieurs sénateurs,

députés et juges, des hauts fonctionnaires des administrations fédérale et provinciale, ainsi que de nombreuses personnalités de la vie franco-ontarienne avaient tenu à participer à cette fête à laquelle, semblait-il, tout l'Ontario français assistait.

Au cours du banquet, l'Association a voulu rendre un hommage public à ceux qui ont contribué largement à assurer la fidélité de l'Ontario français à ses origines, à sa culture, à sa foi, à sa langue, en décorant plusieurs des nôtres de l'Ordre du Mérite scolaire franco-ontarien. D'abord, un représentant de l'Église: S. Exc. Mgr Louis Rhéaume, évêque de Timmins; des représentants de nos paroisses: M. l'abbé F.-X. Barrette, curé de Saint-Charles d'Ottawa, et le R. P. Edmond Ducharme, S. M. M., curé de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes d'Eastview; des représentants de nos principales institutions: *le Droit*, par son président, M. Louis-J. Billy, la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, par son président, M. Hector Roy, et l'Union Saint-Joseph du Canada, par son président, le Dr R.-H. Parent; enfin deux de nos chefs laïcs qui, par leur plume et leur parole, ont servi fidèlement: M. Camille L'Heureux et Victor Barrette, rédacteurs au journal *le Droit*.

Évidemment, tout le congrès fut dominé par la haute, attachante et brillante figure de S. Ém. le cardinal Léger, archevêque de Montréal. Au banquet où il était l'invité d'honneur de l'Association en même temps que le conférencier, notre hôte distingué a défini ce qu'est l'éducation, en des formules lumineuses qu'on ne manquera pas de rappeler et de citer souvent.

Bref, le congrès dédié à la *fidélité* a atteint superbement son but et demeurera dans les mémoires comme l'une des plus brillantes manifestations du vouloir-vivre franco-ontarien.

*

Le congrès n'a pas été sans mettre en relief la formule d'organisation patriotique des Franco-Ontariens, que les congrès précédents avaient graduellement édifiée. En effet, on peut dire sans forfanterie qu'à ce point de vue le groupe des Ontariens de langue française donne l'exemple à tout le Canada français. L'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario, conçue à son origine pour revendiquer les droits des pères de famille, notamment en matière scolaire, a transformé ses cadres avec les années, sans se détourner de son but originel. Telle qu'elle existe aujourd'hui, elle groupe sous son égide la plupart des associations franco-ontariennes à caractère provincial; ces associations lui sont unies par affiliation, mais chacune garde son autonomie propre. On comprendra alors la logique, la puissance et l'efficacité de cette formule: merveilleux instrument d'orientation et de travail qui accomplit la synchronisation des principales forces et favorise l'unité indispensable à une vie organique.

Au moment du dernier congrès, l'Association d'Éducation comptait sept associations ou fédérations affiliées: 1° la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste d'Ontario; 2° l'Association de l'Enseignement français; 3° l'Association des Commissaires des écoles bilingues; 4° l'Union catholique des Cultivateurs franco-ontariens; 5° la Fédération des Femmes canadiennes-françaises; 6° l'Association de la Jeunesse franco-ontarienne; 7° la Fédération des Associations des parents et des instituteurs.

On se rend compte, à la lecture de cette liste, qu'il s'agit d'organismes d'envergure provinciale. Au cours du congrès, chacun de ces organismes participa à l'étude des principales questions mises à l'ordre du jour et présenta un aperçu de ses plus récentes réalisations et de ses problèmes. Ces rencontres n'auraient lieu qu'à l'occasion d'un congrès bisannuel que déjà elles s'avéreraient bienfaisantes; mais elles ont heu-

reusement un lendemain: à l'occasion de la Semaine française annuelle, qui est devenue une tradition, chacune de ces associations et fédérations consacre une journée à l'étude de ses problèmes particuliers. La semaine est elle-même une occasion toute prévue de rencontres, d'échanges de vues, de fraternisation, que couronne un banquet où tous se retrouvent unis par un même désir, par une même doctrine fondamentale, et souvent en face de problèmes et de solutions identiques. D'ailleurs, la formule prévoit une unité beaucoup plus réelle et pousse davantage l'effort vers la synchronisation parfaite; en effet, chacune des associations et fédérations est appelée à participer à la direction de l'Association d'Éducation en déléguant à l'exécutif un des représentants, qui y s'ège avec pouvoir délibératif. C'est au cours des réunions bimensuelles de l'exécutif que se cimente l'unité et que s'élaborent les plans d'ensemble, dont les réalisations s'accompliront selon le milieu et le mode d'action propres à chacun des organismes provinciaux.

Le congrès du mois d'octobre a remis en lumière les bienfaits de cette forme d'organisation et démontré au Canada français qu'il est possible d'en arriver à une formule d'unité réelle sans sacrifier pour cela la nature des organismes particuliers. Magnifique leçon pour ceux des nôtres qui crient à l'unité, mais omettent de poser les gestes qui en assureraient la réalisation.

*

Parmi les travaux présentés aux réunions plénières du congrès, il convient — puisqu'on ne peut les mentionner tous — d'en signaler deux qui soulèvent des problèmes de fond: celui de S. Exc. Mgr Albertus Martin, évêque de Nicolet, et celui de M^e Gaston Vincent, qui, au terme du congrès fut élu président général de l'Association d'Éducation. Dans une étude nuancée, qu'on ne peut résumer sans risquer d'en diminuer la valeur, M^e Vincent a tenté et réussi un examen des méthodes d'enseignement en usage dans le système scolaire franco-ontarien. Ce qui frappe surtout dans son exposé, c'est le courage et la parfaite objectivité de ses propos. Les têtes de chapitre de ce travail magistral pourraient se rédiger comme suit:

1. Si tout semble aller assez bien, tout ne pourrait-il aller mieux? Le temps n'est-il pas venu d'empêcher que notre prudence ne dégénère en pusillanimité?
2. Il s'agit de mettre en œuvre une formule assurant le plus de français et le meilleur français possible dans une conjoncture où il faut apprendre le plus d'anglais et le meilleur anglais possible.
3. Il y a lieu de se demander si, dans son ensemble, notre jeunesse n'accuse pas un fléchissement dans la qualité du français qu'elle emploie. Les causes:
 - a) le manque de préparation préscolaire;
 - b) l'étude trop hâtive de la langue anglaise;
 - c) la persistance d'une méthode pédagogique propre à l'enseignement de la langue anglaise.
4. Dans l'enseignement de l'histoire, nous devons revenir aux disciplines traditionnelles, seules susceptibles de développement par le sens patriotique.

Toutes ces questions, M^e Vincent souhaite qu'elles soient étudiées en collaboration par les principaux intéressés: les pères de famille et les responsables de l'enseignement chez les Franco-Ontariens. Par le seul énoncé des sujets, on voit que son travail fait faire à la qualité de notre enseignement un pas en avant; tout en reconnaissant ce qui s'est accompli depuis les temps héroïques du Règlement XVII, M^e Vincent nous projette dans un monde de perfectionnement de nos méthodes, où — là encore — la collaboration et l'unité s'avèreront indispensables.

S. Exc. Mgr Martin traita de l'établissement rural. Il le fit d'une manière qui impressionna grandement les congressistes. Son Excellence, en effet, a souligné la tendance améri-

caine au capitalisme agricole, qui se manifeste chez nous par le développement unilatéral des terres à l'aide de machines perfectionnées. Cette méthode de mécanisation outrée de l'agriculture fait que le domaine agricole tend à s'agrandir démesurément au désavantage des jeunes qui sont forcément chassés par la machine et doivent s'expatrier dans les villes, ou encore jouer sur les fermes ainsi mécanisées le rôle de main-d'œuvre. Les villes elles-mêmes, par leur agrandissement naturel, morcellent la campagne toute proche et contribuent à son dépeuplement.

Selon Mgr Martin, il importe que nous révisions le problème de la technique de capitalisation des terres, que nous développiions la mystique de la ferme familiale en laissant peut-être de côté la grande culture pour perfectionner la

petite. C'est là un aspect inattendu de l'établissement rural, qui fait depuis quelques années l'objet des préoccupations pressantes des dirigeants franco-ontariens.

*

Mieux qu'une réunion banale avec parloles et manifestations bruyantes, le treizième congrès général de l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario fut une nouvelle prise de conscience, un véritable examen et l'occasion de faire le point. Un congrès de cette qualité ravive l'espoir de jours meilleurs, où, dans l'Ontario, le fait français non seulement jouira d'un droit de cité permanent, mais encore provoquera le respect et l'admiration du Canada tout entier.

M. le chanoine Groulx, prêtre-historien

Georges-Émile GIGUÈRE, S. J.

M. LE CHANOINE Lionel Groulx célèbre cette année le jubilé d'or de son sacerdoce. Nous chantons le prêtre sans pouvoir oublier l'historien. Même si les deux vocations demeurent formellement distinctes, il les a si intimement unies dans sa personne et dans son œuvre qu'on aurait tort de les dissocier. L'une et l'autre, d'ailleurs, rayonnèrent et rayonnent encore grâce à la valeur personnelle de celui chez qui l'esprit surnaturel du prêtre — le plus apte à reconnaître dans la trame des événements humains le doigt souverain de Dieu — a toujours guidé et confirmé l'intégrité de l'historien.

C'est devant l'auditoire restreint d'une classe de collège que l'abbé Groulx (comme on persiste à le nommer) inaugura son ministère de prêtre-historien. Par la suite, il n'a cessé d'adresser ses leçons à toute la jeunesse de son pays. Ennemi des automatismes et des orniers, il a cultivé pour lui-même et tâché de communiquer aux autres, avec le goût des disciplines rigoureuses, la disponibilité d'esprit, l'honnêteté et le détachement au service de la vérité. Avec un courage et une franchise qui ne se démentirent jamais, il a distribué par la parole et par la plume le fruit de ses recherches. L'idéal national et religieux qui l'inspirait imprègne profondément son œuvre.

L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Laissons à d'autres le soin de retracer les grandes lignes de cette méritante carrière et contentons-nous d'esquisser à larges traits l'œuvre récente qui est venue couronner une vie déjà remplie. L'Institut d'histoire de l'Amérique française n'a plus de secrets pour les lecteurs de la *Revue d'histoire* fondée par l'abbé Groulx. Des quatre coins de notre continent et même de l'Europe, ils ont pu en connaître la création, en suivre le développement dans une captivante chronique sur la « Vie de l'Institut ». Les détails que nous reprenons ici s'adressent à un autre cercle d'amis.

Une fois acquis son métier d'historien, une fois établie sa réputation, M. l'abbé Groulx aurait pu se reposer glorieusement sur ses lauriers, puis se cramponner à une chaire d'histoire créée par lui et répéter paisiblement des cours rédigés depuis longtemps. Sa probité et sa conscience professionnelles lui ont suggéré de préparer des successeurs et de leur céder sa place, sans qu'on lui ait signifié l'heure de la retraite. Il n'avait jamais douté ni désespéré de plus

A l'occasion du jubilé d'or sacerdotal de M. le chanoine Lionel Groulx, le P. Giguère, maître ès arts en histoire, nous parle d'une des importantes réalisations de l'historien.

jeunes que lui et il en a souvent donné la preuve par des gestes méritoires et admirables comme celui-là.

Au lieu de jouir d'une vieillesse emmitoufflée, il a entrepris, à soixante-dix ans, une activité complètement nouvelle, qui peut à elle seule réclamer les meilleures énergies d'un homme encore jeune. En 1946, il fondait l'Institut d'histoire de l'Amérique française. « Je portais depuis longtemps l'idée en tête, avoue-t-il. L'état lamentable dans lequel j'avais trouvé, en 1915, l'enseignement de l'histoire du Canada — inexistant dans les universités françaises — me fit chercher les moyens de restituer sa place et son rang à la grande discipline... J'avais souhaité former ici, à Montréal, une équipe de chercheurs et d'écrivains d'histoire qui s'emploieraient tout spécialement à l'étude du passé français dans l'Amérique. »

Les projets détaillés de cette fondation nous sont connus par les lettres patentes enregistrées à Ottawa le 26 avril 1947. Nous y apprenons que l'œuvre est « née pour se mettre au service de toute l'Amérique française, pour étudier et pour écrire l'histoire ». C'est donc dire qu'on voulait en faire une école d'histoire et d'historiens. Cette ambition devait se concrétiser dans les diverses fonctions d'un organisme complet: cours universitaires professés par des spécialistes, conférences et cours publics donnés par des historiens de renom, séminaires ou cercles d'études pour les plus initiés, publications de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et des *Études* de l'Institut, fédération des sections d'histoire régionale, fondation d'un centre de consultation avec fonds d'archives et fichier, enfin bourses d'études pour aider à la formation de spécialistes et soutenir la publication d'ouvrages d'histoire. Ce programme ne manquait pas d'envergure, et il fallait l'optimisme d'un abbé Groulx pour le concevoir et le croire possible. En moins d'un an, tous ces projets étaient devenus des réalités.

LA « REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE »

Comme on peut le constater, ce serait commettre une erreur que de limiter l'entreprise à la seule *Revue d'histoire*. De plus, à l'Institut comme à la *Revue*, M. l'abbé Groulx a apporté plus que le seul prestige de son nom. L'œuvre conçue par lui a été également réalisée par lui. On a dit alors qu'elle « répondait à une attente », mais c'est à l'abbé Groulx que revient le mérite d'avoir comblé cette attente.

Au sujet de la *Revue d'histoire*, les appréciations et les jugements ont rapidement foisonné. La « Chronique de

l'Institut » en rapporte un bon nombre. Ce ne sont pas les seuls assurément, et nous pouvons les appliquer tout aussi bien à l'Institut qu'à la *Revue*. Pour nous former une idée de ces divers témoignages, citons-en quelques-uns. M. Omer Héroux écrivait: « Songez que la *Revue* est l'un des meilleurs ambassadeurs que nous puissions avoir dans les universités, chez certains intellectuels et hommes publics du pays et de l'étranger. » D'autres personnes affirmaient: « C'est un instrument de travail et de culture », « un succès scientifique », « une entreprise de haute culture ». M. Guy Frégault faisait observer que « la publication d'une revue de caractère scientifique a coïncidé, dans tous les pays, avec l'épanouissement de la science de l'histoire ».

Après ces témoignages, demandons aux chiffres de nous dire pourquoi et comment la *Revue* a mérité ces louanges. En six ans et demi, elle a fourni à ses abonnés plus de 4,000 pages de texte. Chaque année, elle comprend « six cent quarante pages de texte grand format (in-octavo carré), sur beau papier et d'une composition fort coûteuse, parce qu'utilisant des caractères très divers et exigeant une extrême attention ». Quatre fois l'an, elle donne cinq ou six études d'une longueur moyenne de 18 à 20 pages. Depuis le début, on a pu lire 170 de ces articles dus aux recherches de 75 collaborateurs différents, qui ne se lassent pas de revenir deux, trois, quatre fois et même davantage dans des études qui couvrent parfois 60 ou 65 pages. Ajoutez quelque deux cents comptes rendus de livres et de revues, la publication de nombreux « documents inédits », d'excellentes « bibliographies » et du précieux « index général » qui termine chaque volume. « Ceux-là seuls, remarque l'abbé Groulx, qui ont quelque expérience du travail historique savent ce que peut coûter de peine et de temps la rédaction d'une revue de l'espèce de la nôtre. »

Or tous ces travaux apportent un constant hommage et à notre histoire et au directeur de la *Revue*, puisqu'ils lui sont communiqués en toute gratuité. Une rétribution serait normale, car, au dire de l'abbé Groulx, « il n'est pas un de ces

articles qui n'offre des renseignements ignorés de la plupart, et qu'il vaudrait la peine de signaler particulièrement ». Mais s'il fallait rémunérer convenablement les collaborateurs et vendre le volume annuel de la *Revue* (640 pages) au taux actuel de la librairie, la direction devrait, pour maintenir l'entreprise, ou bien compter sur des munificences rares ou bien élever de façon prohibitive le prix de l'abonnement.

L'audace des premiers tirages (1,000 exemplaires) en étonna plusieurs. Mais avant la fin de la première année, même les plus optimistes prévisions étaient dépassées. Pour satisfaire les collectionneurs, l'administration de la *Revue* devait offrir de racheter les premiers numéros déjà épuisés. Dans la suite, chaque livraison voyait s'accroître le nombre des abonnés.

Aux charges qu'il assume comme directeur et animateur de la *Revue*, M. le chanoine ajoute le labeur d'une collaboration infatigable. Outre la régulière « Chronique de l'Institut », il a publié une quinzaine d'articles qui lui assurent d'emblée parmi les collaborateurs la première place. Tout ce travail, il le fournit gratuitement, pour permettre à la *Revue* de vivre et à la science historique de se diffuser plus largement. Avec une vigueur et une énergie surprenantes, notre jubilaire continue son œuvre sans refuser pour autant les conférences qu'on lui réclame de partout, sans négliger sa fonction de président du Comité des Fondateurs de l'Église canadienne.

Comme il convient, on a célébré par la prière et l'action de grâces le jubilé d'or du prêtre-historien. Joignons-nous à la foule de ses admirateurs pour remercier le Ciel de lui avoir accordé des dons aussi riches et une activité féconde, dont le mérite s'impose à l'attention de tout un peuple. Quelques amis ont déjà marqué l'heureux anniversaire par des fêtes intimes. Après le banquet offert en hommage au chanoine, le 21 novembre dernier, il reste à prier Dieu qu'il nous conserve le plus longtemps possible ce modèle et ce guide et à nous faire un point d'honneur de soutenir l'œuvre qu'il accomplit.

DISQUES DE CHOIX

Musique à programme

Jean-Paul LABELLE, S. J.

LA MUSIQUE À PROGRAMME, au lieu de développer un thème purement formel, s'appuie sur une histoire, une légende, une image pittoresque. Elle vaut surtout par sa puissance à suggérer le « programme » tracé par l'auteur. La tendance à unir élément descriptif et expression musicale apparaît dès le XVI^e siècle; mais c'est surtout au XIX^e qu'elle s'amplifie et conquiert définitivement le public.

Dans cette veine, l'une des œuvres les plus significatives est la suite pour piano intitulée *Tableaux d'une exposition*. Écrite par Moussorgsky après la mort du peintre Hartmann, elle commente une visite du musicien à l'exposition des peintures de son ami. Un thème central, appelé « promenade » par l'auteur, décrit le va-et-vient de Moussorgsky contemplant les tableaux, et son émotion. Dix épisodes rappellent autant de scènes observées. L'originalité de cette suite provient de ce qu'elle s'inspire non d'une histoire ou d'un texte littéraire, mais de la réaction d'un musicien en face de sujets imaginés par un peintre. Il y a une orchestration de Ravel qui exploite toute la richesse sonore de cette œuvre. Dans l'enregistrement que nous présentons, Julius Katchen livre

Le P. Labelle, professeur de religion au Collège Jean-de-Brébeuf et collaborateur régulier à la revue d'éducation Collège et Famille, est aussi un musicien — exécutant, musicologue, chef de chœur, pédagogue — en qui s'allient activement théorie et pratique. Il a publié, l'an dernier, une Initiation à la musique très favorablement accueillie dans nos institutions.

la partition musicale telle que Moussorgsky l'écrivit pour le piano. Nous y perdons quelques nuances d'orchestre; nous y gagnons d'admirables effets pianistiques. La reproduction est parfaite (long-fil London LLP 330).

Musique à programme également, *l'Apprenti sorcier* de Paul Dukas, qui, avec beaucoup de limpidité et de charme, enlumine une ballade de Goethe. La cohésion, la fermeté rythmique, la variété des effets orchestraux en font un joyau. Enrique Jorda et l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris jouent ce poème avec beaucoup d'intelligence et de respect. La pureté des timbres est soigneusement mise en valeur (London LPS 193).

S'il est un domaine où la musique à programme s'en donne à cœur joie, c'est celui du ballet. En voici trois, rendus célèbres par Diaghilev et ses ballets russes.

Le Tricorne, de Manuel de Falla, vif de sang espagnol, de coquetterie féminine, de satire enjouée. Le corréridor opposé au meunier rappelle le savetier et le financier de La Fontaine, sauf que, dans l'histoire espagnole, l'enjeu n'est pas l'argent, mais l'amour. Ansermet dirige à merveille l'orchestre de la Suisse romande, et Suzanne Danco incarne

la femme du meunier avec toute la flamme qu'il faut. Une œuvre à connaître (London LL 598).

Le ballet de Francis Poulenc se déploie dans une tout autre atmosphère. *Les Biches*, c'est le badinage français, la légèreté, le folklore vigoureux et ensoleillé, plein d'équilibre. Qu'est-ce, sinon une *garden-party* où rien de profond ne s'engage, où l'on échange des compliments, sans plus ?

Dans la même ligne, avec autant d'élégance et de simplicité, Tommasini a orchestré une suite de Scarlatti; il l'a nommée *les Dames enjouées*. Le vieux maître italien n'a certainement pas pensé à mettre sa musique en ballet. Le résultat

est quand même un texte admirable d'humour et de vivacité. Ces deux derniers ballets sont interprétés de main de maître par Roger Désormière et l'orchestre de la Société des Concerts (London LL 624).

Pour finir, je m'en voudrais de ne pas citer, même par digression, une splendide orchestration de Respighi sur de vieux pas de danse et un concertino de Pergolèse, qui possède l'art de causer à mi-voix avec des mélodies sans cesse jaillissantes et lumineusement sereines. Karl Munchinger et l'orchestre de Stuttgart interprètent ces œuvres à la perfection (London LLP 312).

HORIZON INTERNATIONAL

ANGLETERRE *L'ARRESTATION* du cardinal Wyszynski porta un coup très dur au prestige soviétique, partout où il y a des chrétiens. Depuis le 29 septembre, quand la nouvelle éclata sur le monde, des colonnes de protestations paraissent chaque jour dans *l'Osservatore Romano*.

Au Canada, dès le 3 octobre, les journaux publièrent une déclaration du ministère des Affaires extérieures. M. Lester Pearson estimait que « l'arrestation du cardinal Wyszynski, sans qu'aucune accusation ait été portée contre lui, est contraire à tous les principes de justice ». Ayant évoqué la propagande pacifiste des communistes, il rappela à ces derniers « qu'ils devraient bien voir que des cas de persécution religieuse qui soulèvent l'indignation des peuples du monde libre diminuent et même réduisent à néant la valeur de ces déclarations ».

Aux associations et personnalités qui lui écrivirent au sujet du cardinal, le même M. Pearson répondit qu'il étudiait les moyens par lesquels le gouvernement canadien pourrait le plus efficacement possible faire comprendre au gouvernement polonais l'intensité des sentiments d'indignation que son action avait soulevés au Canada.

En Angleterre, la réaction chrétienne éclata avec la force d'un raz de marée. Le cardinal Griffin et l'archevêque-primat de Canterbury s'adressèrent immédiatement à la nation polonaise par l'entremise de la B. B. C. Le cardinal Griffin, qui avait visité la Pologne en 1947, assura le peuple polonais de l'entière participation des catholiques anglais à leur souffrance. Le message de l'archevêque de Canterbury, primat de l'Église établie et, de par son office, la quintessence même de la prudence et de la mesure ecclésiastiques, fut, pour cette raison même, autrement sensationnel. Le Dr. Geoffrey Francis Fisher retrouva les accents du bienheureux John Fisher, décapité en 1535 par Henri VIII, pour dire aux persécuteurs :

La nouvelle que le cardinal Wyszynski, primat de Pologne, a été éloigné de son siège et enfermé dans un monastère est la plus récente des nombreuses blessures faites aux Églises chrétiennes par les gouvernements communistes. Partout, les chrétiens seront meurtris et peinés de voir la puissance arbitraire d'un gouvernement athée essayer ainsi d'étouffer et de bouleverser la vie de l'Église nationale de Pologne. Tous ceux qui aiment la liberté seront indignés de voir ce nouveau refus d'accusation publique et de procès honnête, éléments l'une et l'autre de toute société civilisée.

C'est à cela qu'aboutirent les attaques que le gouvernement polonais faisait depuis longtemps. Partout où existe l'Église chrétienne, elle est, ou devrait être, de par sa foi en Dieu, le défenseur des libertés véritables et des droits religieux qui constituent une partie de ce que Dieu donna à l'homme. Elle n'a peut-être pas toujours rempli son devoir, elle peut manquer de sagesse en l'accomplissant. De nos jours, dans bien des endroits du monde, l'État réclame pour César des choses qui appartiennent à Dieu; les hommes sont privés

de leur liberté, et les chrétiens sont persécutés pour leur foi. Les prières de tous les chrétiens de Grande-Bretagne accompagnent ceux qui souffrent et, tout particulièrement, le cardinal et son peuple fidèle dans leur heure d'épreuve.

Ces nobles paroles émurent les catholiques britanniques; elles démolirent aussi la propagande des chrétiens qui veulent tenir la balance égale entre le monde libre et le monde athée communiste.

MM. Churchill et Eden n'étaient pas là quand survinrent ces développements; ils avaient été tous deux longtemps malades, et ils reprirent leurs fonctions le 5 octobre. On disait que M. Churchill désirait finir ses jours en grand pacificateur; il aurait envoyé à M. Malenkov une lettre par laquelle il s'invitait à aller à Moscou pour régler avec le chef russe les problèmes du monde. Ce que nous venons de rapporter gênait, évidemment, une action diplomatique dans ce sens.

Le jeudi 15 octobre, s'adressant à l'Assemblée du clergé de la province ecclésiastique de Canterbury, le Dr. Geoffrey Francis Fisher fit une sortie inattendue contre l'Église catholique. Il l'accusa de manquer de tolérance; il reprocha aux catholiques de courir les moribonds pour les faire entrer dans leur Église. Il louangea une brochure intitulée *Infallible Fallacies, an Anglican Reply to Roman Catholic Arguments, by some Priests of the Anglican Communion*.

Le Dr. Fisher a la réputation d'être un homme bien élevé, juste et droit. Les catholiques d'Angleterre ne comprirent rien à cet éclat. Depuis une bonne cinquantaine d'années, la polémique des catholiques anglais est orientée contre le matérialisme païen et, plus récemment, contre le communisme athée. Depuis la guerre, surtout, quand fut créé le beau mouvement du Glaive de l'Esprit, les rapports entre les deux groupes étaient excellents. Quant à la brochure *Infallible Fallacies*, elle ne méritait pas qu'on s'y arrêtât. L'intervention du Dr. Fisher lui fit un peu de réclame. On l'acheta, on la lut, et on découvrit que c'était une tentative d'expliquer en trente-deux pages que ce n'est pas l'Église anglicane qui se sépara de l'Église universelle, sous la reine Élisabeth I^{re}, mais l'Église universelle qui se fourvoya. Depuis longtemps, les catholiques anglais ont répliqué à cet argument: *Certainly! Everybody is out of step except Johnny!* L'accusation de courir les moribonds paraissait la plus insensée de toutes. Quand une personne demande à être admise dans l'Église catholique, il faut trouver quelqu'un pour lui donner une quinzaine d'instructions. Les prêtres, écrasés par leur ministère auprès des fidèles, n'arrivent pas à accueillir tous ceux qui sollicitent leur entrée dans l'Église. Il ne faut tout de même pas les prendre pour des témoins de Jéhovah qui n'ont rien d'autre à faire que de fatiguer leur prochain.

Alors, quelqu'un proposa ceci: le Dr. Fisher n'est pas seulement primat de l'Église établie, il est aussi président du Bureau des Églises chrétiennes d'Angleterre. Les non-conformistes auraient fait pression sur lui, pour contrebalancer le mauvais effet produit par le premier discours. Ceci aussi paraissait inacceptable. Si on nous avait dit que le doyen rouge avait fait pression sur son archevêque, passe encore! Les non-conformistes, à ma connaissance, ne sont pas aussi rouges que ça et n'ont certainement pas ce prestige. Alors, on ne comprenait plus.

Dans son numéro du 28 octobre, le *Vestnik* de Toronto publia la nouvelle suivante. C'était évidemment un télégramme reçu dare-dare de Moscou. Je ne l'ai vu nulle part ailleurs.

UN DISTINGUÉ PRÊTRE ANGLAIS PRONONCE UN SERMON
DANS UNE ÉGLISE DE MOSCOU

Moscou, 26 octobre. — Il y a quelques jours arriva ici le chanoine anglais Stackwood, recteur de l'église de St. Matthew de Bristol. Il apportait avec lui un message de salutations de l'archevêque de Canterbury, Dr. Fisher, aux dirigeants de l'Église orthodoxe russe.

Le prêtre Stackwood visita le patriarche Alexis le 22 octobre et conversa longuement avec lui. Le patriarche remit à Stackwood une croix ornée de pierres précieuses, pour qu'il la remette à l'archevêque Fisher.

Stackwood assista à deux offices dans les églises de Moscou. Il déclara qu'à l'office de la cathédrale, il y avait 8.000 personnes, et dans l'autre église, 3.000 personnes. Hier soir (donc, le dimanche 25), il officia dans une des églises de Moscou. Stackwood déclara dans son sermon que les chefs de l'Angleterre font tout ce qu'ils peuvent pour l'avènement de la paix et de la bonne volonté parmi les peuples. Il assura l'auditoire « de l'intérêt et de l'amour des Églises d'Angleterre pour leurs frères chrétiens de Russie ».

Qu'on ne se laisse pas troubler par ces vocables de « prêtres » et de « chanoine ». Canon Stackwood est un subordonné du

Dr. Fisher. Il fut aussi, en cette occasion, son légat, puisqu'on l'avait chargé d'une lettre pour le patriarche Alexis. Le sermon de Stackwood fut tout à fait dans la bonne ligne de « paix entre les peuples », etc. Il n'y avait plus d'allusion, évidemment, aux persécutions du communisme athée contre les chrétiens, à la tyrannie inhumaine du régime communiste, etc. En vérité, l'archevêque sauta d'un extrême à l'autre avec l'agilité d'un acrobate.

On ne voudrait pas être injuste pour le Dr. Fisher. Pour être le plus vénérable, le plus digne, le plus noble de tous, il n'en est pas moins un fonctionnaire de la Couronne britannique. Tel fut l'effet transcendant de la réforme menée par Henri VIII et par Élisabeth I^{re}. Le véritable chef de l'Église anglicane, ce n'est pas l'archevêque, ni même Sa Majesté la reine. C'est la reine entourée de son parlement et de ses ministres, et ce sont ces derniers qui mènent. Le premier discours du Dr. Fisher, sur la persécution en Pologne, dut faire bondir le vieux M. Churchill, qui avait ses plans pour pacifier le monde, grâce à une entrevue avec M. Malenkov. Il fallait absolument réparer cela, et donner une satisfaction à Moscou. Stackwood, d'autre part, pouvait difficilement se présenter tant que subsistait la dénonciation de la persécution, faite avec tant de courage et de clarté par le Dr. Fisher. La transition fut opérée par le discours anticatholique du 15 octobre. C'est triste! Pour l'honneur du Dr. Fisher, il serait à souhaiter que quelqu'un propose une explication moins humiliante pour lui et pour l'Église anglicane.

L'histoire ne finit peut-être pas avec cette pérégrination *ad limina Malenkovii*. D'autres chanoines anglicans semblent être sur la route, ailleurs, avec leurs messages publics et leur diplomatie privée. Peut-être, en suivant leurs démarches de près, en apprendrons-nous un peu plus long sur cette curieuse utilisation de l'influence religieuse pour appuyer une certaine diplomatie.

Joseph-H. LEDIT.

16 novembre 1953.

CORRESPONDANCE

PROBLÈMES AGRICOLES

R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.,

... Votre inventaire de notre agriculture ne procure pas seulement des consolations. Vous faites voir un grand mal, qui n'est pas incurable. Espérons que les médecins se présenteront le plus tôt possible à Yamaska et dans tous nos comtés. L'Abitibi n'est pas le moins malade. Nous avons de la bonne terre, pas chère, et nos jeunes s'établissent en bien petit nombre.

1953 aura été pour l'Abitibi-Est la meilleure année de colonisation, grâce aux feux d'abatis et aux défrichements mécanisés, qui ont été mieux faits et brûlés « à mesure ». De sales haies de souches mêlées de terre, vieilles de cinq à six ans, ont aussi brûlé. Une bénédiction du ciel.

Il faut davantage agrandir la superficie en culture: ça prend au moins 60 acres pour faire vivre une famille sur un lot, et nous avons peu de lots de 60 acres en culture dans nos paroisses.

J'ai perdu une quinzaine de familles devenues familles de journaliers. J'irai m'en chercher d'autres, de vrais habitants...

UN CURÉ DE COLONIE.

**

... Merci du tract *la Terre qui sauve*, reçu, lu et relu. Matière à réflexion, à comparaison, surtout à « action », ici comme là.

On est en train de remuer l'U. C. C. et la J. A. C. pour les atteler à faire avancer la paroisse. La J. A. C. a poussé un

concours d'embellissement qui littéralement change la face des bâtisses. Le service des corvées de l'U. C. C. a bâti trois des huit granges construites cet été, toutes selon les plans modernes. Les cercles d'étude de la saison morte ont plus de pain sur la planche qu'on n'en peut digérer.

UN VICAIRE DE VIEILLE PAROISSE.

**

Je rêve d'un plan capable d'améliorer la vie du pauvre: *l'économie collective, tremplin de réformes sociales*, un genre de coopération, où tout travailleur du sol et de l'industrie apporterait un dollar par mois pour former un capital coopératif qui permettrait d'aider les pauvres.

Un exemple. Supposons qu'il y a dix ans, les 2.000 cultivateurs de notre comté auraient consenti à cette entraide mutuelle. Ils auraient épargné \$2.000 par mois, \$24.000 par année, \$240.000 en dix ans. Avec ces \$240.000, nous pourrions améliorer le genre de vie. Supposons que nous prenions \$25.000 ou \$35.000 pour bâtir une conserverie et que nous achetions des tomates à Montréal. Les tomates pour faire du jus se vendent \$14 la tonne, et les tomates de première qualité se vendent \$0.70 le minot. Quelques petits calculs montrent que nous pourrions même payer \$25 les 2.000 livres (pour jus de tomates) et \$1.00 le minot pour la première qualité.

Les producteurs, tout surpris, s'informent de notre organisation et de nos projets. Ils s'empressent de charger, de surcharger nos camions; ils nous invitent à revenir souvent; ils font des promesses avantageuses pour la prochaine saison.

Revenons chez nous mettre ces tomates en conserves, qui nous coûtent \$0.07 la boîte, et le jus de tomates \$0.03. Nous

établissons un prix de détail: les tomates à \$0.09 la boîte et le jus de tomates à \$0.04 la boîte. Producteur et consommateur sont doublement heureux: l'on payait ça \$0.17, et même \$0.19 la boîte.

Je travaille à mettre au point un plan qui serait de nature à donner à chacun et à laisser à chacun ce qui lui appartient. Ce plan est-il réalisable? Le travailleur, l'homme de labeur, celui qui met ses talents, son temps et ses forces à continuer la création, celui qui fait une chaise d'un arbre, sera-t-il toujours

le moins rémunéré? Les usuriers, les exploités de profession auront-ils toujours la haute main sur le travailleur?

UN LAÏC.

Ici deux mots: 1° puisque le capital est si nécessaire, n'y voyons donc pas un ennemi; 2° vos calculs sont-ils bien exacts? Surtout si la région ne produit pas les tomates...

Al. D.

LES LIVRES

RELIGION ET MORALE

Hug DEGLAIRE: *La Belle Histoire de Tobie*. — Montréal, Fides, 1952. 95 pp., 23 cm.

L'AUTEUR reprend pour les enfants de tous les âges le récit des aventures de Tobie, telles que la Bible nous les fait connaître. Le style est vivant, simple et direct, à la portée de tous. Une histoire qui illustre la confiance que nous devons toujours garder en la divine Providence.

R. A.

Raoul PLUS, S. J.: *La Paix intérieure*. — Bruges, Beyaert, 1952. 163 pp., 19.5 cm.

DES ÂMES très nombreuses ont puisé dans les ouvrages de P. Plus une spiritualité à la fois simple et exigeante. On goûte sa manière alerte où les exemples et les citations choisis viennent appuyer des directives empreintes de sagesse. Dans son ouvrage le plus récent, l'A. veut donner aux nerveux que nous sommes tous plus ou moins des notions claires sur la paix intérieure. Il en décrit les obstacles et indique les moyens qui nous la procureront. Pour mieux souligner l'équilibre à tenir, il étudie brièvement la direction d'une âme par saint François de Sales. En appendice, on trouve l'acte de confiance du bienheureux Claude de la Colombière et une prière du pieux capucin de Lombez. Prêtres, religieux et religieuses liront avec joie cet opuscle. De la lumière qu'il apporte, les plus sérieux de nos jeunes et les laïcs soucieux de vie intérieure profiteront aussi.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Paul-Émile FILION.

Marie-Madeleine MARTIN: *Présence de Jeanne d'Arc*. — Paris, Éditions du Conquistador, 1951. 148 pp., 19 cm.

VRAIMENT, le titre est révélateur. C'est bien un être de chair, frémissant de jeunesse et de vitalité, que nous voyons vivre sous nos yeux. Avec une rare maîtrise, l'A. trace un des plus attachants portraits de Jeanne d'Arc que nous connaissions. On oublie trop souvent que Jeanne est morte à dix-neuf ans, et que toute sa vie n'a été qu'un continuel combat (singulièrement émouvant vu sa précipitation et l'énormité du prix de la victoire) dans lequel la jeune fille s'acharne sans relâche à combler l'abîme entre une nature trop faible et un destin qui l'épouvante. Toutes les angoisses de ce combat, comme la fascinante énergie de l'héroïne, l'A. les a rendues, sans omettre le plus important témoignage de la vie de Jeanne d'Arc, celui d'une foi intense au sein d'un agrippement sans démenti au réel terrestre.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Jean-Marie AUBRY.

Madeleine OCHSÉ: *La Nouvelle Querelle des images*. Collection « Le Poids du Jour ». — Paris, Le Centurion, 1952. 142 pp., 19 cm.

CETTE dense brochure traite un problème à la fois actuel et aussi vieux que le christianisme. L'A. résume l'histoire de l'art chrétien depuis les catacombes, pour s'attarder ensuite, avec beaucoup d'intelligence et d'équilibre, sur les œuvres contemporaines. La « querelle » dont il s'agit commence en 1950, avec la révolution architecturale et décorative de l'église d'Assy. Les dégoûts de la guerre ont accentué la soif de la vie; le retour au primitif réveille les monstres intérieurs, les obsessions de Dachau. Car, disent les artistes, pour faire vrai, il faut être

tragique comme notre temps. Cependant, bien qu'il ne faille pas copier le passé, le dialogue entre l'art et la communauté exige qu'on satisfasse les besoins de celle-ci en lui offrant la beauté et la joie d'un art figuratif, non la perversité monstrueuse (apparemment) d'un art abstrait. C'est ainsi que deux camps se forment, finalement réconciliés par l'Église, mère de mesure et de sagesse. D'une part, les artistes d'avant-garde, en majorité non chrétiens, seuls capables de faire revivre les thèmes traditionnels adaptés à leur temps, envahissant indûment les sanctuaires confiés à leur génie; d'autre part, un clergé, incapable de diriger les artistes embauchés, et un peuple incompréhensif, parce qu'ignorant. Mais enfin, une piété et un génie catholiques inspirant quelques jeunes artistes contemporains, il est permis de croire que l'art sacré moderne prend vie en recomposant l'image éternelle de la chrétienté.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Placide GABOURY.

Conrad LATOUR, O. M. I.: *Recueil de cantiques*. — Ottawa, Les Éditions de l'Université, 5^e édit., 1952. 429 pp., 18 cm.

RÉÉDITION considérablement enrichie d'un recueil déjà très bien fait. Bon goût musical et sens pratique ont guidé l'A. dans le choix de quelque soixante-dix nouveaux cantiques et l'élimination d'une douzaine d'anciens. Est-ce à dire, comme semble l'insinuer l'A. dans l'avant-propos de cette cinquième édition, que « les vieux airs d'autrefois » soient tous moins beaux et moins pieux? Un autre mérite du recueil, c'est de présenter, pour voix égales et mixtes, nombre d'harmonisations qui, vu leur facilité d'exécution et leur valeur musicale, feront la joie de nos chorales de chapelles et d'églises. Souhaitons à ce recueil une large diffusion; et, pour cela, espérons que la prochaine édition allégera certaines pages, trop chargées, gravées un peu gauchement, et corrigera les fautes d'impression.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Roger WATIER.

GRUPE LYONNAIS D'ÉTUDES MÉDICALES: *Le coupable est-il un malade ou un pécheur?* Collection « Convergences ». — Paris, Éditions Spes, 1951. 231 pp., 20 cm.

ON CHERCHE en vain dans cet ouvrage une réponse nette à la question que pose le titre. Peut-on, d'ailleurs, résoudre avec précision un problème aussi général? Chaque « cas » est à juger particulièrement. On comprend, toutefois, à la lecture de ce cahier extrêmement sérieux, que la notion de culpabilité n'est pas simple, qu'elle a évolué au cours de l'histoire, non seulement dans l'appréciation populaire, mais dans les textes des juristes et jusque dans les œuvres des théologiens. Récemment, l'investigation psychanalytique et les procès d'après-guerre ont contribué à remettre à l'ordre du jour l'étude de la culpabilité; mais on n'avait attendu ni Freud, ni Jung, ni le tribunal de Nuremberg pour distinguer entre culpabilité subjective et objective, voire entre culpabilité personnelle et culpabilité collective ou sociale. L'essentiel est de reconnaître que l'une ne supprime pas l'autre, ni en psychologie, ni en droit, ni dans la vie morale et spirituelle. Et c'est à montrer les nuances multiples, les causes diverses et les cures spécifiques de la culpabilité sur tous les plans que s'appliquent les collaborateurs de ce recueil. Il faudra méditer le travail magistral de Jean Guilton (« Durée et culpabilité »), où la psychologie, la philosophie et la théologie concourent à expliquer les sens de la culpabilité, ses

variations au cours des âges et son poids permanent dans notre univers de péché et de rédemption. Parents et éducateurs sauront, à lire le Dr Berge, comment se forme le sentiment, morbide, de culpabilité chez l'enfant, et comment on le prévient. Avec la conclusion du Dr Biot, prêtres et médecins apprendront à traiter plus efficacement pénitents et clients en qui se mêlent, si douloureusement et confusément parfois, un sain remords moral et l'obsession malade de la culpabilité. Il y a aussi des études qui intéresseront les avocats et les théologiens. Enfin, je crois que les psychanalystes jugeront un peu trop organiciste la théorie du Dr Abely sur l'éclosion du sentiment de culpabilité.

Marie-Joseph D'ANJOU.

HISTOIRE ET POLITIQUE

Ugo LATTANZI: *Occidente in pericolo*. — Bologna, Licinio Capelli, 1953. 390 pp., 19,5 cm.

EXCELLENT manuel pour ceux qui affrontent les communistes dans l'action. L'A. étudie d'abord le communisme théorique, qu'il appelle le communisme de la promesse. Puis, il examine la réalité soviétique. Il développe enfin le programme d'action à opposer au communisme. Le livre, fortement charpenté, n'a rien d'académique. C'est un ouvrage créé par un esprit original, intelligent, très averti, dans le feu de la lutte pour les masses. Ses deux qualités principales sont la clarté et la force. Comme dans tous les livres nés de l'action, il ne s'y trouve pas un mot inutile. Pour une fois, le matérialisme dialectique est décrit sans allusion à la thèse, l'antithèse, la synthèse, mais il y a tout ce qu'il faut. Pour décrire le communisme tel qu'il existe dans la réalité soviétique, l'auteur écarte toute la littérature de propagande et cite les codes (code pénal, code civil, code de travail, etc.), en reproduisant l'original russe en phototypie. Un texte pour chaque point cité. L'impression est très forte. Des traductions de ce livre, ou peut-être, mieux encore, des ouvrages rédigés suivant la même méthode par les hommes d'action des divers pays, rendraient de bons services pour la défense de l'Occident.

Joseph-H. LEDIT.

YEGHISHHEH: *History of Vartan and the Armenian War*. Traduction de l'arménien antique en arménien moderne et en anglais, avec préface et introduction bilingues par Hovhannes Zovickian et Dickran H. Boyajian. — New York, The Delphic Press, 1952. 323 pp., 26,5 cm.

AVEC une splendeur digne de l'illustre saint guerrier dont, en 1951, l'Arménie fêta le quinzième centenaire, les Chevaliers de Saint-Vartan publièrent cette traduction du livre connu sous le nom de Yeghisheh (Élisée), où l'on trouve l'histoire de l'invasion de l'Arménie par les Perses en 451, la description de la bataille d'Avarair, la mort de saint Vartan et la captivité des Arméniens. L'original de Yeghisheh paraît avoir été écrit en 458-464 par un contemporain. Yeghisheh, disciple des saints Sahag et Mesrob, qui donnèrent aux Arméniens leur alphabet et leur littérature, fut un des plus brillants écrivains de son époque, l'âge d'or des lettres arméniennes. Son livre est une épopée en prose. Les Arméniens eurent d'autres rois et d'autres héros. Celui qui resta le plus populaire, à travers les siècles, fut Vartan, qui mourut sur le champ de bataille, le soir d'une journée où, à la tête de 66,000 Arméniens, il avait tenu tête à 300,000 Perses. Il fut écrasé par l'ennemi. Après sa mort, la persécution du christianisme dura encore trente-trois ans, et ce n'est qu'en 484 que les Arméniens obtinrent de leurs ennemis la liberté de conscience. Vartan est le symbole de son peuple qui, écrasé entre les puissants de ce monde, continue sa lutte pour la liberté religieuse.

En 451, les Arméniens chrétiens n'étaient pas encore divisés. C'était l'année du concile de Chalcédoine. C'est pourquoi, en 1951, Sa Béatitude le cardinal Pierre Agagianian vint lui aussi commémorer saint Vartan aux États-Unis dans d'inoubliables cérémonies, et laissa à chacun de ses auditeurs une médaille de saint Vartan. J'eus le plaisir de montrer cette superbe édition de Yeghisheh à un ami arménien. Il remarqua avec une humble fierté: « Je n'ai jamais vu un livre aussi magnifique! » Les Chevaliers de Saint-Vartan peuvent être heureux de leur réussite.

Joseph-H. LEDIT.

Watson KIRKCONNELL: *Seven Pillars of Freedom. Second (revised) edition*. — Toronto, Burns and MacEachern, 1952. 189 pp., 22,5 cm.

LE MÉRITE principal de cette nouvelle édition est de mettre à jour l'abondante documentation sur le communisme au Canada, qui avait donné une si grande valeur à la première édition (voir *Relations*, juin 1944, p. 164). On aimerait voir ce livre dans les mains de ceux qui donnent trop aisément leur appui et leur collaboration aux communistes. Par exemple, la vieille *Ukrainian Labor-Farmer Temple Association*, déguisée sous le nom d'*Association of Ukrainian Canadians*, réussit à mobiliser le gouverneur général, quatre lieutenants-gouverneurs, trois juges en chef, trois premiers ministres, le primat de l'Église d'Angleterre au Canada, quatre présidents d'université, onze maires, deux ministres fédéraux, etc., etc., pour un festival organisé, en juillet 1946, par *a gang of Ukrainian communists, some of whom had recently been released from gaol and concentration camp* (p. 115). Ce sont là des situations embarrassantes, très embarrassantes. On trouvera aussi (p. 85) un nombre considérable de chefs unionistes qui se présentèrent comme candidats communistes aux élections fédérales de 1945. Les nigauds qui se laissent prendre, et qui sont ensuite gênés de la publicité qu'on leur fait, n'auront bientôt qu'une seule ressource, celle de se fâcher contre Watson Kirkconnell, qui est un des hommes les plus doux, les plus cultivés, les plus généreux, les plus *broad-minded* de son pays, auquel il a rendu un très grand service en publiant les noms des organisations et des individus qui veulent le détruire.

Joseph-H. LEDIT.

Georges LE BRUN KÉRIS: *Mort des colonies?* Collection « Le Poids du jour ». — Paris, Le Centurion, 1953. 157 pp., 19 cm.

BROCHURE hâtivement écrite, car l'A., conseiller de l'Union française, n'a vraisemblablement pas le loisir de lécher son style. Mais il a des idées claires sur des faits précis qu'il a vérifiés: marque d'une intelligence et d'un sang-froid trop rares. Dans une première partie, il analyse les données du problème colonial. Il y a une colonie, dit-il, partout où il y a coexistence de deux nations à richesses inégalement exploitées, et influence plus ou moins étroite de la mieux favorisée sur l'autre; il y a « problème colonial » quand le peuple « colonisé » veut s'assurer l'aide d'un peuple plus fort économiquement ou culturellement, sans sacrifier son indépendance légitime. En fonction de ces définitions, on comprend mieux les notions si usées et maltraitées de colonialisme, d'anticolonialisme, d'assimilation, de nationalisme colonial, et le reste. Dans une seconde partie, l'A. propose diverses solutions au problème colonial. Il développe surtout la solution « fédéraliste » de l'Union française, adoptée en 1946 pour remédier aux défauts du système d'« assimilation ».

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Jacques BÉSINEAU.

CANADIANA

Troisième Congrès de la Langue française au Canada. — Québec, Les Éditions Ferland, 1953. 475 pp., 23 cm.

CE VOLUME renferme le compte rendu des événements du Troisième Congrès de la Langue française, ainsi que le texte des adresses, des discours et des sermons; un autre volume contiendra une grande partie des travaux présentés aux diverses séances d'étude. Ceux qui sont allés au congrès comme ceux qui n'y sont pas allés, ceux qui en ont fait des éloges comme ceux qui ont préféré le commenter sans enthousiasme liront ces pages avec profit. Les éducateurs devront savoir utiliser ce volume et l'autre qui suivra; tous deux leur fourniront des thèmes intéressants à proposer à leurs élèves. M. l'abbé Adrien Verrette, président du congrès, a raison d'écrire dans la présentation: « Les échos conservés dans ce volume serviront à réchauffer et à guider nos groupements pendant de longues années à venir. On voudra le consulter souvent, comme on aime toujours à recourir aux directives des congrès de 1912 et de 1937. Il sera en quelque sorte le *vade-mecum* de tous les artisans de notre survivance. » Promettons d'ouvrir, et plus d'une fois, les publications issues du congrès de 1952. Elles nous aideront à prendre la résolution de travailler efficacement à ce que ce congrès ait un lendemain dans notre vie personnelle et dans celle de notre entourage.

Albert PLANTE.

Donatien FRÉMONT: *Les Secrétaires de Riel. Louis Schmidt, Henry Jackson, Philippe Garnot.* — Montréal, Chantecler, 1953. 205 pp., 19.5 cm.

AVEC la vie des secrétaires de Louis Riel, ce sont tous les événements de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest que résume l'historien de Mgr Provencher. Schmidt, Jackson et Garnot sont des hommes très différents; mais ils représentent assez bien les phases du soulèvement métis. *Schmidt*, intelligent et zélé, fut l'espoir de Mgr Taché et des patriotes manitobains. Mais il quitta trop tôt la politique et, dans la suite, se détacha de Riel. Ses mémoires révèlent un esprit perspicace et pondéré. *Jackson* est un original, exalté et fidèle. Il conserve, au milieu de sa vie extraordinairement aventureuse, un attachement sincère à son chef et à la cause humanitaire. C'est en 1952 que s'éteint ce journaliste vagabond qu'on avait jadis interné. *Garnot* cède d'abord à la crainte, joue le rôle de victime, puis de héros; il finira par noyer son panache dans la bouteille. Voilà une étude historique qui se présente d'une façon agréable. Le lecteur rencontre des personnages caractéristiques, il suit l'évolution de leurs projets et de leur tempérament. Un jugement sûr accompagne sans cesse le récit, qui se poursuit avec clarté et intérêt.

Maison Bellarmin.

Paul-Émile RACICOT.

J. M. S. CARELESS: *Canada. A Story of Challenge.* — Cambridge (Angleterre), At the University Press; Toronto, The Macmillan Co., 1953. 417 pp., 19 cm. Prix: \$3.50.

CE VOLUME, qui fait partie d'une collection spécialement consacrée aux pays du *commonwealth*, raconte d'une façon simple et vivante l'histoire de notre pays. L'A., qui est professeur d'histoire à l'Université de Toronto, a su mener son récit en rendant justice aux principaux groupes qui travaillèrent dans le passé à l'édification de la patrie canadienne. Je lui sais gré de définir la « nation canadienne » comme étant *a partnership of two peoples, languages and cultures* (p. 11). En général, il exprime avec justesse l'apport historique de ces deux peuples. Les Canadiens français, écrit-il, insistent davantage sur la responsabilité de l'homme, tandis que les Anglo-Canadiens mettent plus l'accent sur la liberté. Au lieu de conclure à la supériorité d'une manière de voir sur l'autre, il ajoute plutôt: *It is healthy, no doubt, for a country to have both sides stressed, and French Canada strengthens the Canadian nation today with its order and stability* (p. 71). L'A. — c'est là une faiblesse de son ouvrage — répète la vieille rengaine que les interprétations du Conseil privé ont faussé le sens de la Confédération (pp. 364-366). Peut-être aurait-il pu relire avec fruit, à cet égard, les conclusions du Rapport Rowell-Sirois, spécialement le passage qui porte en sous-titre « Caractère peu concluant des arguments tirés de l'histoire » (t. I, p. 37), ou bien encore, dans la *Canadian Bar Review* de 1939, la forte et cinglante riposte du juriste Evan Gray, traitant en particulier d'enfantillage ces jérémiades à l'égard du Conseil privé. L'ouvrage n'en demeure pas moins recommandable à plus d'un titre.

Richard ARÈS.

Canada, *Nation on the March.* — Toronto, Clarke, Irwin & Co., 1953. 212 pp., 23.5 cm. Prix: \$3.50.

CAUSERIES données au *Town Hall* de New-York (printemps 1953) par un groupe de Canadiens, parmi lesquels on relève les noms des hon. L. B. Pearson, C. D. Howe, H. Hume Wrong, Robert T. Winters, etc. La note générale est celle d'un robuste optimisme; l'accent monte même jusqu'au lyrisme. Le lecteur ne peut que conclure: heureux pays qui possède de si bons chefs politiques et de si grands hommes d'affaires! Il est vrai que seul est exposé le point de vue du gouvernement central. M. Harvey Perry, entre autres, se réjouit du régime de taxation instauré au Canada: *This happy and unusual state of affairs is attributable to what are known in Canada as the Tax Rental Agreements... They have... demonstrated that much more can be achieved by centralized administration and inter-governmental grants, without loss of autonomy or infringements of « state rights », than has been assumed in the past* (p. 39). Le lecteur renseigné sait que la réalité n'est pas aussi simple.

Richard ARÈS.

LITTÉRATURE ET VOYAGES

Jean GIRAUDOUX: *Les Contes d'un matin.* — Paris, Gallimard, 1952. 8^e édit. 177 pp., 18.5 cm.

CES CONTES de jeunesse témoignent déjà du grand talent de Giraudoux. Le dernier, pourtant, avec la préciosité qui fut le défaut de cet écrivain trop raffiné, conduit le lecteur aux frontières de l'hermétisme. Des allusions, plus claires, tendent à ridiculiser le clergé; mais elles sonnent faux: même le plus spirituel des Parisiens ne peut jouer à l'anticlérical sans ennuyer.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Jacques BÉSINEAU.

Jacques HÉBERT: *Autour des trois Amériques.* Montréal, Fides, 1952. 253 pp., 20 cm.

RÉÉDITION des plus heureuses. Jacques Hébert nous conduit jusqu'au fond de l'Amérique latine, passablement inconnue. Guide sûr et précis. On a l'impression d'être de la randonnée. Un enrichissement, la lecture de ce reportage empreint d'humanisme, de jeunesse et de foi.

L'Immaculée-Conception,
Montréal.

Marcel BEAUCHEMIN.

Léon POIRIER: *Vingt-quatre Images à la seconde.* — Tours (Paris), Maison Mame, 1953. 267 pp., 20.5 cm.

LISEZ bien le sous-titre: *Du studio au désert, journal d'un cinéaste pendant quarante-cinq années de voyages à travers les pays, les événements, les idées.* Et ne cherchez pas trop un cinéaste et les curiosités du métier. Il y en a; mais vous trouverez plutôt un homme, un artiste, un spiritualiste, qui préfère photographier la vie plutôt que la grime et les cartons-pâte des studios. Ses récits de voyages en Afrique, sa sympathie d'homme de cœur pour l'Africain rappellent beaucoup notre Jacques Hébert. Celui-ci, cependant, est plus cohérent, parce qu'il travaille sur période plus courte. On sait que Léon Poirier a réalisé, en Afrique, *l'Appel du silence*, dans les traces mêmes du P. de Foucauld, c'est-à-dire en montant... Qu'importe alors l'inutile néologisme *solutionner* (quand on a déjà *résoudre*) et autres vétilles. On a dit de ce journal qu'il est une œuvre humaine atteignant à certains moments la puissance d'un acte de foi. C'est vrai.

Maison Bellarmin.

Paul BÉLANGER.

ALMANACHS

L. O. C.: *Le Mouvement ouvrier 54.* — Montréal, Éditions de la L. O. C., 1953. 200 pp., 20 cm. Prix: \$0.55 franco.

CE MAGAZINE — le quatorzième de la série — n'est pas banal. On a écrit de lui: « Les 40,000 foyers ouvriers à qui il s'adresse tout particulièrement lui font toujours un accueil sympathique. Car ils sont sûrs de trouver dans ses pages, comme par les années passées, un message pour eux. » Succès qui s'explique aisément. On trouve dans cette publication des articles sérieux, des pages récréatives, des renseignements pratiques, des photos artistiques, bref un ensemble qu'on accueille avec plaisir, qu'on lit avec profit et auquel on aime à revenir au cours de l'année.

Albert PLANTE.

TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN: *Almanach 1954.* — Paris, Éditions du Témoignage chrétien, 1953. 177 pp., 21 cm.

ON A TORT de se moquer des almanachs, quand ils sont aussi bien faits que celui-ci. Les Français s'y intéresseront plus que les Canadiens, sans doute. Mais il contient tant de choses de portée universelle que nous n'hésitons pas à le recommander à nos lecteurs; voyez: un calendrier liturgique accompagné de citations et de commentaires enrichissants; nombre de pages consacrées aux questions sociales (dans le métro, les Noirs aux É.-U.) et rurales (reboisement), à la famille (logement, chauffage, psychologie éducative), à la science (pénicilline, radar), à l'histoire contemporaine (misères du monde), aux arts, à la religion et à l'Action catholique; puis, des jeux et bricolages, des histoires en images, des curiosités, et le reste. Un détail: pourquoi indiquer la résidence du cardinal McGuigan comme étant Toronto et celle du cardinal Léger comme étant le Canada? Est-ce qu'à Paris on connaît mieux Toronto que Montréal?

Marie-Joseph D'ANJOU.

Relations

13^e année

Montréal

1953

TABLES DE L'ANNÉE 1953

(Numéros 145-156)

I.— AUTEURS

Auteurs d'articles

- ANGERS, P. — La critique littéraire: 180.
ARCHAMBAULT, J.-P. — Un grand apôtre social: 13.
— La Semaine sociale d'Edmundston: 301.
ARÈS, R. — « Le surnaturel est lui-même charnel »: 5.
— Mission de l'Église et ordre temporel: 35.
BARBEAU, V. — En marge des quinze ans de « La Familiale »: 105.
BARRETTE, V. — Gustave Lacasse et Aurélien Bélanger: 73.
BÉLANGER, O. — Guidisme catholique: 106.
BERNARD, A. — A qui ce pays acadien?: 74.
BERNIER, A. — La vie française au Manitoba: 192.
BERNIER, R. — La Roue et la Croix: 87.
BOURASSA, L.-P. — Une île d'Océanie: 67.
BOUVIER, E. — Le salaire annuel garanti: 101.
— Pour un salaire garanti: 135.
— Morale et salaire garanti: 177.
BRIÈRE, G. — La Semaine de la famille ouvrière 1953: 268.
CATTÀ, R.-S. — « Tit-Coq » au cinéma: 108.
— « Limelight », testament de l'art de Chaplin: 127.
— « Madame Bovary »: 237.
— « Jeux interdits »: 297.
CHARBONNEAU, L. — Le congrès de l'Acelf à Saint-Boniface: 248.
COUSINEAU, J. — Sens et portée du centenaire de l'Université Laval: 20.
D'ANJOU, M.-J. — Professeurs de religion: 7.
— En écoutant notre cardinal: 62.
— Vous avez triomphé des hérésies: 132.
— L'obscurité n'a pas de droit: 146.
DANSEREAU, F. — Le contrat collectif chez Dupuis Frères: 302.
D'APOLONIA, L. — Lumière des nations: 48.
— Ministres protestants et communisme: 205.
— Quoi qu'on pense par ailleurs...: 303.
— L'Enfant et sa Mère: 326.
DE LÉRY, L. C. — Vie religieuse, sacerdoce et mariage: 3.
DUGRÉ, AL. — Comté rural en baisse: 37.
— Yamaska économique: 64.
— Jeunesse en fleur, en fuite: 92.
— Plus de vie à l'arpent: 124.
— La terre qui sauve: 155.
— Diviser pour multiplier: 190.
— Petites vacances chez Barbe-Bleue: 213.
— « Convertis du XX^e siècle »: 250.
— Novembre, mort et Talleyrand: 304.
— Le Témiscamingue et ses problèmes: 324.
D'SOUZA, J. — Universitaires du monde en tournée d'étude dans l'Inde: 277.
FILTEAU, G. — Au service de l'éducation, II: 39.
GÉRIN-LAJOIE, P. — Origines de nos problèmes constitutionnels et fiscaux actuels: 118.
— Les recommandations de la Commission Sirois et les accords fiscaux: 149.
— Critique des accords fiscaux actuels: 185.
— Impasse ou bifurcation dans l'histoire du Canada: 208.
— La Commission Tremblay: 234.
GERVAIS, A. — La corporation des institutrices: 152.
GERVAIS, E. — La part du public: 46.
— Un poste CBFT exclusivement français: 79.
— Pour protéger nos enfants: 163.
GIGUÈRE, G.-E. — M. le chan. Groulx, prêtre-historien: 334.
GINGRAS, P.-E. — Le mémoire des brasseries: 273, 290.
KLOK, P. — Diriger l'immigration, est-ce possible?: 107.
— Dangers de l'immigration au Canada: 316.
LABELLE, J.-P. — Le XVIII^e siècle et la musique: 269.
— Musique à programme: 335.
LAPLANTE, P. — L'assistance publique et les municipalités: 77.
— Fédérations d'œuvres dans les centres moyens: 140.
LAPLANTE, R. — Quelques aspects du crédit agricole: 218.
LA SALLE, G. — L'administration hospitalière: 212.
LA VOIE, J.-L. — Les Néo-Canadiens et leur gala d'avril: 164.
LEDIT, J.-H. — La lutte du Pape pour la dignité humaine: 25.
— Nuages d'avril sur le Mexique: 137.
— Mexique: problèmes économiques et sociaux: 165.
— Problèmes d'Amérique latine: 195.
— Horizon international: 50, 80, 223, 306, 336.
LEMONDE, L.-M. — Préparation au mariage: 162.
LOUARD, B. — L'habitation à prix modique à la portée de tous: 221.
MEUNIER, J.-d'A. — Lecture pour les malades: 97.
OUROUSSOFF, A. — Expérience au Canada: 265.
PAQUIN, J. — Morale et médecine: 89, 114.
PARENTEAU, R. — Le fonctionnement du fonds d'éducation: 231.
PATENAUDE, J.-Z.-L. — Le Comité de moralité publique: 246.
PERRAULT, A. — La Cour suprême du Canada: 18.
PLANTE, A. — « Rideau de fer ou rideau de préjugés? »: 10.
— Plaidoyer pour la personne humaine: 30.
— Désirs des commissions scolaires: 59.
— Réforme fiscale et commissions scolaires: 120.
— La « Loi pour assurer le progrès de l'éducation »: 175.
— Les faiblesses d'une loi: 202.
— Une thèse étonnante: 238.
— Éducation et octrois statutaires: 260.
— De Montréal à Victoria: 295.
RACICOT, P.-E. — Romains canadiens de 1952: 47.
— « Tartuffe » et « Zone »: 78.
— « La Cuisine des anges »: 164.
RANGER, P. — Les humanités au carrefour?: 318.
SAVARD, A. — Relations commerciales du Canada avec l'Amérique latine: 263.
SAVOIE, C.-F. — La Société l'Assomption: 252.
STERN, K. — Le mammifère humain toise le professeur Kinsey: 287.
THOORENS, L. — Le travail de la femme: 95.
— Dénatalité et vieillissement de la population: 279.
TREMBLAY, J.-J. — Problèmes franco-ontariens: 332.
VALIQUETTE, S. — Que tous soient un: 22.
— Semaine de la fraternité, 15-22 février: 41.
— Les Juifs rentrent dans la Terre promise: 321.

II.— MATIÈRES

Articles, Au fil du mois, Éditoriaux (Édit.), Commentaires (Comm.), Correspondance (Corr.), Horizon international (Hor.), Signes des Temps et Citations (Cit.), En trois mots.

- ACADIE. — A qui ce pays acadien?, A. BERNARD: 74.
— V. L'Assomption.
ACELF (Association canadienne des éducateurs de langue française). — Le congrès de l' — à Saint-Boniface, L. CHARBONNEAU: 248.
— V. Conseil de la Vie française, Manitoba.
ACTION POPULAIRE (L'). — Revue sociale, J.-P. A.: 72.
— L' — à cinquante ans, R. A.: 245.
AGRICULTURE. — V. Rural (Problème).
A. J. C. (Association de la Jeunesse canadienne). — Le congrès de l' —, A. P.: 350.
ALCOOL. — Problèmes sociaux de l'heure (Comm.): 128.
— Le péril alcoolique (Édit.): 145.
— Un mémoire des brasseries, P.-E. GINGRAS: 273, 290.
ALLIANCE (des professeurs). — Le sens d'un jugement de la Cour suprême en faveur de l' — (Édit.): 174.
— Le problème scolaire de Montréal: l'Alliance et l'Archevêque, A. P.: 216.
— V. Instituteurs.
AMBASSADE AU VATICAN. — Une équivoque dissipée (Édit.): 57.
AMÉRIQUE LATINE. — Communisme franc-maçonnerie, protestantisme, catholicisme en — (Hor.): 50.
— Problèmes religieux d' —, J.-H. LEDIT: 195.
— Relations commerciales du Canada avec l' —, A. SAVARD: 263.
— V. Colombie, Immigration.
ANGLETERRE. — L' — et l'unité européenne (Hor.): 306.
— L'Église d' — et la persécution en Pologne (Hor.): 336.
— V. Elisabeth, Tito.
ANTONIUTTI (S. Exc. Mgr.). — Le nouveau nonce à Madrid (Édit.): 285.
ASSISTANCE PUBLIQUE. — L' — et les municipalités, P. LAPLANTE: 77.
ASSURANCE. — V. Famille, L'Assomption.
AUTONOMIE. — V. Commissions scolaires, Fédéralisme.
BALI. — Une île d'Océanie, L.-P. BOURASSA: 67.
BARBE-BLEUE. — Petites vacances chez —, AL. DUGRÉ: 213.
BÉLANGER (Aurélien). — Gustave Lacasse et —, V. BARRETTE: 73.
BERNARD (Saint). — Actualité de —, L. D'A.: 244.

BILLS. - Le — 34. - V. Elections.
- Le — 37. - V. Tremblay.
- Le — 56. - V. Moralité.
- Le — 146. - V. Institueurs.
BRASSERIES. - V. Alcool.
CAISSES POPULAIRES. - Statistiques de 1951 (En trois mots): 256.
CANADA. - Expérience au —, A. OUBOUSOFF: 265.
- « Canadian ou Canadien », A. P.: 330.
- V. Ambassade, Amérique Latine, Canada français, Chèques, Cour suprême, Elections, Elisabeth, Fédéralisme, Grève, Immigration, Nations Unies, Néo-Canadiens, Unité.
CANADA FRANÇAIS. - « Histoire du — » (Comm.): 158.
- V. Acadie, Acelf, A. J. C., Bélanger, Bills, Canada, Chèques, Civilisation, Collèges, Conseil de la Vie française, Fédéralisme, Française, Franco-Ontariens, Groulx, Littérature, Manitoba, Rural, Syndicats.
C. C. C. (Conférence catholique canadienne). - V. Nouvelles.
CHÈQUES. - Les — bilingues (Edit.): 146.
- Le Conseil de la Vie française et les — bilingues (Comm.): 159.
CHIBOUGAMAU. - —, pomme de discorde, Al. D.: 130.
CHINE. - L'Eglise de — a besoin de nous (Comm.): 15.
- V. Communisme, Filion, Nouvelles.
CIVILISATION. - La chaire de — canadienne-française (Edit.): 30.
- V. Laïcisme.
COLLÈGES. - La Fédération des — classiques du Québec (Edit.): 173.
- Les humanités au carrefour?, P. RANGER: 318.
- V. Laïcs, Sainte-Marie.
COLOMBIE. - Crise politique: libéraux et conservateurs en lutte (Hor.): 51.
- Révolution militaire, 13 juin 1953 (Hor.): 225.
- V. Amérique latine.
COMMISSIONS SCOLAIRES. - Desirs des —, A. PLANTE: 59.
- Réforme fiscale et —, A. PLANTE: 120.
- La « Loi pour assurer le progrès de l'éducation », A. PLANTE: 175.
- Les faiblesses d'une loi, A. PLANTE: 202.
- Éducation et octrois statutaires, A. PLANTE: 260.
- — et finances (Comm.): 299.
- V. Alliance, Education, Tremblay.
COMMUNISME. - Réforme agraire et —, L. D'A.: 100.
- Athéisme persécuteur: Paix! Paix! L. D'A.: 160.
- V. Amérique latine, Chine, Endicott, Pologne, Protestantisme, Yougoslavie.
CONSEIL DE LA VIE FRANÇAISE. - Déclaration du — (Comm.): 270.
- De Montréal à Victoria: voyage du —, A. PLANTE: 293.
- L'égalité des races, mémoire du — à la Commission Tremblay (Comm.): 329.
- V. Chèques.
CONVERSIONS. - « Convertis du xx^e siècle », A. DUGRÉ: 250.
- V. « Inquiry Forum ».
COOPÉRATION. - En marge des quinze ans de « La Familiale », V. BARBEAU: 105.
- V. Caisse populaires, L'Assomption, Pêcheurs.
COUR SUPRÊME. - La — du Canada, A. PERRAULT: 18.
- V. Alliance, Témoins de Jéhovah.
CRÉDIT AGRICOLE. - Quelques aspects du —, R. LAPLANTE: 218.
CRIME. - — et pouvoir aux Etats-Unis (Comm.): 14.
- — et service de nouvelles aux E.-U. (Comm.): 42.
- — et opinion publique aux E.-U. (Comm.): 70.
- Le — organisé coûte cher au peuple (Comm.): 98.
- Des comités de citoyens contre le — organisé (Comm.): 98.
- Pour vaincre le —, une double conviction (Comm.): 186.
- Pour vaincre le —, un organisme fédéral permanent (Comm.): 214.
- Pour vaincre le —, des organismes locaux permanents (Comm.): 242.
- V. Barbe-Bleue, Jeu, Obscénité, Pénitenciers, Suicide.
CRITIQUE. - La — littéraire, P. ANGERS: 180.
- Un mot à M. Desmarchais, E. G.: 188.
CROIX. - La Roue et la —, R. BERNIER: 87.
- Les 70 ans de « la — », J.-P. A.: 189.
C. T. C. C. - V. Syndicats.
DANSE. - De la —: à Québec, à Montréal et à Paris, M.-J. d'A.: 188.
DÉFRICHEUR. - V. Rural.
DÉMOCRATIE. - V. Fédéralisme.
DESMARCHAIS (M. Rex). - V. Critique.
DIEU. - Politique sans —, L. D'A.: 330.
- V. Nations Unies.
DIMANCHE. - Les — tu garderas... (Edit.): 29.
- Le — de la justice sociale (Edit.): 113.
DIOCÈSES. - V. Antoniutti, Hearst, Yarmouth.
DISQUES. - Le XVIII^e siècle et la musique, J.-P. LABELLE: 269.

- Musique à programme, J.-P. LABELLE: 355.
DUPUIS FRÈRES. - Le contrat collectif chez —, F. DANSEREAU: 302.
ÉCONOMIQUE. - Progrès —: devoir de l'heure (Comm.): 129.
- V. Rural, Sociale (Sécurité).
ÉDUCATION. - — neutre, J.-P. A.: 72.
- Le fonctionnement du fonds d' —, R. PARENTEAU: 251.
- Contre le pessimisme en — (Comm.): 243.
- L' — supérieure aux E.-U. (Comm.): 270.
- V. Acelf, Collèges, Commissions scolaires, Etudiants, Guidisme, Inspecteurs, Institueurs, Institution Royale, Mariage, Presse, Professeurs, Télévision.
ÉGLISE. - « La ligne nette de la doctrine sociale catholique » (Comm.): 14.
- Mission de l' — et ordre temporel, R. ARÈS: 33.
- Lumière des nations, L. D'APOLLONIA: 48.
- La doctrine sociale de l' —, J.-P. A.: 160.
- L' — et le temporel (Comm.): 271.
- Le sens de l' — (Cit.): 315.
- V. Amérique latine, Chine, Diocèses, « Esprit », Léger, Orientales (Églises), Pape, Silence, Surnaturel, Unesco.
ÉLECTIONS. - Le bill 34 (Edit.): 57.
- Les —, affaire sérieuse (Edit.): 174.
- Règles chrétiennes pour le temps des — (Comm.): 186.
- Veille de scrutin (Edit.): 201.
- La victoire de l'insouciance et de la passivité (Edit.): 230.
- V. Italie.
ÉLISABETH II. - « Defender of the Faith » (Edit.): 2.
- Trop d'unanimité (Edit.): 58.
- V. Pourquoi, Westminster.
ENDICOTT (Rév. James). - Son discours au Conseil de la Paix: Budapest, juin 1953 (Hor.): 224.
ENFANT. - V. Noël, Presse, Télévision.
EN TROIS MOTS. - 29, 256.
ÉPISCOPAT. - V. Antoniutti, Diocèses, Mariage.
« ESPRIT ». - A propos du numéro d' — (Corr.): 52.
ÉTATS-UNIS. - Dans le monde du travail aux —, J.-P. A.: 17.
- Pays chrétien?, Al. D.: 217.
- V. Crime, Education, Kinsey, Protestantisme.
ÉTUDIANTS. - Problèmes d' — à l'université, R. A.: 130.
EUROPE. - V. Angleterre, Italie, Pologne, Unité.
FAMILIALE (La). - V. Coopération, Logement.
FAMILLE. - Pour mieux aider la — (Comm.): 328.
- V. Mariage, Semaine.
FÉDÉRALISME. - La Chambre de Commerce et les relations fédérales-provinciales (Edit.): 1.
- Démocratie et — (Comm.): 14.
- Confédération et autonomie (Comm.): 15.
- Le —: remède au désordre établi (Comm.): 42.
- Origines de nos problèmes constitutionnels et fiscaux actuels, P. GÉRIN-LAJOIE: 118.
- Les recommandations de la Commission Sirois et les accords fiscaux, P. GÉRIN-LAJOIE: 149.
- Critique des accords fiscaux actuels, P. GÉRIN-LAJOIE: 183.
- Impasse ou bifurcation dans l'histoire du Canada, P. GÉRIN-LAJOIE: 208.
- V. Tremblay.
FEMME. - Le travail de la —, L. THOORENS: 95.
- V. Modé.
FILION (M. Gérard). - « Rideau de fer ou rideau de préjugés? », A. PLANTE: 10.
FISCALITÉ. - V. Commissions scolaires, Fédéralisme.
FONCTIONNAIRES. - V. Grève, Montréal.
FRANÇAISE:
- Langue. - Le français en deuil, Al. D.: 130.
- V. Chèques, Télévision.
- Vie. - V. Canada français.
FRANCO-ONTARIENS. - V. Amérique latine.
FRANCO-ONTARIENS. - Problèmes —, J.-J. TREMBLAY: 332.
FRATERNITÉ. - V. Unité (canadienne).
GRÂCE. - V. Surnaturel.
GRÈVE. - — et services publics (Edit.): 257.
- V. Louiseville, Montréal.
GROULX (Chan. L.). - Le Prix Duvernay au —, R. A.: 16.
- « Un incorrigible espérant », R. A.: 160.
- Une saine inquiétude (Edit.): 258.
- M. le —, prêtre-historien, G.-E. GIGUÈRE: 334.
- V. A. J. C.
GUIDISME. - — catholique, O. BÉLANGER: 106.
HAAS (S. Exc. Mgr.). - J.-P. A.: 272.
HEARST. - Le diocèse de — (Comm.): 129.
HÔPITAUX. - L'administration hospitalière, G. LA SALLE: 212.
- V. Lecture.
HUMANITÉS. - V. Collèges.
HURTADO (Père A.). - Un grand apôtre social, J.-P. ARCHAMBAULT: 15.

IMMIGRATION. - Problèmes d' —, A. P.: 16.
- Congrès rural en Amérique latine (Comm.): 70.
- Diriger l'immigration, est-ce possible?, P. KLOK: 107.
- Dangers de l' — au Canada, P. KLOK: 316.
INDE. - Centenaires: S. F. Xavier et S. Thomas Apôtre (Hor.): 81.
- Universitaires du monde en tournée d'étude dans l' —, J. D'SOUZA: 277.
« INQUIRY FORUM ». - Conversions à Montréal, M.-J. d'A.: 16.
- Baptêmes d'adultes (Comm.): 98.
- Votre concours à l' —, M.-J. d'A.: 272.
INSPECTEURS D'ÉCOLES. - Au service de l'éducation, G. FILTEAU: 39.
INSTITUTEURS. - La corporation des —, A. GERVAIS: 152.
- V. Professeurs.
INSTITUTION ROYALE. - Une thèse étonnante, A. PLANTE: 258.
ISRAËL. - Lamentation d' —: irrégion, Al. D.: 151.
- Les Juifs rentrent dans la Terre promise, S. VALIQUETTE: 321.
- V. Jérusalem.
ITALIE. - Trahison à gauche et à droite: élections de 1953, L. D'A.: 216.
JÉRUSALEM. - Le veto d'Israël: internationalisation (Edit.): 230.
- L'internationalisation de — (Comm.): 298; (Corr.): 308.
JÉSUS. - V. Noël, Pauvres.
JEU. - Légaliser le —? Non! (Comm.): 128.
- V. Crime.
JEUNESSE. - V. A. J. C., Rural.
KINSEY (Rapport). - Publicité intempestive, M.-J. d'A.: 245.
- Le mammifère humain toise le professeur Kinsey, K. STERN: 287.
LACASSE (Gustave). - V. Bélanger.
LAÏCISME. - « Le paradoxe de notre régime social laïcisé » (Edit.): 314.
- V. Education.
LAÏCS. - Les — dans l'enseignement secondaire, M.-J. d'A.: 44.
L'ASSOMPTION (La Société). - —, C.-F. SAVOIE: 252.
LAVAL (Université). - Sens et portée du centenaire de l' —, J. COUSINEAU: 20.
- Cours d'été 1953 à —, M.-J. d'A.: 161.
LECTURE. - — pour les malades, J.-D'A. MEUNIER: 97.
LÉGER (Cardinal). - S. Em. le — (Edit.): 1.
- En écoutant notre cardinal, M.-J. d'ANJOU: 62.
- Aimer l'Eglise (Comm.): 71.
- Une initiative du — (Secrétariat d'Action sociale): 98.
- V. Alliance, Laïcisme.
LIBERTÉ. - Crise de la — (Comm.): 328.
LITTÉRATURE. - Romans canadiens de 1952, P.-E. RACICOT: 47.
- V. Critique, Lecture, Moralité, Presse.
LOGEMENT. - Statistiques sur l'habitation (Comm.): 70.
- Problèmes sociaux de l'heure (Comm.): 128.
- L'habitation à prix modique à la portée de tous, B. LOUARD: 221.
LOISIRS. - La Semaine de la famille ouvrière 1953: les —, G. BRIÈRE: 268.
LOUISEVILLE. - La grève de — (En trois mots): 29; A. P.: 44; (Comm.): 159.
MANITOBA. - La vie française au —, A. BERNIER: 192.
- V. Acelf, Conseil de la Vie française.
MARGUERITE BOURGEOYS. - Novembre 1653-1953, M.-J. d'A.: 300.
- Réclamons le timbre de —, M.-J. d'A.: 332.
MARIAGE. - Vie religieuse, sacerdoce et —, L.-C. DE LÉRY: 3.
- Préparation au —, L.-M. LEMONDE: 162.
- Nos évêques au secours de la dignité familiale (Edit.): 285.
MARIALE (Année). - L' — (Edit.): 313.
MASSEY (Hon. Vincent). - V. Laïcisme, Université.
MÉDECINE. - Morale et —, J. PAQUIN: 89, 114.
- Pie XII et la profession médicale: discours sur la — (Comm.): 214.
MEXIQUE. - Nuages d'avril sur le —, J.-H. LEDIT: 137.
- Problèmes économiques et sociaux, J.-H. LEDIT: 165.
MISSIONS. - Arnold J. Toynbee et l'esprit missionnaire (Comm.): 242.
MODE. - Beauté et personnalité, — et morale (Comm.): 215.
- Croisade de modestie (En trois mots): 256.
MONTRÉAL. - Heureuse solution d'un différend: ville et fonctionnaires, A. P.: 300.
- V. Alliance, Etudiants, Grève, Moralité, Municipalités.
MORALITÉ. - La littérature immorale (Comm.): 43.
- Le bill 56 (Edit.): 85.
- « Le péché comme un droit » (Comm.): 99.
- Le Comité de — publique, L. PATENAUDE: 246.
- V. Alcool, Crime, Danse, Elections, Kinsey, Mariage, Médecine, Monde, Obscénité, Pape, Presse, Salaire.

MORT. - Novembre, — et Talleyrand, Al. DUGRÉ: 304.

MUNICIPALITÉS. - V. Assistance publique, Commissions scolaires, Moralité (bill 56), Œuvres.

MUSIQUE. - V. Disques.

NATIONS UNIES. - Avec ou sans Dieu? (Edit.): 29. - V. Jérusalem, Unesco.

NÉO-CANADIENS. - Les — et leur gala d'avril, J.-L. LAYOIE: 164. - V. Immigration.

NOËL. - La comédie du Père —, J.-P. A.: 45. - L'Enfant et sa Mère, L. D'APOLLONIA: 326.

NOUVELLES. - Conspiration du silence (Edit.): 313. - Un service de — (C. C. C.), A. P.: 331. - V. Crime.

OBSCÉNITÉ. - L' — n'a pas de droit, M.-J. D'ANJOU: 146. - V. Moralité.

OCTROIS. - V. Commissions scolaires, Fédéralisme.

ŒUVRES. - Fédérations d' — dans les centres moyens, P. LAPLANTE: 140.

OPINION PUBLIQUE. - V. Crime, Nouvelles.

ORIENTALES (Églises). - Encyclopédie « Orientales Ecclesias » (Hor.): 80.

OUVRIERS. - V. Paix, Semaine, Syndicats, Travail.

OZANAM (Frédéric). - —, J.-P. A.: 300.

PAIX. - Lueur de — (Edit.): 113. - Beati pacifici, R. A.: 244. - — sociale: patrons et ouvriers (Comm.): 270. - V. Communisme, Economique, Pape.

PAPE. - La lutte du — pour la dignité humaine: la paix, l'Église du silence, l'Église menacée, J.-H. LEDIT (Hor.): 23. - Plaidoyer pour la personne humaine, A. PLANTE: 50. - V. Église, Médecine, Orientales (Églises), Psychanalyse, Unesco.

PAROISSE. - Rôle social de la — (Cit.): 269. - V. « Esprit », Semaine sociale.

PAUVRES. - Jésus et les — (Cit.): 86.

PÉCHÉ. - V. Moralité.

PÊCHEURS. - Un vingt-cinquième (coopératives), Al. D.: 100.

PÉNITENTIAIRES (Fermes). - Au pénitencier, Al. D.: 189.

PERSÉCUTION. - V. Communisme, Pologne, Yougoslavie.

PERSONNE. - V. Pape.

PHILOSOPHIE. - Mission d'une — de la vie (Comm): 298.

POLOGNE. - La légation polonaise d'Ottawa et le P. Kolbe (Hor.): 80. - Confesseurs de la foi: card. Wyszynski, Mgr Kaczmarek (Edit.): 287. - Quel qu'on pense par ailleurs...: « L'Actualité religieuse » et la religion en Pologne, L. D'APOLLONIA: 303. - V. Nouvelles.

POPULATION. - Dénatalité et vieillissement de la —, L. THOURENS: 279. - V. Immigration.

POURQUOI. - Divers —, Al. D.: 161.

PRESSE. - La — enfantine (Comm.): 187. - V. Action Populaire (L'), Croix (La), Moralité, Progrès (Le).

PROFESSEURS. - V. Alliance, Education, Laïcs.

PROFESSEURNELE (Organisation). - L' — en marche, J.-P. A.: 217. - V. Haas.

« PROGRÈS DU SAGUENAY » (Le). - Un nouveau quotidien catholique, J.-P. A.: 130.

PROTESTANTISME. - Bien-être et suicide, L. D'A.: 101. - Ministres protestants et communisme aux E.-U., L. D'APOLLONIA: 205. - Réduction à l'absurde: contradictions doctrinales, L. D'A.: 273. - V. Amérique latine, « Inquiry Forum ».

PSYCHANALYSE. - Le Pape et la —, M.-J. D'A.: 45.

RACES. - V. Conseil de la Vie française.

RADIO. - V. Télévision.

RELIGION. - Professeurs de —, M.-J. D'ANJOU: 7. - V. Communisme, Église, Laïcisme, Mariage, Unité.

ROMANS. - V. Littérature.

RURAL (Problème). - Comté rural en baisse, Al. DUGRÉ: 37. - Yamaska économique, Al. DUGRÉ: 64. - Le Bas-Saint-Laurent veut bouger, Al. D.: 72. - Jeunesse en fleur, en fuite, Al. DUGRÉ: 92. - Plus de vie à l'arpent, Al. DUGRÉ: 124. - Culture plus rationnelle du sol (Comm.): 129. - La terre qui sauve, Al. DUGRÉ: 155. - Statistiques agricoles (Comm.): 158. - Diviser pour multiplier, Al. DUGRÉ: 190. - L'Ordre de Mérite du Défricheur, Al. D.: 216. - Problèmes agricoles (Corr.): 337. - V. Communisme, Crédit, Immigration, Pêcheurs, Témiscamingue, Urbaine.

SACERDOCE. - V. Mariage.

SAINTE-MARIE (Collège). - Gloires d'un collège, J.-P. A.: 46.

SALAIRE. - Le — annuel garanti, E. BOUVIER: 101. - Pour un — garanti modifié, E. BOUVIER: 133. - Morale et — garanti, E. BOUVIER: 177.

SÉCURITÉ. - V. Dupuis, Salaire.

SEMAINE: - de la Famille ouvrière. - V. Loisirs. - Sociale. - La section anglaise des — du Canada, J.-P. A.: 245. - La — d'Edmundston: la paroisse, J.-P. ARCHAMBAULT: 301.

SILENCE. - V. Nouvelles, Pape.

SOCIALE: - Question. - Solution sociale, solution d'amour (Comm.): 186. - Revue. - V. Action Populaire (L'). - Sécurité. - V. ce mot. - Semaine. - V. ce mot. - V. Alcool, Assistance, Dimanche, Economique, Église, Haas, Hurtado, Léger, Logement, Mexique, Œuvres, Ozanam, Paix, Paroisse, Population, Professionnelle.

SOMERVILLE (Sir Henry). - Un athlète du Christ, J.-P. A.: 100.

SPIRITUALITÉ. - V. Église, Noël, Vierge.

STALINE. - V. U. R. S. S.

SUICIDE. - V. Protestantisme.

SURNATUREL. - « Le — est lui-même charnel », R. ARÈS: 5. - V. Église.

SYNDICATS. - Fête du travail et unité syndicale (Edit.): 229. - Le congrès de la C. T. C. C., A. P.: 272. - Pour un syndicalisme national, J.-P. A.: 331. - V. Dupuis, Grève, Montréal, Paix, Professionnelle.

TALLEYRAND. - V. Mort.

TÉLÉVISION. - — et radio privées, E. G.: 16. - La part du public, E. GERVAIS: 46. - Un poste CBFT exclusivement français, E. GERVAIS: 79. - Pour protéger nos enfants, E. GERVAIS: 163. - A la —, Al. D.: 189.

TÉMISCAMINGUE. - Le — et ses problèmes, Al. DUGRÉ: 324.

TÉMOINS DE JÉHOVAH. - La Cour suprême et les — (Edit.): 286.

TEMPOREL. - V. Église.

TITO. - — à Londres (Edit.): 2. - Les admirateurs de — (Edit.): 259.

TOURISME. - —, Al. D.: 188.

TOYNBEE. - V. Missions.

TRAVAIL. - V. États-Unis, Femme, Syndicats.

TREMBLAY (Commission). - Le bill 37 (Edit.): 86. - La —, P. GÉRIN-LAJOIE: 234. - V. Conseil de la Vie française.

UNESCO. - L'Église et l' —, L. D'A.: 244.

UNITÉ: - Canadienne. - Semaine de la Fraternité, S. VALIQUETTE: 41. - V. Fédéralisme. - Européenne. - L' — (Comm.): 214. - V. Angleterre. - Religieuse. - Que tous soient un, S. VALIQUETTE: 22. - Syndicale. - V. Syndicats.

UNIVERSITÉ. - La « rédemption » des grandes universités (Edit.): 259. - V. Étudiants, Inde, Laval.

URBAINE (Vie). - Sur un article du R. P. Al. Dugré (Corr.): 167.

U. R. S. S. - J'écoute (censure soviétique), L. D'A.: 72. - La succession de Staline, J.-H. L.: 131. - La chute de Beria (Hor.): 223. - V. Communisme, Italie, Pologne.

VATICAN. - V. Ambassade, Pape.

VIERGE (Sainte). - Vous avez triomphé des hérésies, M.-J. D'ANJOU: 132. - V. Mariale, Noël.

WESTMINSTER. - — et —, L. D'A.: 151.

YAMASKA. - V. Rural.

YARMOUTH. - Le diocèse de — (Edit.): 201.

YUGOSLAVIE. - Persécution religieuse (Hor.): 82. - V. Dieu, Tito.

III. — BIBLIOGRAPHIE

A. — ANONYME ET EN COLLABORATION

ANONYME (auteur unique non identifié; auteurs multiples sans désignation collective).

- *De Rome d'or au monde* (G. Tremblay): 26.

- *Les Relations fédérales-provinciales en matière d'impôts* (A. Plante): 27.

- *Messages du Président du III^e Congrès de la Langue française*, 18-25 juin 1952 (A. Plante): 27.

- *Musique et Musiciens*, 1^{re} année, n° 1 (R. Arès): 28.

- *Dictionnaire pratique de liturgie romaine* (M.-J. d'Anjou): 55.

- *Congrès international des Caisses populaires Desjardins et des Credit Unions* (E. Bouvier): 55.

- *La Province de Québec et ses Manufactures*, I: *Aliments et boissons, tabacs*; 2: *Couture, cuir*; 3: *Textiles et vêtements*; 4: *Bois, papier, imprimerie*; 5: *Fer et acier, métaux non ferreux*; 6: *Matériel de transport, appareils électriques* (E. Bouvier): 85.

- *Québec, puissance industrielle* (E. Bouvier): 84.

- *Contributions à l'Étude des Sciences de l'Homme*, n° 1 (R. Picard): 110.

- *Perspectives* 53 (M.-J. d'Anjou): 111.

- *L'Histoire de Dieu*, II: *Histoire d'Abraham*, III: *Isaac et Jacob* (M.-J. d'Anjou): 169.

- *Bible et Vie chrétienne*, n° 1, mars-mai 1953 (M.-J. d'Anjou): 198.

- *Pour un cinquantenaire* (A. Plante): 199.

- *Blind-River, Blezard-Valley* (A. Plante): 199.

- *Actes du 1^{er} Congrès mondial pour l'apostolat des laïques* (J.-P. Archambault): 226.

- *Répertoire des œuvres sociales de Montréal* (A. Plante): 227.

- *Convertis du XX^e siècle* (Al. Dugré): 250.

- *Vedettes 1952. Le fait français au Canada* (R. Arès): 312.

- *Ils étaient des nôtres* (P. Bélanger): 312.

- *Canada, Nation on the March* (R. Arès): 340.

- *III^e Congrès de la Langue française au Canada* (A. Plante): 339.

EN COLLABORATION (divers auteurs sous la désignation *En collaboration* ou sous un nom collectif).

- **SEMAINE DES INTELLECTUELS CATHOLIQUES.** - *L'Église et la Liberté* (M.-J. d'Anjou): 53.

- **U. I. E. S.** - *Codexo Social, Esbozo de la Doctrina Social Catolica* (R.-A.): 55.

B. — AUTEURS IDENTIFIÉS

ALMÉRAS, Ch. - *Christine et les Jumeaux* (P.-E. Racicot): 56.

ALZIN, J. - *Jésus incognito. Essai sur les prêtres ouvriers* (E. Bouvier): 282.

ANGERS, F.-A. - *Initiation à l'Économie politique* (R. Arès): 55.

AUDET, L.-Ph. - *Le Système scolaire de la province de Québec* (A. Plante), II: 254; III, IV: 238.

AUPHAN, Amiral. - *Les Échecs de l'Histoire ou l'Éclatement des empires coloniaux de l'Occident* (J. Bésineau): 310.

BAILLY, G. - *Psautier romain-français* (M.-J. d'A.): 55.

BASTIN, R. - *L'Histoire sainte* (R. A.): 172.

BEAUMONT, G. - *Comme le fleuve qui passe* (P.-E. Racicot): 228.

BERNAGE, B. - *Brigitte et le Cercle de famille* (L. Témossé): 200.

BERNARD, H. - *Portages et routes d'eau en Haute Mauricie* (Al. Dugré): 227.

BERNIER, R. - *La Roue et la Croix* (M.-J. d'Anjou): 142.

BLOND, Chan. - *La Sainteté de la Mère de Dieu* (J. Bruyère): 141.

- BOSCO, H. - Antonin (P.-E. Racicot): 56.
BOUCHER, Th. - *Mauricie d'autrefois* (Al. Dugré): 111.
BOUQUIER, H. - *Don Bosco éducateur* (J.-P. Labelle): 143.
BOURASSA, F. - *La Virginité chrétienne* (L. d'Apollonia): 169.
BOURGOIS, Mgr Ch.-E. - *Le Service social diocésain* (A. Plante): 226.
BOUSQUET, M.-P. - *Feux sur la Serra* (R. A.): 28.
BRADY, A. - *Democracy in the Dominions* (R. Arès): 310.
BREGHA, F. - *Déshumanisation du travailleur dans l'univers communiste* (E. Bouvier): 256.
CARELESS, J. M. S. - *Canada. A Story of Challenge* (R. Arès): 340.
CARET, J. - *Familles d'hier et d'aujourd'hui* (M.-J. d'Anjou): 285.
CARRÉ, Lt-Col. H. - *Les Grandes Heures du général Pétain, 1917, et la Crise du moral, I* (W. Girouard): 310.
CATTÀ, Chan. - *La Sainteté de la Mère de Dieu* (J. Bruyère): 141.
CAVIEZEL, F.-W. - *Oui... pour toujours* (P.-E. Racicot): 56.
- *Et moi, j'ai dit non* (L. Telmosse): 228.
CATY, J. - *Les Mille et Une Nuits du Chrétien* (J. Bouchard): 309.
CESBRON, G. - *Les Saints vont en enfer* (L. Laurendeau): 228.
CHESTERTON, G. K. - *L'Église catholique et la conversion* (J.-M. Daoust): 254.
CLAUDEL, P. - *Le Symbolisme de La Salette* (P. Bélanger): 281.
COGNET, L. - *Le Père Teilhard de Chardin et la Pensée contemporaine* (R. Arès): 26.
COURDONNIER, Chan. - *Mgr d'Hulst* (P. Bélanger): 283.
COUTAZ, B. - *Les Dents agacées* (J. Bruyère): 200.
COUTURIER de CHEFDUBOIS, I. - *Notre-Dame de Banneux* (P. Bélanger): 141.
CRANNY, T. - *The Moral Obligation of Voting* (G. Jolicoeur): 309.
CUVELIER, P. - *Les Nouvelles Aventures de Corentin* (R. A.): 172.
D'AMBRIÈRES, J.-M. - *Le Sacerdoce du peuple chrétien* (P. Bélanger): 82.
D'ARNOUX, J. - *L'Heure des héros* (J. Bélineau): 197.
DÉCARREAUX, J. - *Notre Bible, source de vie* (P.-E. Racicot): 253.
DEGLAIRE, H. - *La Belle Histoire de Tobie* (R. A.): 338.
DE GUTTENBERG, A.-Ch. - *La Manifestation de l'Occident* (P. Angers): 26.
DE KERMADEUC, G. - *Je suis prêtre* (J.-P. Archambault): 54.
DE LA NOË, F. - *Le Monde en création* (J. Racette): 169.
DE LA TOUR FONDUE, G. - *Interviews canadiennes* (P.-E. Racicot): 143.
DELÉPIERRE, J. - *Homme, où vas-tu?* (A. Champagne): 170.
DE LUBAC, H. - *Méditation sur l'Église* (R. Arès): 169.
DESJARDINS, G. - *Le Dogme de l'Assomption* (M.-J. d'Anjou): 281.
DESONAY, F. - *L'Art d'écrire une lettre* (M.-J. d'Anjou): 228.
DES ORMEAUX, D. - *Jusqu'au bout* (R. A.): 28.
- *Sang des Martyrs* (R. A.): 172.
- *Pierre d'achoppement* (R. A.): 172.
- *Trio d'amis* (R. A.): 172.
- *Le Petit Acadien* (R. A.): 172.
- *Claude l'orphelin* (R. A.): 172.
DRANSARD, L. - *Vu en Chine* (J.-P. Archambault): 142.
DUHR, J. - *L'Art des arts: Éduquer un enfant* (J.-P. Labelle): 254.
DYCKMANS, G. - *Initiation pratique au métier d'écrire* (M.-J. d'Anjou): 311.
ESTANG, L. - *Cherchant qui dévorer* (P.-E. Racicot): 228.
ÉTHIER, W. - *L'Orientation professionnelle* (M. Bécharde): 27.
FILION, G. - *Rideau de fer ou Rideau de préjugés?* (A. Plante): 10.
FLICOTEAUX, Dom E. - *Fêtes de gloire: Avent, Noël, Épiphanie* (P. Bélanger): 26.
FORD, J. C. - *Depth Psychology, Morality and Alcoholism* (M.-J. d'Anjou): 142.
FORTIER, DE LA B. - *Fiscalité municipale-provinciale* (A. Plante): 284.
FRANQUIN, A. - *Il y a un sorcier à Champignac* (R. A.): 28.
- *Quatre aventures de Spirou* (R. A.): 28.
- *Spirou et Fantasio* (R. A.): 28.
FRASSATI, L. - *Mon frère Pier Giorgio. Les dernières heures* (J. L'Archevêque): 284.
FRÉGAULT, G. - *Le Grand Marquis* (P.-E. Racicot): 56.
FRÉMONT, D. - *Les Secrétaires de Riel* (P.-E. Racicot): 340.
GAGNON, E. - *Une fille est venue* (Al. Dugré): 112.
GAGNON, G. - *Bibliographie analytique de la littérature pédagogique canadienne-française* (S. Valiquette): 84.
GARRIC, R. - *Un destin héroïque. Bernard de Laitre* (J.-P. Archambault): 283.
GERLAUD, R. P. - *La Sainteté de la Mère de Dieu* (J. Bruyère): 141.
GERVY. - *Pa! Apouf contre les gangsters!* (R. A.): 28.
- *Pa! Apouf et l'île des pirates* (R. A.): 28.
- *Pa! Apouf et... la Bande à Chico* (R. A.): 28.
- *Pa! Apouf dans les glaces* (R. A.): 28.
GIGNOUX, C.-J. - *Lénine* (J.-H. Ledit): 27.
GILSON, E. - *Les Métamorphoses de la Cité de Dieu* (R. Arès): 282.
GIRAUDOUX, J. - *Les Contes d'un matin* (J. Bélineau): 340.
GREENE, G. - *Essais catholiques* (R. Arès): 254.
GREVILLOT, J.-M. - *L'Amérique expliquée* (M.-J. d'Anjou): 55.
GROSS, Mgr J. - *Plus près de vous, Seigneur!* (C. Allaire): 197.
GUARDINI, R. - *De la mélancolie* (M.-J. d'Anjou): 309.
GUILLEMIN, H. - *Victor Hugo par lui-même* (M.-J. d'Anjou): 311.
HAMP, P. - *Hormisdas le Canadien* (P.-E. Racicot): 144.
HARVEY, J.-C. - *Les Paradis de sable* (P.-E. Racicot): 199.
HÉBERT, J. - *Autour des trois Amériques* (M. Beauchemin): 340.
HERGÉ. - *Le Rayon du mystère; I: Le « Manitoba » ne répond plus; II: L'Éruption du Karamako* (R. A.): 84.
- *Popol et Virginie au pays des Lapinos* (R. A.): 84.
HESTON, E. L. - *Comment le pape gouverne l'Église* (A. Gendron): 281.
HOLSTEIN, R. P. - *La Sainteté de la Mère de Dieu* (J. Bruyère): 141.
HONORÉ, L. - *Elle... et Toi, jeune homme* (R.-J. Ballon): 143.
HOORNAERT, Chan. R. - *Le Bréviaire, prière de tous* (P. Bélanger): 109.
- *Sainte Thérèse d'Avila* (R.-J. Ballon): 283.
HOUYOUX, J. - *Le Vrai Visage des Écoles de bonheur* (Al. Dugré): 111.
JENGER, Ch. - *Robert Ricard, capitaine de frégate et jésuite, 1883-1944* (J.-P. Archambault): 82.
JUST, B. - *Allegro barbaro* (R. Csongor): 199.
KAHN, F. - *Ton corps et toi* (R. Picard): 170.
KERKHOFS, S. Exc. Mgr L.-J. - *Notre-Dame de Banneux* (P. Bélanger): 141.
KIRKCONNELL, W. - *Seven Pillars of Freedom* (J.-H. Ledit): 339.
KOLOGRIVOF, I. - *Essai sur la sainteté en Russie* (A. Ourousoff): 226.
LANCÔT, G. - *Filles de joie ou Filles du roi?* (P.-E. Racicot): 56.
L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY, J. - *Comment j'éduque Paul et Marie* (J.-H. Ledit): 27.
LA SELVE, S. - *L'Inconnue de Valcluse* (R. A.): 84.
LATOUR, C. - *Recueil de cantiques* (R. Watier): 338.
LATOURELLE, R. - *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf, II* (G.-E. Giguère): 255.
LATTANZI, U. - *Occidente in pericolo* (J.-H. Ledit): 339.
LA VARENDE. - *Flaubert par lui-même* (J. Racette): 311.
LAVIGNE, J. - *L'Inquiétude humaine* (M.-J. d'Anjou): 198.
LEBEL, M. - *Pourquoi apprend-on le grec?* (P. Angers): 255.
LE BRUN KÉRIS, G. - *Mort des colonies?* (J. Bélineau): 339.
LECORDIER, G. - *Les Classes moyennes en marche* (M.-J. d'Anjou): 310.
LE FRANC, M. - *Le Fils de la forêt* (P.-E. Racicot): 284.
LESAGE, G. - *L'Accession des congrégations à l'état religieux canonique* (G. Van Belleghem): 226.
LIPPET, P. - *Lettres à un jeune moine* (J.-P. Labelle): 54.
- *Cœurs inquiets* (J.-P. Labelle): 109.
LIVERNOCHE, J. - *Enquête sur la vie religieuse des élèves de la 12^e année au cours primaire supérieur* (W. Girouard): 143.
LOEHR, D. A. - *L'Année du Seigneur* (P. Bélanger): 82.
LORSON, P. - *Le Plaisir sanctifié* (J.-P. Archambault): 169.
- *Défense de tuer* (R. Arès): 282.
LORY, M.-J. - *La Pensée religieuse de Léon Bloy* (J. Bélineau): 282.
LOWER, A. R. M. - *Canada. Nation and Neighbour* (R. Arès): 171.
LYNCH, Sister M. - *The Organized Social Apostolate of Albert de Mun* (R. Arès): 227.
MACCUBBIN, M. - *J'ai à vous parler...* (M.-J. d'Anjou): 112.
MAGNAN, A. - *Le Diocèse des Trois-Rivières, 1852-1952* (Al. Dugré): 171.
MAHER, Th. - *Pays de Cocagne ou Terre de Caïn?* (E. Bouvier): 83.
MANDÉ, P. - *Écrivain U. S. A., Écrivain U. R. S. S.* (J.-H. Ledit): 110.
MARION, S. - *La Bataille romantique au Canada français* (P.-E. Racicot): 27.
MARSILLE, H. - *Robert Ricard, capitaine de frégate et jésuite, 1883-1944* (J.-P. Archambault): 82.
MARTIN, M.-M. - *Histoire de France racontée aux petits enfants* (R. A.): 84.
- *Présence de Jeanne d'Arc* (J.-M. Aubry): 338.
MASONI, M. - *L'Ordre de Mérite du Défricteur* (E. Bouvier): 226.
MERTON, T. - *Semences de contemplation* (L. Telmosse): 54.
NAGAI, P. - *La Chaîne du Rosaire* (G. Dallaire): 54.
NELLIGAN, E. - *Poésies complètes* (P.-E. Racicot): 56.
NEVETT, A. - *Too Many of Us?* (R.-J. Ballon): 170.
OCHSÉ, M. - *La Nouvelle Querelle des images* (P. Gaborry): 338.
OESTERREICHER, J. M. - *Walls are Crumbling* (L. d'Apollonia): 142.
O'NEIL, L.-C. - *Grimaceries* (J.-H. Ledit): 84.
OUELLET, G. - *L'Ordre de Mérite du Défricteur* (Al. D.): 216.
PANNETON, Chan. G. - *Le Diocèse des Trois-Rivières, 1852-1952* (Al. Dugré): 171.
PARSCH, P. - *La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie* (P. Bélanger): 109.
PAUWELS, M. - *Analyse de l'Exploitation* (E. Bouvier): 170.
PÉGUY, Ch. - *Jeanne d'Arc* (R.-J. Ballon): 284.
PERRON, L. - *A Ferme-Belle, un dimanche. - A travers bois. - De la roche au sol. - En visite chez les Hébert. - Jean et sa Ferme. - Jean et ses Animaux* (Ph. Bélanger): 144.
PETERS, N. - *Notre Bible, source de vie* (P.-E. Racicot): 253.
PICKETT, R. C. - *Mental Affliction and Church Law* (G. Van Belleghem): 226.
PLUS, R. - *La Paix intérieure* (P.-E. Filion): 338.
POELMAN, R. - *Plongés dans les Actes* (P. Bélanger): 54.
POIRIER, L. - *Au service de nos écrivains* (M.-J. d'Anjou): 312.
POIRIER, Léon. - *Vingt-quatre Images à la seconde* (P. Bélanger): 340.
RABINOVITCH, I. - *Of Jewish Music* (J.-P. Labelle): 311.
RATTÉ, A. - *Bibliographie analytique de la littérature pédagogique canadienne-française* (S. Valiquette): 84.
RICCIOTTI, G. - *Saint Paul Apôtre* (R. Bourgault): 281.
ROBERT, A. - *Inventaire franco-américain, 1952* (A. Plante): 111.
ROBERTS, L. - *Canada. The Golden Hinge* (R. Arès): 227.
RODRIGUEZ, S. - *El Padre Salvador* (J. M. Ganuza): 254.
RONDEAU, C. - *Saint-Félix-de-Valois* (Al. Dugré): 284.
ROSCINI, G.-M. - *La Servitude mariale* (M.-J. d'Anjou): 281.
ROYER, J. - *L'Inconnue de Valcluse* (R. A.): 84.
RUMILLY, R. - *Histoire de la province de Québec; XXIV: Succession de Laurier. - XXV: Alexandre Taschereau* (M.-J. d'Anjou): 198, 312.
SAINTE-MADELEINE-DES-ANGES, Sr. - *La Joie parfaite de Marguerite Bourgeoys* (M.-J. d'A.): 300.
SALES, L. - *Un appel du Christ au monde* (A. Gendron): 282.
SCLAFERT, C. - *L'Âme religieuse de Montaigne* (P.-E. Langevin): 83.
SOUBIGOU, Mgr. - *La Sainteté de la Mère de Dieu* (J. Bruyère): 141.
TAILLON, L. - *Au service de la culture française en Acadie* (P.-E. Racicot): 143.
TENNIEN, M. - *No Sacred is Safe* (L. d'A.): 100.
TEYSSIER, L. - *Message trinitaire* (F. Bédard): 109.
TOYNEBE, A. J. - *Le Monde et l'Occident* (Comm.): 242.
TRUDELLE, J.-A. - *Psychologie et Vente* (E. Bouvier): 85.
VANDERSTEEN W. - *Les Aventures de Bob et Bobette: le Fantôme espagnol* (R. A.): 172.
VANDEUR, Dom E. - *Jésus* (J. Bouchard): 197.
VAN DE WALLE, L. - *Jésus-Christ, cet inconnu* (R. Watier): 197.
VERCORS. - *Les Animaux dénaturés* (A. Brossard): 256.
VERMEERSCH, A. - *Méditations sur la sainte Vierge* (P. Bélanger): 141.
VINETTE, R. (et autres). - *Méthodologie spéciale* (S. Valiquette): 27.
VOVARD, A. - *Le Mystère de la poésie* (L. Laurendeau): 284.
WETTER, G. A. - *Der Dialektische Materialismus* (J. Zrinyi): 198.
WIRTZ, J. - *Amour et Mariage* (M.-J. d'Anjou): 282.
YEGHISHEH. - *History of Vartan and the Armenian War* (J.-H. Ledit): 339.

IV.—THÉÂTRE ET CINÉMA

Pièces commentées

- Cuisine des anges* (La). - (P.-E. Racicot): 164.
Tartuffe. - (P.-E. Racicot): 17, 78.
Zone. - (P.-E. Racicot): 79.

Films commentés

- Jeux interdits*. - (R.-S. Catta): 297.
Limelight. - (R.-S. Catta): 127.
Madame Bovary. - (R.-S. Catta): 237.
Tri-Coq. - (R.-S. Catta): 108.

Hommages

de



Tél. : HArbour 0456

Charlemagne Bourcier, O. D.

Optométriste - Spécialiste de la vue

●
Rééducation visuelle

1735, rue Saint-Denis
Montréal

Heures de bureau :
de 9 h. à 7 h.

Acles pontificaux :

Devoirs professionnels

Instituteurs et institutrices. — Ingénieurs. — Infirmiers et infirmières. — Commerçants. — Comptables. — Fonctionnaires.
25 sous.

Brochures de l'I. S. P. :

Les Témoins de Jéhovah

par le juge Thibaudeau Rinfret
20 sous.

●
INSTITUT SOCIAL POPULAIRE

25, rue Jarry Ouest, Montréal

Articles de lavage et nettoyage, savon et poudre à laver;
désinfectants; brosses, balais, vadrouilles, etc.

Savon

MAJESTIC

LIMITÉE

A.-D. ROY, président

1853, rue Moreau, Montréal

Tél. : AMherst 1115

Fournisseur des collèges et couvents, séminaires et hôpitaux depuis 35 ans, MAJESTIC est une maison essentiellement canadienne-française qui n'a jamais cessé de grandir.



Le meilleur accueil vous est réservé dans nos 350 succursales et agences. Vous y trouverez toujours une collaboration compréhensive et empressée.

N'oubliez pas que vos intérêts sont les nôtres.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Charbonneau Limitée

Fabricants de

BISCUITS, CONFISERIES

et

PÂTES ALIMENTAIRES

1800, RUE NICOLET
MONTRÉAL

Tél. FAIkirk 1116
Échange privé



Quand les minutes comptent
appelez



**TEMPS, VENT ET FORTUNE
CHANGENT
COMME LA LUNE**

...mais satisfaction vous est toujours assurée si vous confiez vos travaux de *chauffage-plomberie* à la Maison J.-W. JETTE. Qu'il s'agisse d'installation ou de réparation d'appareils fonctionnant à la vapeur, ou autres, rien n'est étranger à nos *experts techniciens et ouvriers spécialisés*. J.-W. JETTE compte à son actif maints travaux de grande importance pour hôpitaux, églises, maisons d'enseignement, établissements industriels et commerciaux. *Théorie alliée à la pratique, voilà notre secret.*



Pionniers du véritable chauffage
par rayonnement au Canada

Marquette 4107

360 est, rue Rachel - Montréal

Achète

BIEN

*qui achète
chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

Épargnez
tout en protégeant les vôtres
avec un plan de

La Saubegarde

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

Siège social : Montréal



J. L. Guay & Frère
LIMITÉE LIMITED

Spécialité : Construction d'édifices religieux

Collèges - Couvents - Séminaires - Hôpitaux - Etc.

6900, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal

Tél. : EX. 3651

ATOMIK

*Le plus vaste magasin canadien-français
de meubles pour bureaux, écoles
et hôpitaux*

261 est, rue Craig

Montréal

LAncaster 3262

Gilles Forget

Jacques Forget

Maurice Forget

FORGET & FORGET

Membres de la Bourse de Montréal
Membres de la Bourse Canadienne

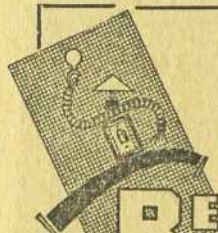
51 ouest, rue Saint-Jacques

BE. 3951

**TOUS LES ACCESSOIRES
ÉLECTRIQUES**

(Strictement en gros)

« Le Temple de la lumière »



**BEN
BÉLAND**
INCORPORÉE

BEN. BÉLAND, prés.

JEAN BÉLAND, Ing. P., sec.-trés.

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal

GR. 2465*

“Relations” vous plaît, parlez-en à vos amis